

TOME XXII

N° 88

Dix-huitième Année

15 Octobre 1921

LES MARGES

Sentiments et pensées (Casanova)

Jean Saltas

*Les Derniers jours d'Alfred
Jarry.*

Pierre Guéguen

Harry, nouvelle.

Camille Pitollot

Impressions sur Cacérès.

Philippe Chabanneix

Trois poèmes.

Pierre Lièvre

La Comtesse de Noailles.

Élie Richard

Paris s'éveille.

René Martineau

Le Musicien de Province (fin)

CHRONIQUES

Humanisme: La Marche à la lumière, par Mario Meunier. — *Stratégie littéraire: Ne pas se déshonorer*, par Fernand Divoire. — *Bibliophilie: La Bibliothèque des Goncourt*, par Bersaucourt. — *Gens de lettres et envoirs: Un poète*, par Jules Bertaut. — *Livres*, par Pierre Leguay. — *Revue*, par Philoxène Bisson.

Se vend à Paris
à la **LIBRAIRIE DE FRANCE**
F. SANTANDREA et L. MARCEROU
au 99 du boulevard Raspail

LES MARGES

Revue littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort

5, rue Chaptal, 5, PARIS (IX^e)

ADMINISTRATION : Librairie de France, 99, boulevard Raspail

Le directeur reçoit le jeudi de 5 à 6 heures, à la Librairie de France

*Adresser au Secrétaire des MARGES, 5, rue Chaptal,
tout ce qui concerne la Rédaction : livres, revues et manuscrits*

Envoyer en double exemplaire les volumes pour compte rendu

*Adresser à l'Administration, 99, boulevard Raspail, Paris (V^e), les abonnements,
demandes de numéros et réassortiments — Chèques postaux 225-19*

Chaque rédacteur étant indépendant, est entièrement et seul responsable
de ce qu'il écrit

LES MARGES paraissent le 15 de chaque mois

Le prix du numéro est de 2 francs net. Étranger : 2 fr. 25.

ABONNEMENTS

Un an : 20 francs. — ÉTRANGER : 22 francs

Deux ans : 34 francs. — ÉTRANGER : 38 francs

ON S'ABONNE DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

On peut envoyer, de l'Étrérieur, en tenant compte du change, des billets de banque étrangers.

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO

Réflexions et Maximes (Retz).

Maurice Le Blond, *Le Manifeste des Cinq et « La Terre »*. — Jules Borély, *Les oiseaux de Fez*. — Claude R. Marx, *Sur un même thème*, poésie. — Pierre Leguay, *Critique et histoire littéraires*. — Pierre Billotey, *Rêves de minuit*. — René Martineau, *Le Musicien de province (suite)*.

CHRONIQUES : *Nez au vent et pas perdus : Thalassa ! Thalassa !* par Fagus. — *Gens de Lettres et environs : Son courrier*, par Jules Bertaut. — *Bibliophilie : Les papiers et les encres de couleur*, par A. de Bersaucourt. — *Variétés : Les affiches*, par Georges Barbarin. — *Livres*, par Eugène Montfort, Pierre Lièvre, Maxime Revon. — *La Poésie*, par Paul Æschmann. — *Revues*, par Philoxène Bisson.

LES MARGES

PARAITRONT DÉSORMAIS

DOUZE fois l'an au lieu de dix
sur 80 pages au lieu de 60

LE NUMÉRO : 2 FR.

Acheteurs au numéro

Abonnez-vous

12 numéros vous coûteraient 24 fr.

L'abonnement d'un an ne vous coûtera que 20 fr.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Pour un abonnement d'un an aux " MARGES "

France. . . 20 fr. | Étranger. . . 22 fr.

Nom.....

Adresse complète.....

Mandat-chèque.

Compte chèques postaux. Paris, 225-19

Adressez-vous à

LA LIBRAIRIE DE FRANCE

99, Boulevard Raspail, Paris, 6^e

L'Amour de l'Art

publie son numéro spécial dit du

SALON D'AUTOMNE

48 pages de texte

Près de 100 photographies

Hors texte en couleurs

Ce Numéro 10 francs

Mais si vous vous abonnez, ce numéro
ne vous coûtera plus que 4,15, et vous
recevrez gratuitement



**dix splendides dessins inédits du Maître fac-simile
en couleurs**

Un an, France : 50 fr. — Étranger : 60 francs

Numéro spécimen gratuit sur demande



LIBRAIRIE DE FRANCE

F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & C^{IE}

99, Boulevard Raspail, 6^e

VIENT DE PARAÎTRE

Jean SARMENT

La Couronne de Carton

Pièce en 4 actes et un prologue

Couronné par l'Académie Française (Prix Paul HERVIEU)

SUIVI DE

LE PÊCHEUR D'OMBRES

Repris au théâtre de l'Œuvre

1 volume in-16 jésus de 400 pages..... 8 fr. 50



Vient de Paraître :

“ LA PLÉIADE ”

Poèmes de

La Comtesse de NOAILLES. — Pierre CAMO. — Charles DERENNES
Joachim GASQUET. — Xaxier de MAGALLON. — Fernand MAZADE
Paul VALERY

Précédés de la Préface :

Du Rôle Positif et de l'Avenir de la Poésie

Un volume de 260 pages in-4° couronne. **10 fr.**
150 exemplaires sur pur fil numérotés 51-150 . . . **20 fr. (épuisés)**

JOACHIM GASQUET

LE BUCHER SECRET

POÈMES

1 volume **10 fr.**

ROBERT MIRABAUD

LE CHATEAU DES HÉRONDES

1 volume in 12. **5 fr.**

LETTRES DE GAUGUIN A ANDRÉ FONTAINAS

1 plaquette. **1 fr. 50**

RENÉ MARTINEAU

LÉON BLOY

SOUVENIRS D'UN AMI

1 vol. in-12 orné de 3 gravures. **5 fr. 50**

PROMENADES BIOGRAPHIQUES

Ouvrage orné de 4 gravures **12 fr.**

ANTOINE ORLIAC

MÉTABOLISME

Une nouvelle attitude du lyrisme moderne. . . . **2 fr. 50**

JULES BERNEX

A l'Ombre de la Coiffe Blanche

Notations suivies de poèmes **5 fr. 95**

Nous ne possédons qu'un seul exemplaire des livres ci-dessous désignés. L'envoi sera fait franco, paiement après réception

Editions originales.

Eugène Montfort. — <i>Sylvie ou les Emois passionnés</i> . Paris, Edition du Mercure de France, 1896, in-16 carré, br. couv. imp. cons. Rare.....	50 fr.
— <i>Chair</i> . Paris, Edition du Mercure de France, 1898, plaq. in-12 br. couv. cons.....	25 fr.

A. — Édition des " Cent Bibliophiles "

Vildrac. — <i>Les Chants du désespéré</i>	40 fr.
— <i>Le Paquebot Tenacity</i>	40 fr.
Waldo Frank. — <i>Notre Amérique</i>	30 fr.
Jules Romains. — <i>Le Bourg régénéré</i>	30 fr.
— <i>Le Voyage des amants</i>	30 fr.
— <i>Donogoo Tonka</i>	30 fr.
— <i>Cromedeyre-le-Vieil</i>	30 fr.
Paul Morand. — <i>Tendres stocks</i>	40 fr.
Paul Valéry. — <i>Introduction à la méthode de Léonard de Vinci</i> . ..	50 fr.
Rabindranath Tagore. — <i>Le Jardinier d'amour</i>	30 fr.
Blaise Cendrars. — <i>Du monde entier</i>	40 fr.
Drieu La Rochelle. — <i>Fond de cantine</i>	30 fr.
Jean Richard Bloch. <i>Carnaval est mort</i>	30 fr.
Pierre Hamp. — <i>La Victoire mécanicienne</i>	30 fr.
— <i>Les Chercheurs d'or</i>	50 fr.
— <i>Les Métiers blessés</i>	50 fr.
Joseph Conrad. — <i>La Folie Almayer</i>	30 fr.
— <i>Sous les yeux d'occident</i>	30 fr.
Robert Louis Stevenson. — <i>Dans les mers du Sud</i>	30 fr.
Thibaudet. — <i>Les Idées de Charles Maurras</i>	40 fr.
Stéphane Mallarmé. — <i>Vers de circonstance</i>	50 fr.
Georges Meredith. — <i>Shagpat rasé</i>	30 fr.
Jean Schlumberger. — <i>Un homme heureux</i>	30 fr.
Louis Codet. — <i>La Fortune de Bécot</i>	30 fr.
Rabindranath Tagore. — <i>La Corbeille de fruits</i>	30 fr.
Paul Claudel. — <i>Le Père humilié</i>	50 fr.
— <i>Les Euménides d'Eschyle</i>	55 fr.
André Salmon. — <i>La Nègresse du Sacré-Cœur</i>	40 fr.
Luc Durtain. — <i>Le Retour des hommes</i>	30 fr.
Samuel Butler. — <i>Erewhon</i>	30 fr.
G. Duhamel. — <i>L'OEuvre des Athlètes</i>	30 fr.
— <i>Les Propos d'Alain, tomes I et II</i>	100 fr.
Samuel Butler. — <i>Ainsi va toute chair, I et II</i>	60 fr.
Louis Aragon. — <i>Anicet ou le Panorama</i>	30 fr.
Mac Orlan. — <i>Le Nègre Léonard et le Maître Jean Mullin</i>	30 fr.
Thibaudet. — <i>Vie de Maurice Barrès</i>	40 fr.
De Brebins. — <i>La Gageure ou 150 épigrammes</i>	55 fr.

B. — Divers Éditeurs.

Duhamel. — <i>Confession de Minuit</i> (Lafuma).....	15 fr.
— — — (Hollande)	35 fr.
— <i>Elégies</i> (Lafuma).....	15 fr.
— — — (Hollande)	25 fr.
— <i>Claudél et les propos critiques</i> (Lafuma).....	10 fr.
Paul Fort. — <i>Hélène en fleur et Charlemagne</i> (Hollande)	30 fr.
— — — (Lafuma).....	15 fr.
L. Pergaud. — <i>Les Rustiques</i> (Hollande)	30 fr.
— — — (Lafuma).....	15 fr.
Œuvres de Rabelais, les 2 volumes. Collection (selecta) classiques	40 fr.
— Clément Marot, 2 volumes	40 fr.
Poésies du Bellay. — 2 volumes	40 fr.
— de Stael. — <i>Corinne</i> , 1 volume.....	20 fr.
Verhaeren. — <i>Heures du soir</i>	12 fr.
— — — <i>Toule la Flandre</i> , tome I.....	12 fr.
— — — — — tome II (Lafuma).....	12 fr.
— — — — — tome III —	12 fr.
Léon Bloy. — <i>Porte des Humbles</i>	15 fr.
H. de Régnier. — <i>La Pêcheresse</i> (Lafuma).....	15 fr.
— — — (Hollande).....	35 fr.
— — — <i>Esquisses vénitiennes</i> (Lafuma).....	10 fr.
— — — — — (Hollande).....	35 fr.
Francis Jammes. — <i>Le Poète rustique</i> (Hollande).....	25 fr.
Bordeaux. — <i>Résurrection de la chair</i> (Lafuma).....	20 fr.
J. et J. Tharaud. — <i>Un royaume de Dieu</i>	20 fr.
— — — (Hollande).....	40 fr.
— — — <i>Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas</i> (Lafuma)..	20 fr.
E. Pérochon. — <i>Nène</i> (Lafuma).....	20 fr.
Bourget. — <i>Anomalies</i> (Lafuma)	20 fr.
Jeanne Landre. — <i>Mme Poche ou la parfaite éducatrice</i> (Hol.).	20 fr.
Derennes. — <i>Vie de Grillon</i> (Lafuma).....	25 fr.
André Corthis. — <i>Pour moi seule</i> (Hollande)	20 fr.
Pierre Benoit. — <i>Pour Don Carlos</i> (Lafuma).....	25 fr.
P. Villetard. — <i>Les Poupées se cassent</i> (Japon).....	50 fr.
Horace Van Offel. — <i>L'Exaltation</i>	20 fr.
Louis Vineuil. — <i>L'Erreur</i>	20 fr.
Louis Bertrand. — <i>Infante</i> (Lafuma).....	20 fr.
Bertrand. — <i>Villes d'or</i>	20 fr.
Benjamin. — <i>Amadou bolcheviste</i> (Lafuma).....	20 fr.
Maurice Barrès. — <i>Amitiés françaises</i> (Hollande)	30 fr.
A. Suarès. — <i>Notion contre la race</i> (Hollande).....	25 fr.
Claude Tillier. — <i>Mon oncle Benjamin</i> (La Connaissance).....	25 fr.
O. Mirbeau. — <i>Contes de la Chaumière</i> (La Connaissance)	25 fr.
Jules Laforgue. — <i>Exil, poésie, spleen</i> (La Connaissance)	20 fr.
Raoul Ponchon. — <i>La Muse au Cabaret</i> (Hollande).....	100 fr.
E. Rostand. — <i>Don Juan</i> (Velin).....	30 fr.
— — — <i>Bohème galante, illustré par l'auteur</i>	25 fr.
Stendhal. — <i>Lettres à Pauline</i>	20 fr.
— — — <i>Armance</i>	20 fr.
Oulmont. — <i>Chapelet des fleurs amoureuses</i>	20 fr.
Mérimée. — <i>Colomba</i> (Velin)	22 fr.
Loti. — <i>Aziadée</i> (Velin)	22 fr.
Annunzio. — <i>L'enfant de volupté</i> (Velin).....	22 fr.
P. Mille. — <i>Trois femmes</i>	15 fr.

LIBRAIRIE DE FRANCE

F. Sant'Andrea et L. Marcerou, 99, Boulevard Raspail, Paris, 6^e

« Collection Joachim GASQUET »

Les Poètes Français

Prix de chaque plaquette. 2,50

SONT EN VENTE :

Charles MAURRAS

INSCRIPTIONS

Xavier de MAGALLON

L'OMBRE

Fernant MAZADE

L'Ardent Voyage

André FONTAINAS

L'ALLÉE DES GLAIEUX

EN SOUSCRIPTION

Œuvres Complètes

ILLUSTRÉES DE

Gustave FLAUBERT

12 volumes in-4° couronne (20 × 25)

(Voir ci-contre les noms des illustrateurs)

BANDEAUX, CULS DE LAMPE, LETTRINES D'ACHILLE OUVRE

**Fac-similé des aquarelles exécuté au pochoir
par les ateliers André MARTY**

=====
**Toutes les caractéristiques du plus parfait
livre d'art**
=====

PRIX DE LA SOUSCRIPTION
300 fr. payables 25 fr. à la réception de chaque volume
=====

**“ MADAME BOVARY ”, illustré par PIERRE LAPRADE
paraîtra courant novembre**

**« LA TENTATION », illustré par PIERRE GIRIEUD
paraîtra courant décembre**

LES MARGES

Octobre 1921.

SENTIMENTS ET PENSEES DE CASANOVA

J'ai aimé les femmes à la folie, mais je leur ai toujours préféré la liberté.



Quel fardeau à supporter qu'une madame Dacier !



Pour être libre, il suffit de se croire tel.

L'homme est libre, mais il cesse de l'être s'il ne croit pas à sa liberté : et plus il suppose de force au destin, plus il se prive de celle que Dieu lui a donnée en le douant de raison.



Il n'y a rien de si sot au monde qu'une bonne action hors de propos.



Tromper un sot est un exploit digne d'un homme d'esprit.

Quand elle ne la perfectionne pas, l'éducation pervertit la nature.



Pour étonner le vulgaire, il faut mêler la charlatanerie au savoir.



Je ne sais pas si j'ai jamais été parfaitement honnête homme ; mais je sais fort bien que les sentiments que je nourrissais dans ma jeunesse étaient beaucoup plus délicats que ceux que je me suis faits à force de vivre. Une méchante philosophie diminue trop le nombre de ce qu'on appelle préjugés.



Heureux les amants dont l'esprit peut remplacer les sens quand ils ont besoin de repos !



J'ai toujours eu la faiblesse de composer les quatre cinquièmes de mes jouissances de la somme de celle que je procurais à l'être charmant qui me les fournissait. Mais ce sentiment doit faire abhorrer la vieillesse, qui peut bien se procurer du plaisir, mais jamais en donner. La jeunesse la fuit, car elle est son plus redoutable ennemi.



L'homme vieux a pour ennemi la nature entière.

LES DERNIERS JOURS D'ALFRED JARRY

Alfred Jarry est né à Laval le 8 septembre 1873, jour de la Nativité de la Vierge, il est mort à l'Hôpital de la Charité, le 1^{er} novembre 1906, jour de la Toussaint.

Malgré son érudition profonde et variée, il fut toujours un garçon simple et naïf, content de tout et de lui-même. *Ubu-Roi*, son chef-d'œuvre, cette pièce légendaire et bouffonne, qui renferme la simplicité satirique d'Aristophane, le bon sens et la truculence de Rabelais et la fantaisie lyrique de Shakespeare, fut composée à l'âge de quinze ans. C'est avec raison qu'on a écrit que le héros de cette géniale guignolade est entré dans l'humanité et l'histoire comme Don Juan, Tartufe, Hamlet et Panurge (1).

A l'époque où je collaborais avec lui pour un roman adapté du grec, *la Papesse Jeanne*, Jarry, déjà atteint moralement et physiquement suivit mon conseil et alla se reposer chez sa sœur, à Laval.

J'ai de lui, nombre de lettres aussi curieuses qu'intéressantes qu'il m'adressa à cette époque. En voici une qu'il avait envoyée d'autre part à Mme Rachilde, avec qui le liait une grande amitié. On y retrouve toute son originalité intellectuelle, doublée de cette sorte d'ironie qui ne l'abandonnait pas.

1. Une nouvelle édition d'*Ubu-Roi* vient de paraître chez Fasquelle.

A Madame R...

Laval, le 28 mai 1906.

Madame R...,

Le Père Ubu, cette fois, n'écrit pas dans la fièvre (ça commence comme un testament, il est fait, d'ailleurs.) Je pense que vous avez compris maintenant, il ne meurt pas (pardon ! le mot est lâché) de bouteilles et autres orgies.

Il n'avait pas cette passion, et il a eu la coquetterie de se faire examiner partout par les « merdecins ». Il n'a aucune tare, ni au foie, ni au cœur, ni aux reins, pas même dans les urines ! Il est épuisé simplement (fin curieuse, quand on a écrit : *le Surmâle*, et sa chaudière ne va pas éclater, mais s'éteindre. Il va s'arrêter tout doucement, comme un moteur fourbu... Et aucun régime humain, si fidèlement (en riant en dedans) qu'il les suive, n'y fera rien. Sa fièvre est peut-être que son cœur essaye de le sauver en faisant du 150. Aucun être humain n'a tenu jusque-là. Il est depuis deux jours « l'extrême-oïnt du Seigneur » et tel, l'éléphant sans trompe de Kipling « plein d'une insatiable curiosité ». Il va rentrer un peu plus arrière dans la nuit des temps. Comme il avait son revolver dans sa poche-à-cul, il s'est fait mettre au cou une chaîne d'or, uniquement parce que ce métal est inoxydable et durera autant que ses os, avec des médailles, auxquelles il croit, s'il doit rencontrer des démons. Ça l'amuse autant que des poissons... Notons que, s'il ne meurt pas, il sera grotesque d'avoir écrit tout cela... Mais nous répétons que tout ceci n'est pas écrit dans la fièvre. Il a laissé de si belles choses sur la terre, mais disparaît dans une telle apothéose !... Et comme disait sur son lit de mort, Socrate à Ctésiphon : « Souviens-toi que nous devons un coq à Esculape. »

Maintenant, Madame, vous qui descendez des grands

inquisiteurs d'Espagne, celui qui, par sa mère est le dernier Dorset (pas de folie des grandeurs, j'ai ici mes parchemins), se permet de vous rappeler sa double devise : *Aut numquam tentes, aut parfice* (n'essaye rien ou va jusqu'au bout). J'y vais, Madame R... toujours loyal... et vous demande de prier pour lui : la qualité de la prière le sauvera peut-être... Mais il s'est armé devant l'Eternité et n'a pas peur.

Le Père Ubu a fait sa barbe, s'est fait préparer une chemise mauve par hasard ! Il disparaîtra dans les couleurs de Mercure... et il démarrera, pétri toujours d'une insatiable curiosité. Il a l'intuition que ce sera pour ce soir à 5 heures... s'il se trompe, il sera ridicule et voilà tout. Les revenants sont toujours ridicules.

Là-dessus, le Père Ubu, qui n'a pas volé son repos, va essayer de dormir. Il croit que le cerveau, dans la décomposition, fonctionne au delà de la mort, et que ce sont ses rêves qui sont le Paradis.

Le Père Ubu, ceci sous condition (il voudrait tant revenir au Tripode) (1) va peut-être dormir pour toujours.

ALFRED JARRY

P.-S. — Je rouvre ma lettre, le docteur vient de passer et croit me sauver.

En effet, le pauvre Jarry ne mourut pas. Il ne voulait d'ailleurs pas mourir dans son pays natal. Il l'avait quitté depuis longtemps et y était complètement inconnu. J'ai fait un séjour à Laval pendant la guerre. J'ai pu me rendre compte de l'ignorance dans laquelle on y était d'un écrivain dont on avait tant parlé.

A moitié rétabli, Jarry revint à Paris. Ma surprise fut

1. Pied-à-terre de Jarry aux environs de Corbeil.

grande de le voir arriver un matin chez moi. Je reconnus bien là les qualités charmantes qu'il avait sous sa brusquerie affectée ; il m'apporta une photographie de lui en escrimeur, le montrant plein de vie et de santé. Il voulait absolument me faire croire qu'elle était récente, alors qu'elle remontait à plusieurs années. Le vrai, c'est qu'il n'avait déjà plus dans les yeux, dans la physionomie, cette vivacité d'expression qu'on lui a connue, ni ce sourire convulsif et brutal qui passait si rapidement du sérieux au comique et qui donnait souvent à son visage quelque ressemblance avec un masque japonais.

Je le revis le lendemain, au *Mercury* dans un état d'abattement complet, et j'eus avec Mme Rachilde une impression d'inquiétude. Il devait venir me voir le surlendemain. Il ne vint pas, et négligence assez curieuse, étant donné ses habitudes de parfaite correction, oublia de s'en excuser.

Il y avait trois jours que je ne l'avais vu. Le sachant si malade, j'allai en informer Vallette. Nous nous rendîmes chez lui, au 7 de la rue Cassette, au fond de la cour, au deuxième ou troisième étage, une chambre singulière, extrêmement basse de plafond. On a souvent pensé que le propriétaire de l'immeuble, pour multiplier ses locaux, avait dû diviser chaque pièce originale en plusieurs dans le sens de la hauteur. Après avoir frappé plusieurs fois nous entendîmes enfin Jarry nous répondre, de l'intérieur, d'une voix faible et rauque, qu'il allait venir ouvrir. Cependant, au bout d'une heure, nous étions encore là à attendre. Ne devinant que trop l'état dans lequel il devait être, Vallette, ayant frappé de nouveau, lui demanda s'il ne valait pas mieux envoyer chercher un serrurier. Il approuva aussitôt avec ces mots : « En effet, ce ne serait pas si bête. » La porte fut ainsi ouverte. Nous entrâmes. Nous le trouvâmes au fond de la chambre, étendu à terre, ne pouvant

plus se relever. Auprès de lui se trouvaient deux bouteilles vides et une troisième qui lui servait de bougeoir. Comme mobilier, une guitare accrochée au mur, un hibou empaillé, divers vases à fleurs qui exhalaient toute autre odeur que celle des roses, et une table de bois blanc avec quelques volumes. Jarry avait cette opinion qu'il était ridicule d'acheter des livres quand on a à sa disposition, comme tout le monde, la Bibliothèque Nationale. Ce fut ce jour-là que Jarry quitta sa chambre de la rue Cassette pour n'y plus revenir. Vallette et moi, nous le descendîmes dans nos bras, nous l'installâmes dans un fiacre et le conduisîmes à l'Hôpital de la Charité. Il entra aussitôt dans le service du professeur Roger, doyen actuel de la Faculté de Médecine. On va voir un exemple à la fois de sa délicatesse et de son humour : pendant le trajet dans le véhicule. Il me confia, comme un grand secret, qu'il était sans argent et me pria de régler les frais de son hospitalisation. Il ne pouvait concevoir, ajoutait-il, l'entrée de malades aisés dans les hôpitaux.

Il passa ainsi ses derniers jours à la Charité, admirable de patience, de calme, de bonhomie, de savoir-vivre et surtout d'insouciance. Il savait que le Dr Henri Roger s'était fait connaître également comme auteur dramatique à succès. Il tint à répondre aux compliments qu'il recevait de lui comme écrivain. Sa mémoire disparue ne lui permettant plus de le faire, il me fit écrire un jour, pour le montrer à mon confrère, le titre de sa pièce qu'il avait vu jouer maintes fois.

Son affaiblissement fut rapide. L'aspect qu'il prenait ne laissait plus de doute. La veille de sa mort, Mme Rachilde, sortant de le voir, en avait été si frappée qu'elle me dit ne plus pouvoir retourner auprès de lui, que, positivement, « il sentait la mort ».

Alfred Jarry eut une fin curieuse comme sa vie et son esprit. A la dernière visite que je lui fis, je lui demandai s'il désirait quelque chose. Ses yeux s'animèrent. Il y avait en effet quelque chose qui lui ferait grand plaisir. Je l'assurai qu'il l'aurait immédiatement. Il parla. Ce quelque chose était un cure-dents. Je sortis aussitôt pour aller lui en acheter et lui en rapportai tout un paquet. Il en prit un entre deux doigts de sa main droite. Une joie visible était sur son visage. Il semblait qu'il se sentit soudain rempli d'une grande aise comme aux jours où il partait pour une de ces parties de pêche, de canotage ou de bicyclette, ses trois sports préférés. J'avais à peine fait quelques pas pour parler à l'infirmière que celle-ci me fit signe de me retourner : il expirait.

JEAN SALTAS

HARRY

Tel un roi Cophetua qui s'éprend d'une pauvre servante, le beau jour d'été se fiance à la terre de Londres et la pare d'azur et d'orfroï. Mais la *maid* ne sait offrir au Bien-Aimé que de naïves fleurs qu'elle a fabriquées avec application, selon un art encore géométrique, et ce sont vos cocardes de papier, ô roses trémières innombrables dans les jardins !

Frêles hampes inclinées sous la brise, pourquoi, trop bâtonneuses, évoquez-vous le balancement d'une gigue au lieu de figures ailées ? Quel invisible archal tant vous tient droites et quelle froideur raidit jusqu'au ton rosé de vos corolles alignées par séries comme ces insinuations acrimonieuses ?

Comme vous m'êtes bien la rose d'outre-mer, à moi qui viens du pays de la rose France, de la suave Malmaison et des capiteuses roses de Bagatelle ou de l'Hay !

... Mon camarade Harry se promène parmi vous en attendant l'office. Harry, qui aimez les fleurs, faut-il que vous en portiez tout un bouquet à votre boutonnière ? Vous cachez aussi sans doute quelque archal pour vous tenir avec une si parfaite rectitude ? Et vos yeux sont d'un bleu invariable : une partie de lapis-lazzuli dans quatre d'eau pure.

La famille entière vous rejoint bientôt au milieu des hautes quenouilles enrubannées. Cher Mister Brown, chère Mistress Brown, chérie petite Miss Ivy ! Voici la race respectable dans le jardin confortable et propre où, de chaque

côté des allées carrelées, les plantes croissent avec *cant* ; où les oiseaux, dans les arbrisseaux domestiqués, chantent faux un juste cantique de salvation ; où le soleil, pâle et beau, fond les cœurs de bien-être, comme un pasteur persuasif, mais avec opportunité, sans insister, pour qu'ils ne s'évaporent pas de la robe de soie, de la redingote ni de l'*Eton suit*.

O soleil du Seigneur dans le jour du Seigneur, avec toi nous glorifions le Seigneur ! Aucune limace dans les allées tant c'est jour sacré. Le vice, gluante limace ! Mais votre vie, famille Brown, est sans tache comme la nappe fraîche sous les tasses à thé. D'ailleurs, n'allez-vous pas régulièrement au Temple ainsi que la nappe à la buanderie ?

Vous croyez, en effet, en Dieu ; vous n'êtes pas assez sots que de n'y pas croire. Cette vie serait une trop mauvaise affaire si la firme Cosmos n'avait pas un directeur suprême responsable ! Aussi l'investissez-vous *a priori*, d'un touchant accord pragmatiste ; mais vous vous réservez de régler individuellement ses attributions en lui adjoignant un conseil d'administration à votre convenance : l'une de vos innombrables sectes. Vous gérez ainsi votre infini d'une manière aussi pratique que votre maison de commerce.

... Passé une heure le lunch copieux vous réunit, chers Brown. On se gave, chaque dimanche. Absorber même nourriture que tous les jours sans fournir le travail de tous les jours est déjà excès ; en vérité c'est bien davantage qu'on absorbe et j'admire en ceci la profonde intelligence de l'instinct. La torpeur d'une longue digestion n'emplirait-elle pas à merveille le long horaire du loisir imposé ? L'Eglise triomphante se contentera d'être l'Eglise somnolente ; il n'est pas d'orthodoxie plus sûre. S'il fallait passer le dimanche à méditer ou à militer, au lieu de manger et de

chanter des hymnes de tout repos, où serait la récompense des cinq jours et demi de business?

... Un pudding gluant, une bouillie de graisse figée sévit sur la table et laisse échapper des viandes dégouttelantes. On dirait un bol alimentaire déjà broyé, diastasé, pepsiné... La salade sans assaisonnement, fade comme des pastels de jeunes misses, les petits pâtés répugnants de saindoux pareils à des Falstaff en réduction, s'arrosent de limonades et de gingembres teint et caractère des vieilles filles *globe-trotter*. Dans une crème, la girofle trop forte fait figure de désinfectant.

Et l'Acte de Condamnation de Charles I^{er}, paraphé de la griffe puissante de Cromwell, en un cadre, au-dessus du pianola, proclame l'énergie puisée à certaines heures historiques dans une analogue mangeaille, pour revendiquer la liberté du privé, le droit de s'asseoir à table en toute sécurité, confort et honneur.

Les libertés, les mille et une libertés, prix du loyalisme, n'est-ce pas cette garantie des jouissances matérielles? Que ta liberté, France, liberté de la subtile et contradictoire pensée, est romantique et folle auprès de ce positivisme-ci!...

Harry qui transforme en chair jolie ces nourritures écœurantes, Harry délicat et si délicieusement *bashful*, cause virilement avec M^r Brown d'un Dominion pour lequel il partira l'an prochain. M^{rs} Brown et jusqu'à la mignonne Ivy sont très intéressées par la conversation du Dominion, où ils ne dominent pas, laissant l'autonomie des parlottes aux indigènes mais se réservant le commerce, de telle sorte que les repas plantureux des dimanches soient assurés pour longtemps, pour toujours, car l'Angleterre est l'Angleterre, c'est-à-dire beaucoup d'Histoire tenace sur encore plus de Géographie...

Pour me flatter gentiment, Harry donne maintenant un

futile détail où mon raffinement lui a paru de haut goût. Alors Mistress Brown, étalée sur le large dossier de son fauteuil de table, dans le triomphe de sa cuisine, de sa maison, de sa patrie, métropole et colonies lointaines, m'écrasant de sa magnanimité, soupire :

« Les Français font des choses auxquelles les Anglais ne peuvent prétendre ! »

PIERRE GUÉGUEN

IMPRESSIONS SUR CACERES

Caceres la vieille, Cáceres l'historique, que tu es belle et que tu es inconnue ! O joyau du passé, oublié en ce siècle de fer ! L'heureux visiteur de ton abandon doit-il maudire, ou doit-il bénir le nonchalance espagnole, qui te laisse ainsi en déshérence ? Moi, je bénis les dieux de t'avoir vue telle que tu es et l'Espagne de rester l'Espagne, en dépit de tout et de tous.

Pour te chanter, vieille Cáceres, il me faudrait le faire en ta langue. Amoureusement, je devrais te dire : « *No hay joya como tú, rica : eres única y eres sola. Ni la imperial Toledo te lleva la palma, ni la vetusta Avila, ni la desconocida Segovia, ni la decantada Salamanca...* » Je te parlerai en français, vieille Cáceres et tu me pardonneras ce sacrilège, puisqu'ainsi mon amour, en se communiquant à d'autres, peut-être te conquerra quelques dévots fidèles, ô toi l'un des cinq berceaux de la noblesse espagnole, ô toi, aussi, la patrie de D. Manuel Godoy, encore que celui qui perdit l'Espagne plus sûrement que le roi Rodrigue ait vu le jour à Badajoz ! Et puis je sais [aussi, ô Cáceres, que de stricts archéologues me reprocheront comme une faute de te préférer à Tolède et à Salamanque, parce que l'histoire et l'archéologie s'y opposent, dont ils souffriront que, cependant, je me rie.

Si j'aime, ô Cáceres, d'une telle dilection attendrie, tes charmes désuets, c'est que, si vieille, tu fus, jusqu'ici, épargnée par la profanation envahissante du tourisme. D'accès difficile, tu n'as pas subi la souillure de ces sœurs aînées, susdites, que, bon an, mal an, la béotie philistine salit de son irruption. Quand, l'an 1805, au printemps, la toute gracieuse et belle ambassadrice de Napoléon en Portugal, Laure Saint-Martin Permon, que son mariage avec Junot fit duchesse d'Abrantès, se rendait de Paris à Lisbonne, elle ne vit pas Cáceres, l'ayant, après Trujillo, laissée à l'ouest pour continuer sur Mérida, ce qui nous a privés d'une description qui, certes, eût été aussi piquante que toutes celles de

ce journal de route, par nous résumé en 1919, au n° de juillet-septembre de la Revue *Hispania*. Et l'on chercherait vainement, dans la littérature consécutive de nos *Voyages en Espagne*, quelque chose d'adéquat sur la vieille Cáccres.

D. Publio Hurtado, président de Commission des Monuments de Cáceres, auteur érudit d'*Ayuntamiento y Familias Cacerenses*, a transmis, le 15 février dernier, à l'Alcade de cette illustre cité, don Luciano Mateos Villegas, une censure d'un petit article espagnol, par nous commis en août 1920 sur sa ville et que ce maire parfaitement aimable a eu l'extrême courtoisie de nous communiquer. Il y est dit que *M. Pitollet es escritor estilista y de imaginacion*. D. Publio Hurtado entend-il par là que, dans le rendu de nos visions d'Espagne, nous associons avec quelque aisance l'objectivité d'une vision arrangée à l'effort d'une écriture agréable ? C'est là, en somme, ce qu'il importerait de tenter, dans cette sorte de littérature. Notre précédent chapitre, sur Aranjuez, était assez sec et nous eussions dû le rehausser d'un peu plus de pittoresque, en y évoquant, par exemple, tel ce gros garçon réjoui qui a nom José Pla et qui remplissait des colonnes de la *Publicidad* de divagations souvent drôlatiques, point toujours. En Josep cite les pages de *The Bible in Spain*, ce qui nous ramène à 1838 : mais en Espagne le temps avance-t-il ? Puis, pour rentrer dans le mouvement, une course de chevaux printannière, par quoi-deux ou trois jours l'an, ce Versailles in-12 récupère un semblant de vie. Et nous eussions pu, aussi, relater, — éternelle histoire — comment, nous étant arrêté à la placette par où l'on pénètre aux Jardins, nous y vîmes, sans stupeur, les pensionnaires d'une école de nonnes y cligner de l'œil, puis y provoquer du geste un officier en gants jaunes qui se promenait, ennuyé, de l'autre côté de la grille (1). Et alors, peut-être, le journaliste de *L'ère nouvelle* qui trouva simplement « bonnes » ces pages, les eût-il, comme cet anonyme rédacteur de la *Revue de Genève*, qui n'a lu de nous « que des bouts d'article, ici ou là, qui tous avaient de l'accent, un caractère un peu âcre, un goût de fumée,

1. Voir la *Publicidad*, n° 356, du jeudi 21 avril 1920 : Aranjuez, par José Pla.

dirons-nous, qui éveillait l'imagination »... trouvées « charmantes ». Mais certainement (et cela nous sera une consolation) le difficile juge qu'est D. Ramiro de Maeztu n'eût pas, dans cette Revue d'avant-garde madrilène qu'est *La Pluma*, dit d'elles *que s'y mêlaient à l'émotion contemplative les souvenirs littéraires...* Revenons, cependant, à Cáceres.

Que faut-il que j'exalte d'elle ? Seront-ce ses murailles romaines ou ses créneaux arabes, ses portes historiques ou ses tours noircies ? Ce sera tout : et ses murs et ses portes et ses créneaux et ses tours. Ce sera son temple de San Mateo, basé sur une mosquée, ses féodales bâtisses aux héraldiques blasons, ses rances monastères, ses demeures sarrazines, ses larges rues, que d'autres coupent, tortueuses, serpentine, étranglées. O ruelles pleines d'ombre et de mystère de Cáceres ! L'impression, à l'entrée, déjà s'avère définitive. Saveur d'une Espagne personnelle et étrange. C'est en ce coin de la terre des conquistadors qu'il faut l'aller quérir. Mais parlons, d'abord, en voyageur positif.

Cáceres est située sur une éminence et jouit d'un excellent climat. Du haut de quelque terrasse, en l'une des habitations de la haute ville, vous contemplez un immense horizon de plaines, sans arbres, sans cultures, sans vie, sans mouvement. Sur un rayon de 25 ou 30 kilomètres, cette solitude monte la garde autour de la colline occupée par la ville. A l'extrémité, vers l'est, vous reconnaissez Trujillo, patrie de Guzmán el Bueno, qui, défendant Tarifa en 1293 contre les Mores et l'Infant rebelle D. Juan, jeta, du haut des murs, le poignard aux assassins de son fils plutôt que de violer la parole engagée à son roi : beau sujet de drame qu'adapta au patron romantique de France l'ex-directeur de l'Instruction publique espagnole en 1844, cet Antonio Gil y Zárate, dont M. James Fitzmaurice-Kelly a fait une « médiocrité heureuse »... — croyant, sans doute parler de lui-même..., à la page 411 de sa *Littérature Espagnole* de 1913 et qui avait, déjà, été l'objet de pièces de Guevara et de Moratin père. *Más pesa el Rey que la sangre* : ce titre de la *comedia* de Luis Vélez ne résume-t-il pas toute la chevaleresque Espagne, dont Cáceres évoque, de si graphique sorte, les souvenirs ? Mais le style terriblement cultiste de l'auteur du *Diable Boiteux* nous gâte cette héroïque rhapsodie

et, n'était la pauvreté de l'argument, nous retournerions plutôt à la langue claire et loyale de La Hoz y Mota dans *El Abraham Castellano y Blason de los Guzmanes*.

Dieux, que nous voici loin de Cáceres ! Mais, de cette terrasse, comme Melibea du haut de sa tour tragique, c'est une tentation qui vous assaille de faire le grand saut dans l'abîme des temps obscurs et l'on n'oublie que trop aisément, à ce jeu perfide, les matérielles et seules réelles visions des choses environnantes ! Tant épique est cette terre, tant les rêves vous y assaillent ! Trujillo (est-bien, oui, le *Turgalium* des Latins ?) a vu naître le conquérant du Pérou, Francisco Pizarro, mais combien d'autres malandrins sublimes, qui, plus tard, enrichis de l'or du Nouveau-Monde, sont venus finir leurs jours dans ces vieux palais ! Et je songe à nos propres aventuriers, ceux du Corse, qui s'y disputèrent avec les Anglais la chimérique supériorité d'une Espagne inaccessible et, cependant que les Britanniques allaient tenter de faire sauter le merveilleux pont romain d'Alcántara, s'ingéniaient, eux, à restaurer le château-fort mauresque de Trujillo ! Peu avant que commençassent ces luttes imbéciles, alors que l'Espagne était encore la bonne Espagne de Charles IV, de Marie-Louise et de Manuel Godoy, la Duchesse d'Abrantès, passant à Trujillo, y avait été reçue en souveraine par le commandant de la place, le corregidor et les autorités. « Junot — note-t-elle dans ses *Mémoires*, — qui avait toujours en tête son Prince de La Paix, me disait que c'était lui qui avait ordonné ces belles politesses pour faire quelque chose qui plût à la France. Truxillo est une ville misérable, quoique assez grande, mais presque déserte, comme une grande partie des villes de cette portion de l'Espagne. J'ai surtout conservé de son pavé, en petites pierres pointues, un souvenir qui me fait encore mal aux pieds. »

Sur cette place de Cáceres, ample, aux portiques trapus, je ne me souviens plus des cailloux de la Duchesse. La saveur de ces lieux seule me retient. Une tour crénelée semble présider à ce paysage et tout l'espace de ce grand champ libre en est comme écrasé. Et ce portail médiéval, ne vous semble-t-il point qu'à peine franchi, c'est un autre monde qui commence ? Ah ! que nous voici loin de Paris, de son âme sèche et toute en formules !

Nous n'irons plus, comme en notre folle jeunesse, chercher chez les Barbares nordiques des façons profondes de sentir. Ici, tout nous rappelle à nos origines et nous apprend à penser selon les normes de la race. Terre latine, s'il en fut, et que n'a que renforcée de couleurs et de sèves l'intermède arabe ! Cáceres, ce fut la *Colonia Norba Cæsarina*, avant d'avoir été la forte place dénommée par le conquérant arabe : *Cazira* — étymologie vraisemblable de Cáceres — et la seconde colonie romaine de celles établies sur la voie reliant *Augusta Emerita* — l'actuelle Mérida — à la *Colonia Cæsaraugusta*, aujourd'hui Saragosse. A la Tour de Bujaco, une effigie mutilée de la blonde Cérès. Au palais du comte de la Torre Mayoralgo, une fine Diane de marbre blanc. Au palais de la famille de Godoy — aujourd'hui, hélas ! *Casino de la Concordia* — édifice du xvi^e siècle, une plaque indûment posée — puisque *Norba Cæsarina* était limitée par l'enceinte et que ce palais des Godoy s'élève en dehors de l'*Urbs* — en appelle aux décevirs... Combien de muets témoins encore d'un passé toujours debout, ou, s'il s'est écroulé, — tel le *Sacellum* où s'accomplissaient les rites païens, — si aisément évocable ! Les Arabes ont-ils entendu, de cette poussière romaine, de ces vestiges d'une civilisation si opposée à la leur, les voix que nous perçûmes à Cáceres ? Sur la place de San Mateo, que de fois n'a pas vibré leur convocation à la prière ? Un muezzin n'y appelle plus de sa mélopée nasillarde : *Allahu akbar akbar akbar aschhadu anna la-ilaha ill' Allah wa Mohammedun rasulu'llah hajja aia'ssalah ssalah !* Et si l'on invoque le Grand Manitou à Cáceres, c'est en un latin, certes, plus digne d'être ouï par ses oreilles romaines que le jargon de nos bonzes de France, qui continuent à ignorer la prononciation approximativement exacte de leur idiome cultuel.

D. Publio Hurtado s'est étonné de ce que nous eussions senti, à Cáceres, comme une obsession héraldique et sa censure de notre article dit formellement que c'est là, de notre part, une hyperbole. Sans doute, l'on ne rencontre pas, à Cáceres, ce ridicule amoncellement de blasons qui caractérise la région cantabrique, par exemple. Mais qu'écrivait donc déjà, dans l'*A. B. C.* du mercredi 18 avril 1917, ce grand voyageur qu'est D. José Maria Salaverria ? Ceci, que nous traduirons à la lettre : « Figurez-

vous qu'un peintre de décors scéniques ait insisté dans l'accumulation de motifs vieillots, nobiliaires et guerriers, pour une décoration d'opéra. Un mur crénelé, une rue montante, un silence de mort et des maisons hermétiques, construites de blocs moussus. Quelques fenêtres mystérieuses, quelques porches en pénombre, partout un air romantique. Vers la cime de la colline, les demeures revêtent un aspect plus seigneurial encore, en même temps qu'elles deviennent plus silencieuses et plus fortes. Des tours massives, carrées, éminentes, partout érigent leur superbe apparence. Les campaniles mêmes des églises tiennent plus de la forteresse que du clocher. Et sur toutes les maisons, sur toutes absolument, s'étale, aux portails et aux façades, le blason héraldique. C'est un vrai nid d'hidalgos. » Réduisons donc d'abord l'outrance espagnole, avant que de reprocher à l'étranger d'avoir vu faux... Et nous concéderons que non pas toutes, mais seulement un grand nombre des vieilles demeures de Cáceres soient blasonnées, ce qui suffira, sans doute, à sa gloire actuelle. Toutes, aussi bien, n'ont pas l'orgueil de cette *casa solariega* des Golfines, Seigneurs de Torre Arias, où on lit toujours l'impudente inscription : *Esta es la casa de los Golfines* ! Y a-t-il, parmi les lecteurs de ces *notes*, quelque historien qui se souvienne — mon Dieu, ce sont là détails bien espagnols ! — qu'en le xviii^e siècle, D. Carlos Ferdinando Stuart, duc de la Jamaïque, étant mort (1), le duché de Veragua (dont il était le dernier tenancier de la famille des Stuart et qui avait passé à la maison de Berwick) fut, après un très long procès, adjugé au fils du premier Comte de Torre Arias, D. Mariano Colón de Larreátegui ? A tout cela, et à d'autres choses encore — choses vieilles et très peu de mode aujourd'hui — je me suis surpris, avec stupeur, à ressonger, à Cáceres...

CAMILLE PITOLLET

1. Ce personnage était marié à Charlotte-Augustine de Stolberg, dont la sœur aînée n'était autre que la fameuse comtesse d'Albany, mariée qu'elle avait été en 1772 avec Charles-Edouard Stuart, le Charles III des Jacobites et comte d'Albany pour les profanes. On sait comment elle abandonna le domicile conjugal pour être la *donna amata* d'Alfieri qui, lorsqu'il l'eût pu, se refusa à en faire sa femme légitime.

TROIS POÈMES

A Guy Lavaud.

I

Dans ce collier posé sur ta gorge divine
Je vois l'automne proche ou plutôt la devine
Avec ses feuilles d'or au vent glacé tombant,
Mais tes cheveux noués par ce jaune ruban,
Valentine, et pareils à l'eau calme d'un fleuve
De la jeune saison gardent la grâce neuve.

II

Ton visage amoureux et pensif, la saison
Inoubliable où sur le seuil de ta maison
Fleurissait un rosier et tournait une ronde
De fillettes, ce cri d'azur au front du monde
Que nous poussions tous deux, ta robe s'envolant
Dans les prés, dans les bois, dans les parcs d'un élan
Si souple, et ce feu pur dont brûle encor la cendre,
Hélène, dis-le moi, qui saura me les rendre ?

III

Qu'un peu de ton azur et que tes châtaigniers
Tiennent, ô Périgord, en mes vers printaniers
Et que, doux jeu d'amour et soudaine surprise,
Loin des courbes d'obus je dénoue à la brise
Dans un de tes jardins aux beaux jours de la paix
Sur un visage pur de noirs cheveux épais !

PHILIPPE CHABANEIX

LA COMTESSE DE NOAILLES

Le génie de Mme de Noailles se découvrit dans son premier livre comme un astre au zénith. Il n'avait point hésité aux limites de l'horizon pour se lever. Il n'avait point connu la frieuse aurore ni le matin maussade. On n'avait point vu l'ascension de ce soleil que l'on aperçut soudain, parfait au milieu du ciel, flambant de rayons et projetant une lumière ardente.

Il n'avait plus qu'à décliner.



Dépouillons notre idée de son tour métaphorique, et disons plus simplement que *Le Cœur Innombrable*, le fameux livre de début de Mme de Noailles, apparut non point comme tant d'autres ouvrages de débutants qui apportent de riches promesses, mais comme une œuvre achevée, abondante et pleine, qui mettait au premier plan, non seulement une de ces physionomies à demi-ébauchées, qui doivent achever de se définir par la suite de leurs œuvres, mais une personnalité puissamment accusée.

Il fonda solidement, dès l'abord la réputation de son auteur. Il aurait pu suffire à la soutenir, et méritait cet honneur public qu'on lui fit en le considérant comme un grand événement littéraire.

Il était important en effet, mais pour d'autres raisons que celles que l'on reconnut tout d'abord.

Son succès s'établit sur ce qui pouvait frapper le lecteur le plus superficiel. On s'étonna d'une partie rustique et familière de son vocabulaire. On crut trouver en lui un nouveau mode de goûter la nature. On dépouilla avec gourmandise un riche tré-

sor de sensations, et, quand on eut discerné ces trois points bien distincts, on cria merveille.

Cependant la merveille était d'un tout autre ordre.

A l'insu de tout le monde une sorte de paix se traitait sur cet ouvrage, qui, écrit dans une forme parfaitement classique, reçut avec des lauriers académiques, l'agrément des amateurs qui affichaient les tendances les plus modernes.



A vrai dire, le début du xx^e siècle n'est point marqué par une querelle d'anciens et de modernes, pour la raison qu'en cette époque de désordre esthétique, les groupes n'ont point la vivacité ni l'énergie de devenir des partis et qui peuvent combattre. Donc nous n'avons pas eu le spectacle d'une querelle du vers libre. A aucun moment d'ailleurs, quand même s'orientait vers lui ce qui dans la jeune poésie paraissait le plus valeureux, le vers classique, son adversaire, ne fût entièrement délaissé. Il eut toujours ses tenants, soit chez les académistes — nuance Jean Aicard — soit chez les faux esthètes — nuance Albert Samain.

Bien plus, les meilleurs entre les plus modernes, les Montesquiou, les Jammes, les Régnier pratiquèrent toujours en outre ou à côté du décevant vers libre, un vers extérieurement régulier.

Pour reprendre son rang dans la littérature nouvelle le vers classique n'avait donc pas à s'emparer de citadelles fortement défendues, il lui suffisait d'apparaître, manié par un artiste qui le montrât capable d'exprimer la sensibilité contemporaine en son dernier état.

Mme de Noailles fut cet artiste. C'est un mérite — incontestable assurément — et dont on se doit de reconnaître la réalité sans toutefois en exagérer l'importance, car on ne saurait par exemple comparer le rôle qu'elle joua, à l'aurore du xx^e siècle, avec celui qui échut à Chénier cent ans plus tôt.

Chénier fit servir le vers classique à la résurrection du grand lyrisme pur, et engendra par là la poésie moderne. Mme de Noailles, par l'emploi du même instrument, contribua au relèvement de la poésie néo-classique, et mit un terme à une petite

période d'anarchie poétique, qui n'ayant duré qu'une vingtaine d'années (1880-1900, environ) n'est pas destinée à laisser une trace ineffaçable sur les siècles de la littérature française.

Le parallèle est donc nettement défavorable à notre contemporaine, mais il est infiniment flatteur pour elle qu'on puisse à bon droit l'instituer. Quoique soit extrêmement localisée dans le temps l'influence qu'elle a exercée, elle peut s'en glorifier.



A moins que l'on veuille ici voir un rapport de coïncidence plutôt que de causalité.

De même qu'une pierre milliaire dressée au bord d'une route, à l'endroit même où le macadam fait suite au pavé n'est pas la cause qu'à ce point la chaussée commence à être unie, mais indique cependant l'endroit où elle le devient — de même *le Cœur innombrable* fixe la date, 1900, où notre poésie moderne reconnut que le grand vers régulier, le bel alexandrin des classiques, des romantiques et des prémodernistes contenait les ressources qu'il faut pour traduire le plus subtil, le plus complexe de ce qu'elle avait à exprimer. Quel que soit le nom dont on désigne la poésie qui occupa la période précédente, que ce soit *symboliste* ou *décadente*, *le Cœur innombrable* tire sous son histoire un trait final. A sa date, le vers libre, le vers amorphe est défait, anéanti. Seuls quelques impuissants, quelques attardés prétendront le manier encore, et l'incident unanimiste ne parviendra pas à le revigorer. Même les fantaisistes n'en useront plus et nous verrons à la suite de Toulet, M. Carco, M. Derème, M. Chabaneix user de mètres connus ou connaissables, et les poètes les plus récents, M. Fagus, M. Æschmann, se contenter quand ils n'éciront pas en vers réguliers, de la liberté à pieds comptés qui satisfait jadis Molière et Lafontaine.

Il y eut donc à cette date un véritable retournement des recherches techniques et si nous voulons nous retenir de dire que Mme de Noailles exerçât une influence sur ses aînés ou même sur les écrivains de son âge, du moins pensons-nous qu'elle a pu les assurer dans leurs sentiments analogues au sien. En

effet les deux plus beaux recueils donnés en vers réguliers pas M. de Régnier (*La Cité des Eaux* et *la Sandale ailée*) sont postérieurs au *Cœur Innombrable*. Les derniers livres des *Stances* le sont pareillement, et les *Georgiques chrétiennes* de M. Jammes ont une régularité que n'avaient pas ses premières élégies.

Son influence serait plus lisible encore sur les poètes de la génération suivante. Sur Gasquet, sur M. Camoë et sur ces quelques poètes qui ont eu la belle ambition de se grouper autour d'elle en une nouvelle pléiade, elle est indéniable. Et par voie de conséquence, peut-être est-ce cette remise au goût du jour du vers classique qui nous a valu, dans ces toutes dernières années, de M. Paul Valéry à M. J.-L. Vaudoyer, un retour marqué à la strophe malherbienne encore que Mme de Noailles, en ce qui la concerne soit parfaitement incapable de bâtir la moindre strophe, malherbienne ou non.



Si nous tenons *le Cœur innombrable* pour une date importante, c'est, on le voit pour d'autres raisons que celles qui le font habituellement mettre en vedette.

Nous nous trouvons assez peu sensible à ce que maint lecteur y goûte, et ce qui nous engage à admirer Mme de Noailles, n'est point qu'elle ait placé le mot *tomate* à la rime, non plus qu'elle ait eu la simplicité hardie de comparer son cœur à une poire (*qui mûrit lentement sa pelure au soleil*), ni davantage qu'elle ait suscité la mode un peu niaise d'appeler Racine (et partant tout grand homme) par son nom de baptême — tout cela n'est que du pittoresque et du superficiel.

La beauté essentielle de l'œuvre est ailleurs. Mais la poésie est un art si mal et si peu connu que nous aurons peut-être quelque peine à faire distinguer où.



En dehors de toutes les beautés qu'ils sont aptes à contenir, les vers peuvent en avoir une qui n'est pas la moins rare, qui réside dans la matière même dont ils sont faits et qui appartient à la

qualité de cette matière. De même que le bronze ou le marbre, ont une beauté propre qui est indépendante de ce que le fondeur ou le sculpteur pourront tirer d'eux — de même que l'étoffe de soie possède une beauté indépendante de la couleur qu'on lui adjointra et de l'ornement dont on la recouvrira, de même, les vers ont une beauté qui réside dans leur matière et dans leur texture, en un mot dans leur substance, et qui est indépendante de tous les accidents que constituent les modalités de la signification.

Les vers de Mme de Noailles sont au suprême degré parés de cette beauté matérielle.

La substance poétique qu'elle emploie ressemble à tout ce qu'il y a de plus beau dans la poésie française. Le flot lyrique s'étend avec une ampleur splendide — un peu monotone peut-être, mais qui emporte cependant. La langue fort convenable à l'ordinaire se plie aux nécessités de la métrique sans blesser la syntaxe — bien plus, et comme il convient, les obligations prosodiques lui ajoutent souvent le supplément de beauté qu'il leur appartient de conférer.

Ce langage est doux à entendre comme un bronze florentin à toucher. Rien ne heurte dans ce discours aisé : point de trébuchement, point de hoquets ni de raucité. Sa diction est une caresse :

Lorsque le vent du soir fera plier les saules
Et rentrer les troupeaux aux portes des maisons,
Nous presserons nos mains et joindrons nos épaules
Comme font pour danser les jours et les saisons.

Les plus grands maîtres, Chénier, Lamartine, Hugo, Musset, n'ont pas touché un instrument plus parfait. C'est leur poésie d'ailleurs que rejoint celle de Mme de Noailles, non point celle d'auteurs dont elle se trouve plus proche dans le temps. Aux maîtres de la poésie moderne, Baudelaire, Mallarmé, Verlaine, Rimbaud, elle ne doit rien. Leur effort est par rapport à elle (et ce disant nous ne pensons point la louer) à peu près comme s'il n'était pas, et si l'on discerne d'aventure de furtives analogies entre son art et celui de l'un de nos distingués petits-maîtres

contemporains, M. Francis Jammes — c'est une rencontre plutôt qu'une influence.

Par contre c'est des grands romantiques qu'elle semble avoir hérité la substance poétique que nous avons dite, qui est abondante et sonore, qui s'épanche en grandes périodes lyriques, qui est nombreuse et se plie avec une force aisée aux plus nobles cadences.

Et parfois des échos lamartiniens passent dans cette musique souveraine.

Vois, le monde infini te contemple et t'espère (1).

L'invention, quand Mme de Noailles prend la peine d'inventer évoque irrésistiblement Chénier, et l'on doit reconnaître qu'à défaut d'influences nettement saisissables on discerne souvent dans ses vers maint écho des maîtres d'autrefois. Ici étincelle une épithète homérique.

Clarté du temps, Kypris *au sourire innombrable*,

là se trouve un détail virgilien,

Et nous boirons ensemble à ma *tasse de hêtre* (2)

ailleurs passe un rythme malherbien

Mon cœur qu'attendez-vous de la chaude journée (3).

et le vers peut même recevoir une frappe toute cornélienne

Il n'est pas de plaisir sans un cœur orgueilleux

*
* *
*

De telles réminiscences sont extrêmement naturelles dans l'œuvre d'un écrivain qui pour spontané qu'il soit n'en est pas moins fort

1. Mais la nature est là, qui t'invite et qui t'aime (Lamartine).

2. Insanire libet quoniam tibi, *pocula* ponam *fagina* (Virgile).

3. N'espérons plus mon âme aux promesses du monde (Malherbe).

cultivé ; c'est sans esprit de malice qu'on les note, mais on pense avoir le droit, sans être taxé d'arbitraire, d'indiquer l'agrément subtil, encore qu'un peu pédant, que l'on éprouve en reconnaissant par fortune dans une coupe, dans un agencement rythmique ou verbal, un lien de famille avec d'illustres modèles. Ainsi sur le visage mobile d'une jeune beauté passent fugitivement des jeux de physionomie qui évoquent la ressemblance de ses nombreux ancêtres.

C'est avec les plus nobles maîtres, que par l'air de famille de ses vers Mme de Noailles atteste sa parenté.

Mais c'est entre tous à Victor Hugo qu'elle se rattache le plus nettement. Son éloquence nombreuse, sa facilité lyrique, son immense flux sesquipédalien, tous ses beaux avantages découvrent en elle la dernière et peut-être la plus belle descendance de ce génie intempérant.

On la reconnaît fort capable de manier sans ridicule le dramatique appareil de la grande antithèse romantique.

On restait fasciné près du lit mortuaire
Écoutant cette voix effrayante se taire

et l'on connaît les stances pathétiques qu'elle a consacrées à son maître :

On ne peut que se taire, Hugo, la voix se meurt
Chez celui qui t'écoute

Mais plus encore, peut-être, que par ses qualités, se montre-t-elle disciple de ce maître énorme par ses défauts, dont il faut bien entreprendre l'examen quand on lui a décerné la grande part des louanges auxquelles, elle a droit.

*
* * *

Si l'on peut avec vérité dire d'Hugo que sa pensée exprimée est à la fois rudimentaire et commune, du moins n'a-t-on jamais contesté qu'il y eut dans ses œuvres une pensée.

Il habille avec splendeur des lieux communs, encore exprime-t-

il des lieux communs, et il ressent leur vérité générale avec tant d'enthousiasme et de fougue qu'il restitue du relief et de l'accent aux truismes les plus frustes et les plus mous.

De Mme de Noailles il ne faut rien attendre de pareil. Toute pensée est absente de son œuvre. Sa belle voix retentissante n'a rien à dire. Ce chaud contralto si profondément émouvant, si sensuel, n'est au service de rien.

Sauf exceptions, ses poèmes sont constitués par un épanchement lyrique qui prend la forme de l'exhortation :

Couples fervents et doux, ô troupe printanière
aimez au gré du jour

de l'invocation :

Ma France, quand on a...

ou de l'imprécation :

Quoi, je me plains de toi, éternité sacrée !

Ce sont là d'ailleurs les trois élémentaires mouvements lyriques.

Quand une fois ces mouvements ont donné le départ aux poèmes on les voit s'épandre avec véhémence ou majesté par répétition du mouvement primitif, exactement comme une eau dont toutes les ondes se répètent identiquement et qui va plus ou moins loin avec plus ou moins de force et de bruit selon l'énergie initiale de la source.

Ma France quand on a... quand on a... quand amoureux du goût... quand on n'a... quand jaloux... quand pendant... etc...

Dès la première pièce (remarquable d'ailleurs) du *Cœur innonbrable* le système technique de l'auteur apparaît dans une schématique évidence. Dès cette première pièce apparaît aussi la faiblesse de ses conclusions qui tient au fait que ses poésies ne sont pas construites sur une idée directrice qui les soutient jusqu'au bout, mais qu'elles sont les conséquences d'un mouvement initial qui à mesure que les poèmes se prolongent s'affaiblit à tel point que nombre d'entre eux finissent court et comme par un trébuchement.

Tandis que les beaux poèmes, que les vrais beaux poèmes, sont composés d'ensemble (avec dès le début considération de leur fin, et non pas pour la gloire d'un début retentissant) tandis que leur conclusion les renforce en même temps qu'elle les couronne (*Donc si vous m'en croyez, Mignonne... Alors, ô ma beauté, dites à la vermine...*) dans les poèmes de Mme de Noailles quand on arrive à la péroration on est surpris de constater quel peu de chose a servi de base à leur construction. Si l'on en dépouille un de ses ornements sonores que reste-t-il dans la main ? Une pensée fortifiante ? Une consolation ? Le résultat d'une riche expérience ? Non pas : un vague truisme, une naïve considération.

Hirondelles du crépuscule

Que sais-je de plus fou que vous ?

Est-ce là, dira-t-on un aimable haï-kaï ? Non pas. Noyée parmi de nombreux *hirondelles qui, hirondelles que*, c'est la matière essentielle d'un poème de trente vers.

Voici pareillement la matière d'un autre poème de quarante vers :

O biches...

je songe à ces heures de nuit

où vous avez une âme humaine.

et voici encore quelques autres de ces minces données autour desquelles Mme de Noailles enroule de prestigieuses images.

O nuit...

Vois mon cœur...

Accorde-lui de dormir.

ou bien ceci qui semble une paraphrase d'Hégésippe Simon

O lumineux matin

Tu écarter la mort, les ombres, le silence

L'orage, la fatigue et la peur, cher Matin.

Assurément ces fragiles squelettes sont revêtus d'une chair savoureuse et grasse, mais ce ne peuvent être des créatures bien robustes que celles qui ont si peu d'os, si peu de moelle.

*
* * *

On se représente assez bien le mécanisme de la création de ces œuvres vaines. Une trouvaille lyrique transperce soudain l'âme de l'improvisatrice (exactement comme

le soleil de sa jaune flèche
transperce au milieu du verger
une rose couleur de pêche)

et l'invention de certains poèmes procède de certains vers heureusement venus qui durent se présenter d'eux-mêmes à cet esprit docile à l'inspiration.

Voici venir le froid radieux de septembre
ou bien

Allez que la douceur habite vos maisons.

Parfois même on a l'impression qu'il en a moins encore fallu pour mettre en branle l'activité créatrice. Une simple apostrophe l'a déterminée : Été... Bel été... Beau jour... Automne ton soleil... Ma France !... Ces mots merveilleux que prononce une voix pâmée suffisent à déterminer la naissance d'un poème. Ils sont des cellules primitives qui se doublent, se multiplient, pullulent. Ils suscitent de proche en proche des images qui s'accrochent à l'aventure jusqu'au moment où il ne s'en présente plus à l'esprit que cet enfantement merveilleux épuise. Alors en un tour de main, par deux ou trois vers de conclusion hasardeux, la poésie est terminée.

Et c'est ainsi que s'élaborent ces abondants recueils de poèmes inorganisés ou mille beautés s'annulent par leur désordre insupportable, où de splendides trouvailles font longueur, où malheureusement le pire

(le lobélia bleu s'endort comme un mulot)

voisine avec l'excellent, où le sangrenu

(ainsi le paysage est bon comme une fable)

touche le sublime, où les pires banalités

(la guerre est pour tout être un fléau révoltant)

joignent les cris les plus passionnés, et dont l'absurde même

(j'ai dans mon cœur un parc...)

n'est pas absent.

Quelle tristesse ! De si beaux dons qui ne servent à ériger qu'une œuvre trouble, mêlée, accablante !

Pourquoi, après *le Cœur Innombrable*, pourquoi Mme de Noailles a-t-elle écrit d'avantage. Non point que ce recueil soit parfait. On y reconnaît déjà tous les défauts qui grandiront et s'affirmeront dans les suivants. Mais l'excellent y prime. A côté de la qualité majeure que l'on reconnaît à Mme de Noailles, et qui est, nous l'avons dit d'user pour faire ses vers d'une matière incomparable, apparaissait avec fraîcheur les traits qui parfont sa physionomie littéraire.

Une exactitude descriptive

(les pesants papillons ont alanguis les fleurs
le cytise odorant et la belle mélisse
infusent doucement dans la grande chaleur.
Le soleil joue et luit sur les écorces lisses
les branches des sureaux et des figuiers mûris
s'emplissent du remous des abeilles fidèles)

qui conserve sa fraîcheur jusque dans les recueils les plus récents

(un store jaune, un rosier rose,
l'azur compact et scintillant)

pose d'aplomb ceux-là même de ses poèmes que leur profusion fera chavirer dans la plus regrettable mollesse.

Une riche invention d'images pittoresques et pathétiques

(vois, mon cœur plus rompu plus lourd et plus amer
que le rude filet que les pêcheurs nocturnes
lèvent plein de poissons...)

illustre ces ouvrages comme avec des vignettes ingénieuses, tandis qu'un orgueil et une vanité démesurés

(et cependant pareille aux colonnes des temples,
je portais le divin sans le trouver trop lourd)

y figurent comme un singulier et un peu inquiétant document psychologique.

Mais surtout son plus grand charme réside dans une grâce pastorale et bucolique qui fut peut-être ce que son premier public considéra comme sa plus sérieuse originalité.

A vrai dire il n'y avait rien là de si profondément original et cette inclination de Mme de Noailles la relie le plus naturellement du monde à toute une famille d'écrivains un peu oubliés aujourd'hui, ou plutôt déprisés, je veux dire à tous ces poètes bucoliques qui foisonnèrent à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle. Delille, Roucher, Marchangy et bien d'autres forment en vérité la lignée véritable de ses ancêtres littéraires, plus encore peut-être que Lamartine et que Hugo.

Roucher pousse des cris qu'elle ne désavouerait point

O Nature ! O Puissance éternelle, infinie

.

O Soleil, c'est toi seul qu'implore mon génie.

Tous ont comme elle le sens de la description précise qui prend en se soumettant aux nécessités métriques une naïveté fausse et charmante. Mêlez leurs vers aux siens, bien adroit qui les distinguera les uns des autres.

La pelouse déjà rit aux pieds des coteaux
partout un suc laiteux gonfle les végétaux

.
L'air chaud sera laiteux sur toute la nature
sur l'effort généreux et prudent des semis

.
La mélisse y fleurit, la mélisse, o merveille

Ils ont dès avant elles le goût de ces mots savoureux et simples par l'usage desquels elle stupéfia nos illettrés de contemporains.

Le chèvrefeuille ami de l'ombre des forêts
 le sureau, le lilas, l'épaisse giroflée
 l'églantier, orgueilleux de sa fleur étoilée

· · · · ·
 La framboise odorante et la fraîche groseille
 · · · · ·
 et le melon pesant dont la feuille serpente.

Sans doute a-t-elle plus qu'eux de géniale passion, du moins ont-ils plus qu'elle de discipline esthétique : Il est aisé de paraître passionné dans le désordre.

*
 * *
 *

C'est l'intempérance désordonnée qui fait choir et s'écrouler l'œuvre de Mme de Noailles.

On a parfois l'impression que par la domination de soi-même elle eût été réellement capable de créer le grand poème bucolique dont on ne songerait pas à dire qu'il manque à la langue française si tant de poètes n'avaient, mais en vain, tenté de l'en doter. Ce n'est pas en effet Roucher, Delille, Marchangy ni les autres qui l'ont réussi, et ce n'est pas non plus M. Jammes, avec ses *Georgiques Chrétiennes* dont émane un lourd ennui de pensum.

Mme de Noailles avait ce qu'il faut pour mener à bien une telle entreprise, une manière affectueuse et humble d'aimer la nature, l'abondance et la facilité qui permettent les longs desseins, le lyrisme qui met ses ailes à ce qui est familier et ras de terre. Il ne lui a manqué que la patience laborieuse et la contention.

Dans ses livres gisent horriblement mélangés les fragments superbes de l'œuvre qu'elle n'a pas faite et qu'elle ne pourra plus faire, n'étant pas de ces fiers génies, Racine, Hugo, Beethoven qui vont se surpassant toujours jusqu'à leur dernier cri. On la voit au contraire se répéter, recommencer à dire ce qu'elle a déjà dit avec plus d'accent, et tomber dans la fâcheuse imitation de soi-même. Praxo recommence Bittô sans l'égaliser, et dans chaque recueil reparaissent inévitablement des invocations à l'été, au soleil, aux jardins — qui vont toujours moins loin que celles qu'elle composait jadis au temps de ses heureuses réussites.

En outre et comme si sa sensibilité se fatiguait elle lui a cherché de nouveaux excitants. Elle, à qui l'Ile de France avait suffi pour alimenter une passion poétique, elle a peu à peu élargi le champ de ses motifs en allant faire partout des vers qui semblent griffonnés sur les marges d'un Bædeker. Annecy, Grenoble, Bayonne, puis l'Europe entière, Syracuse, Agrigente, Palerme, Catane, Londres, la Flandre, Bade, puis l'Orient, puis la Perse, irritent successivement son émotion sans la renouveler, et il semble enfin que dans sa course affolée autour de l'Univers elle s'anéantisse — ce qui veut dire venir à rien.

Son harmonieuse éloquence, en même temps, devient peu à peu un pathos confus dont parfois le sens fuit. Ses autres qualités se fondent insensiblement chacune dans le défaut son voisin. A force d'insister sur la sensation elle perd la grâce qu'elle avait lorsqu'elle se bornait à la suggérer, et il semble bien qu'elle se soit dépouillée de son dernier attrait, le plus sûr, quand elle a donné un corps à ses inquiétudes voluptueuses, elle qui auparavant avait su ne les apaiser qu'en étreignant la nature et qu'en s'offrant au soleil de l'été.

PIERRE LIÈVRE

Les hôtes de la rue

PARIS S'ÉVEILLE

Sous le zinc enfumé du toit, la chambre est un récepteur vibrant et fidèle. Son œil-de-bœuf, en hublot, s'ouvre sur la ville étalée. Au matin, on découvre une mer obscure, immobile de toits, un ciel d'ardoise. L'haleine du printemps passe par-dessus tout.

Et il y a un merle quelque part.

Il fait des arabesques d'acier sur la rumeur du petit jour qui se démène dans des feuillages improbables.

Tout de suite, on prend dans son regard une rue qui tâche à marcher droit, dans le crépuscule. Elle déboule vers la Glacière, titube et se perd tout à coup dans la mêlée des murs, des cheminées, des édifications confuses du lointain.

La mer hérissée est étale sous une nue grise. On devine des îlots colorés, la masse vert-de-grisée d'un parc, des toits claironnants brusquement, jusqu'à des rives de fumée, de tuile, de vert qui sont les banlieues du levant et du sud.

Embrumée, encore endormie, elle expire un souffle sourd.

Et il y a le merle qui égoutte de la lumière sur la ville empoudrée de sommeil.

Mais voici l'aube : une traînée de souffre maussade. On écarte les lèvres de l'horizon.

La clameur dentelée des sirènes triture l'air, et puis, tremblante comme un pompon, monte le chant étouffé d'une caserne. Une houle remue, en bas, les fonds indistincts.

Ici, c'est comme d'un phare élevé qu'on écoute ce réveil.

D'abord, un bourdonnement épais : le sang à peine s'est mis en route ; on entend encore le cœur.

Sur les six heures c'est un clapotis. Une eau caquette. On rêve d'un torrent qui aurait, on ne sait comme, émergé là. Le premier jour, c'est inquiétant. Le chaud demi-sommeil gonfle comme une mongolfière la chambre. Est-ce réel ? Après plusieurs matins, on apprend que c'est M. Henri, un cocher, qui mène son cheval à la remise. Déception : le jeu d'une cascade imprévue, ç'avait du charme frais. Le ronflement se balance, tantôt il s'enfle, tantôt il s'apaise : un ressac.

Il y a le merle qui persévère à débrouiller de l'argenterie, par là, hautperché.

Un vrombissement soudain : il semble qu'un gros insecte soit entré. Roidement, il court sur la paroi vibrante. Dans la chambre ombreuse, il inscrit comme sur un cadran un circuit précis. C'est le premier taxi qui dévide un rouet boiteux et se hâte vers telle gare qu'on entend qui appelle tristement.

Après cela, rien. La rue est pleine jusqu'aux bords d'un silence qui coule, plat.

Peu à peu, sans qu'on y prenne garde, un bruit de pluie s'est établi dans l'ouïe. Des gouttes, larges de plus en plus, battent la paix ronronnante. Mais le toit ne sonne pas : il pèse seulement sur le demi-sommeil des hommes, et on voit bien que ce n'est pas la pluie du ciel.

L'averse devient crépitement : le pas d'un troupeau pressé par un dur meneur. Il y a, au-dessus d'Amiens, une route qui parlait comme ça sous les pieds de 3.824 ovins, une fois. Mais les portes claquent de leur mâchoires, rageusement.

Il *pleut* et c'est de pas : les marcheurs vont à leurs peines nécessaires. Sans doute, voici des pas lourds qui portent des outils, des pas nerveux qu'inquiète un souci de papier. Il tombe des pas durs et aigus, d'innombrables départs.

Un silence, où on ne distingue rien, couvre tout.

Puis, du fond de l'espace, une clameur grandit. Du fer crie, du verre se pulvérise ; on malaxe des cailloux dans de la tôle. Le premier tram grimpe, sur les fils tendus et luisants des rails, la rue qui tangué. En hurlant par tous ses cris gémissant, par tous ses rivets et ses joints, il stoppe. Ensuite, il repart. Et c'est un soulagement de savoir qu'il ne s'est point broyé et qu'il emporte

des figures vivantes qui lisent le journal tout frais, fleurant encore le fournil où des geindres noirs l'ont pétri.

Mais l'averse de Paris est têtue. Sans qu'on s'y prête, elle vous reprend. Elle inonde tout, ascende les murs, déborde la fenêtre. Elle tambourine le cerveau, têtue, têtue ! digne comme un talon de femme...

La houle à présent domine. Un balancement l'enlève jusqu'aux nuages gorgés d'un lait matinal. La mer se creuse de cent bouches obscures d'où s'égaillent des bruits. Elle est aussi large que le grand jour, aussi profonde que le ciel. Cette eau de bruit porte des cris de métal ; il y nage d'impérieux appels. Et tout, se fond, à la fin, dans un chant énorme d'éléments, cosmique.

Au soleil, chaque vague s'individualise. Il est des toits de verre qui fulgurent, des crêtes d'ardoise qui raturent les distances, des chaînes de collines de zinc. Un pont emjambe l'air gris et un *métro* de cinéma, silencieux et brusque, y passe avec des aigrettes d'étincelles pâles qui poussent, prestes, sous les roues.

Joie ! Joie ! Le regard possède le monde.

Au ponant, un sifflement allonge tristement une plainte laideuse que le vent azure et égaie. Et, au-dessous, il y a quelque chose qui se démène, s'en va, serpent, vers un petit pays échelonné sur une pente, en semant l'azur inquiet de petites bouffées.

Des sirènes strident, ensemble, se chevauchant, sur des tons dissonnants : les huit heures fatidiques. Cela dégonfle l'énorme rumeur, pour un moment.

C'est alors qu'on reçoit un lamentable, un nazal *chand-d'habits... habits...* On dit que c'est ça. Au fond il n'y a que la chouette qui ait ce cri-là, dans un bois du Hurepoix.

Un grand moment de sourde confusion : il faut réfléchir pour savoir le sens de ces paroles humaines tant on est aux grands mots obscurs des choses.

— Tri...er !... Tri...er !...

Une atroce morsure du diamant sur le verre double : Tri...er !

— On entend, vieux ! on entend : mais personne ici ne casse de vitres...

Et il y a ce merle, quelque part.

ELIE RICHARD

LE MUSICIEN DE PROVINCE

(Suite et fin)

Le père Grillé conservait, au milieu de cette détresse, ses manières cérémonieuses et affables et donnait ses leçons avec la même conscience qu'autrefois. Seulement il était stupéfait lorsqu'il apprenait qu'un de ses confrères venait de recevoir les palmes académiques ou avait été gratifié d'un poste à l'école de musique de Turturelle, alors qu'on ne lui avait jamais rien offert de ce genre... « Rien, faisait-il en se frappant la poitrine. Et on eut dû venir me chercher. moi, moi, Grillé ! »

Lorsque Bergeat lui expliqua que les deux jeunes gens en question ignoraient sa démarche et qu'il ne leur parlerait que si la chose lui était agréable, M. Grillé sourit, ne s'emballa pas tout à fait mais on vit qu'il était intérieurement heureux de la proposition.

— « Je vois là, disait Bergeat, une occasion pour vous de quelques pages qui peuvent être remarquées. Non pas qu'il faille compter sur un succès, l'œuvre littérairement est plutôt faible ; mais qui sait ? La musique peut y tenir une assez large place et le théâtre a des surprises. »

La présentation eut lieu.

Roger et Octave se trouvèrent au café du théâtre avec Bergeat, à l'heure convenue et les auteurs racontèrent au compositeur leur libretto, puis lui confièrent les couplets.

M. Grillé, malgré sa haine du genre trivial auquel on le faisait collaborer, se montra indulgent et bonhomme. Il souriait aux péripéties qu'on lui narrait, parlait de *vis comica* et promit de se mettre dès le soir même à la besogne.

Huit jours après, Bergeat recevait un mot signé Eugène Grillé : — « Cher monsieur, pouvez-vous venir au café du théâtre demain soir avec vos amis. J'ai terminé l'invocation et les couplets du Chinois. »

Bergeat et les deux autres vinrent au rendez-vous et furent immédiatement enthousiasmés de la délicatesse de la musique que M. Grillé leur fredonna, en sourdine, penché sur la table du café.

Ce fut bien une autre affaire lorsqu'ils eurent déchiffré chez eux les deux morceaux. C'était vraiment charmant.

Le chœur était un chant langoureux que coupait une phrase exquise qui devait être dite par la première chanteuse. Puis, le chant reprenait, indiquait à merveille l'exil affreux des fausses asiatiques, des pauvres filles de Paris prisonnières de la race jaune.

Les couplets du Chinois étaient franchement posés.

C'était une sorte de scie dont chaque strophe avait la même terminaison :

« J'ai le certificat en main
« Signé d'un docteur-médecin.

Et il fallait voir et entendre comment le musicien avait chevillé cela :

« J'ai le certi
« J'ai le tifi
« J'ai le ficat en main
« C'est le certificat.
.

Il en fut de même des autres morceaux livrés huit jours après. La partition fut de tous points réussie. Une sorte de *chabut* la terminait où M. Grillé avait déployé une verve digne de Chabrier :

« Du passé reprenons la vie
« Courons, courons à la folie!...
.

Ce *courons, courons* était rendu par une progression ascendante, dans un six-huit endiable et tout à fait réjouissant.

La musique de M. Grillé pouvait soutenir la comparaison avec celle des meilleures œuvres du même genre.

Lorsque nous la déchiffrâmes au piano, nous eûmes, Bergeat et moi, une impression de confusion partagée par les librettistes mêmes.

Le livret était vraiment indigne de ces phrases musicales si jolies et si parfaitement écrites.

Qu'était venu faire M. Grillé dans cette galère?

L'événement ne devait que trop justifier nos inquiétudes.

Quelques semaines auparavant, un incendie avait détruit le théâtre lyrique de Turturelle qui n'avait point, à cause de cela, de troupe en permanence. Le public du dimanche se contentait d'un affreux bouis-bouis, moitié théâtre et moitié concert et s'y entassait pour y applaudir avec une immense inconscience, des cabots dont les moins repoussants étaient des acrobates et des danseurs.

Chaque soirée se terminait à l'Eldo, par une opérette en un acte. Et je vis écorcher dans ce taudis, *la Chanson de Fortunio* et *l'Ile de Tulipatan* d'Offembach, ou *Une éducation manquée* d'Emmanuel Chabrier.

Ces petits chefs-d'œuvres voisinaient avec des stupidités d'un niveau si bas qu'on avait quelquefois peine à y démêler une intrigue.

Ce flemmard de Celine avait remarqué tout cela.

Il prit le prétexte du théâtre manquant pour aller tout droit au cirque; en réalité il y avait songé dès le jour où il avait aidé le petit Roger à accoucher de son libretto.

Il y avait songé parce qu'il voulait simplement s'amuser en ne se donnant aucun mal et savait que la critique ne le viendrait pas chercher là.

Pendant deux mois, Roger et Octave jouèrent aux auteurs, eurent des discussions avec *la direction*, échangèrent des saluts et des poignées de main avec des *artistes* qui n'en revenaient pas de leur politesse.

Ils imaginèrent une lecture. Elle eut lieu dans un obscur salon du bouge. Roger, en redingote, avec à la boutonnière un bouquet de violettes, lut sa pièce devant ses interprètes ébahis.

Puis ce furent les répétitions et enfin la première.

On a décrit cent fois la misère de ces soirées dans des salles trop petites et bondées de monde, devant une scène mal éclairée et des décors hideux.

La première de *Mandarinette* réunissait tous les éléments d'insuccès possibles.

Si le théâtre bien fait peut être joué par des acteurs médiocres et si de bons comédiens peuvent à la rigueur sauver une mauvaise pièce, il reste absolu qu'une œuvre dramatique exécrationnelle, jouée par des cabotins sans talent, est assurée d'une chute totale. La plus charmante musique du monde ne pourra compenser toutes ces insuffisances ; car, mal présentée et mal chantée, on ne l'écouterà pas.

C'est ainsi qu'il en fut de la partition de *Mandarinette*.

Le public se composait de voyageurs de commerce venus à l'Eldo pour y passer quelques instants et de jeunes gens de la ville, allant et venant, indifférents au spectacle, essayant de se faire un passage à travers la foule épaisse, pour gagner la porte.

Aux secondes, des voyous s'entassaient, avides de scandale, criant et sifflant.

L'orchestre — un piano, deux violons, un trombone et un tambour — était celui d'un bastringue.

L'interprétation fut au-dessous de tout, à l'exception d'une chanteuse qui donna l'importance qu'il fallait à la phrase dont M. Grillé avait si heureusement coupé le chœur langoureux du début.

La pièce informe et l'intrigue trop naïve ne pouvaient soulever un seul instant le rire, engendraient cette espèce d'inattention pire que l'ennui qui fatigue le spectateur et finit par l'irriter.

L'exiguïté de l'orchestre et les voix faibles des chanteurs luttaient avec le bruit ; les mots parvenaient au public comme à travers un orage et dans les moments d'accalmie n'en paraissaient que plus grêles.

La musique relativement savante de M. Grillé, faite plutôt pour adoucir la trivialité de l'œuvre que pour en augmenter le ragoût, s'évanouit dans ce milieu sinistre et bestial.

Le lendemain de la première, Bergeat et moi décidâmes de ne

point dissimuler notre avis au compositeur. Nous savions qu'il n'assistait pas à la représentation et qu'il avait désiré garder l'anonymat.

Il avait instinctivement soupçonné le danger du taudis et de ses habitués.

Pourtant, à la cinquième représentation, il y en eut huit, M. Grillé se glissa dans une loge et voulut entendre *Mandarinette*. La salle, ce soir-là, était à peu près vide.

Le père Grillé fut obligé de constater l'insuccès, mais son impression fut moins cruelle que celle que nous avons eue et que nous redoutions pour lui.

En effet, les quelques personnes présentes qui d'abord écoutaient distraitement, s'aperçurent de la nullité du livret et s'étonnèrent très favorablement pour la partition, lorsqu'une phrase musicale ramenait leur attention par sa seule beauté et sa valeur d'art.

M. Grillé en fut flatté. Cela le rendit très indulgent pour ses collaborateurs. Je m'aperçus depuis qu'il ne regretta que la rareté des occasions de semblables aventures et que, sans déplaisir, il eut renouvelé la tentative.

Il ne fut mélancolique que des obligations imposées par la nécessité, rêva de succès possibles, succès d'artiste et succès d'argent que d'autres ni plus instruits ni mieux doués que lui, avaient réalisés au théâtre.

Et il reprit son collier de professeur, avec autant d'étonnement que d'amertume, se demandant comment une même chose, telle que la musique, pouvait causer à la fois un aussi grand plaisir et une existence aussi misérable.

VIII

Un an environ après ces événements, M. Grillé eut une première attaque. Rentrant chez lui, un matin, vers onze heures, il ne put gravir son escalier, s'assit sur une marche après avoir posé à côté de lui sa boîte à violon. Un voisin l'avait trouvé là suffoquant.

On s'empressa. Des secours immédiats arrêterent les progrès

du mal dont l'inquiétude était la cause principale. Le médecin ordonna le repos et les promenades au grand air. Mais M. Grillé n'avait guère le temps de se reposer ni le moyen de recommencer les frais de voiture.

Octave Celine qui avait des relations dans tous les mondes, raconta ça et là les malheurs de son vieux collaborateur. Tout en étant peu scrupuleux et pas du tout débrouillard, Celine avait de la bonté, de cette bonté particulière aux poètes ; c'est-à-dire qu'un être obscur l'eut laissé indifférent, tandis que M. Grillé était, pour Celine, un génie malheureux.

Après quelques jours de pérégrinations, Celine vint frapper à la porte du bonhomme et lui fit la proposition de ce qui lui paraissait être une excellente aubaine.

— « Connaissez-vous, dit Celine, une dame Muret ? — Non... C'est une femme très aimable qui n'a que le défaut d'être née à Dakar de parents africains. C'est une négresse. Elle possède une jolie fortune et une propriété sur la route de Prinché à Turtur-elle, avec une vue merveilleuse sur la Loire. En somme, ce n'est pas loin d'ici, l'air y est très pur. Mme Muret aime beaucoup les artistes. Elle chante un peu. En l'accompagnant au piano et en lui faisant de la musique, vous aurez payé largement, comme elle l'entend, une hospitalité qu'elle est heureuse de vous offrir pendant un mois ou deux. »

Le père Grillé se confondit en remerciements, ajoutant qu'il serait tout à la disposition de cette aimable dame pour jouer du piano et, si elle le désirait, lui donner des leçons de chant. Il dit sa reconnaissance toute particulière pour M. Celine.

Une lettre de Mme Muret confirma l'invitation :

« Venez, chez monsieur, écrivait-elle, j'adore les artistes et vous serez reçu comme doit l'être un artiste.

Je regrette que ma maison ne soit pas assez spacieuse pour me permettre de vous recevoir avec toute votre famille. Venez toujours ; vous resterez le temps qu'il vous plaira et croyez, cher monsieur, à mes sentiments dévoués...

HERMANCE MURET
à Rûlami
(commune de Princéh)

M. Grillé réclama à ses élèves le montant de ses cachets, remit l'argent qu'il reçut à Mme Grillé et partit dans les premiers jours de juillet pour Rûlami.

En calèche découverte il suivit la rive gauche de la Loire, sur une petite route très droite et à mesure que la voiture s'éloignait de Turturelle, le paysage devenait charmant.

Du côté du fleuve, il y avait des prairies d'un vert très doux, coupées par de longues lignes de peupliers et par des petites rigoles dont l'eau brillait au soleil.

Çà et là, un groupe de faneurs achevait de dresser un meulon ou quittait la prairie, l'ouvrage terminé, remontait vers la route, hommes et femmes coiffés de chapeaux de paille et portant sur leurs épaules des fourches ou des rateaux aux manches longs.

Le coteau qui bordait la route était boisé avec des éclaircies où des habitations très blanches apparaissaient, les volets clos.

De la ville venait une rumeur si peu distincte qu'elle semblait se confondre avec le bruit que faisait la brise dans les arbres. L'odeur du foin coupé passait en l'embaumant, sur le chemin tranquille.

M. Grillé était parti inquiet, se demandant où il allait, nerveux comme le sont tous les malades obligés à un déplacement. Il arriva à Rûlami déjà mieux, tout ranimé par l'air qu'il respirait et le spectacle d'une nature exquise.

Une allée couverte montait de la route à la maison, suivant une pente assez raide au bout de laquelle il y avait une large esplanade bordée de plates-bandes fleuries de géraniums, avec au centre une pelouse de forme rectangulaire ornée aux encoignures de gros massifs de coléus et de pétunias.

L'habitation carrée très simple, assez élevée, occupait un coin reculé de cette espèce de terrasse et dominait la vallée de trois côtés. A l'autre extrémité, derrière de hautes haies de lauriers épais qui les dissimulaient, on devinait d'importantes servitudes.

On fit entrer M. Grillé dans le salon ; son émerveillement augmenta. Les fenêtres opposées à l'entrée s'ouvraient sur un panorama admirable. Les prairies qu'il venait de cotoyer se déroulaient à ses pieds dans toute leur beauté ; cela faisait plusieurs lieues de verdure traversées par le fleuve immense.

La ville se dessinait sur l'autre rive et les tours de la Cathédrale aux fines arêtes, surmontées de petits dômes élégants du xvi^e siècle s'harmonisaient avec la nature voluptueuse et semblaient à deux pas de là, comme si la distance avait été calculée pour qu'elles fissent partie du décor.

L'accueil de Mme Muret fut parfait. Elle répéta plusieurs fois : « Je suis heureuse, je suis très heureuse, M. Grillé, vous allez bien vous reposer, je suis très heureuse... ! »

M. Grillé s'inclinait profondément : « Madame, répondait-il, je suis confus de vos bontés. »

La négresse avait environ trente ans, elle était de taille moyenne, sans autre originalité que sa noirceur. Ses gestes aisés étaient ceux d'une femme comme il faut et soulignés par un visage sérieux.

En disant : « Je suis très heureuse, elle ne souriait pas, semblait plutôt pénétrée de compassion qu'enjouée.

Tres simplement vêtue, elle portait une matinée jaune avec des dentelles noires ; à son poignet droit brillait un épais bracelet d'or.

M. Grillé, favorablement impressionné, se retira après le repas de midi dans la chambre qui lui avait été réservée.

C'était une des plus agréables de la maison. La fenêtre donnait sur la vallée. M. Grillé s'en approcha ; son émotion s'apaisait. Plus maître de lui, il se vit tel qu'un de ces *fortunés* dont parla Virgile et tout aussitôt voulut se prouver qu'il comprenait son bonheur.

En se penchant, il remarqua les branches élevées d'un cèdre qui abritaient sa chambre des rayons trop ardents du soleil et murmura : « *Lætissimus umbrae...* »

L'ameublement de la pièce était simple et n'offrait rien d'hostile aux regards d'un artiste.

M. Grillé se plut très vite à Rûlami. Les journées s'organisèrent tout naturellement. Le matin il était levé pour le petit déjeuner après lequel il emportait quelques numéros du *Monde musical* dans un coin du petit bois qui descendait vers la route.

M. Grillé lisait peu et se perdait en contemplations devant la campagne. A travers le feuillage des chênes et des sapins, il

apercevait le bleu du ciel, l'argent du fleuve et le vert des près.

Armé d'une longue vue, il promenait son regard dans tous les sens et quand il avait aperçu un voilier au loin, sur la Loire, il revenait ravi et parlait à Mme Muret de nochers et de naïades.

Ou bien il remontait derrière Rûlami, sur un plateau couvert de cultures. Il regardait jaunir les blés et les seigles, s'étonnait des traitements bizarres appliqués à la vigne, des flots de sulfate de cuivre dont on inondait les ceps, pour prévenir le mildiou.

Le liquide d'un bleu clair coulait sur le vert foncé des feuilles, y faisait des taches, dégoulinait jusque sur le sol et derrière le vigneron qui arrosait, M. Grillé, le nez tourné vers la terre, se figurait qu'il voyait des turquoises, et son imagination lui faisait transformer le paysan en un calife aux inépuisables richesses, qui semait, pour son seul plaisir, de précieuses pierres.

Quelquefois M. Grillé prenait une ombrelle jaune, apportait un pliant et venait causer avec les travailleurs. Il posait des questions claires et on lui faisait des réponses qu'il trouvait le plus souvent inintelligibles. Les paysans parlaient de leur métier comme d'un ensemble de secrets indivulgables ou ne pouvant se traduire qu'en un langage compliqué.

Leur prononciation augmentait encore les difficultés imposées à M. Grillé qui, après une étude réfléchie, remarqua combien les dispositions musicales de ces hommes étaient contrariantes. Pour dire la terre ils prononçaient la *târe* et pour dire un billard ils prononçaient un *billère*.

M. Grillé s'en tint à cette observation, abandonna fréquemment le plateau pour le bois et descendit une fois jusqu'à la Loire. Là il rencontra des pêcheurs et s'en revint stupéfait de leur patience. Mais comme il lui fallait remonter l'allée de Rûlami, il se sentit très fatigué, arriva fourbu et ne recommença jamais une excursion de ce genre.

M. Grillé, à onze heures, avait terminé sa promenade; il se préparait alors au grand déjeuner et ne se présentait à table qu'après avoir endossé sa redingote.

Dans l'après-midi, après une sieste plus ou moins prolongée, il se mettait au travail, composait des méthodes et des exercices, copiait de la musique, arrangeait des morceaux, Mme Muret

l'attendait vers quatre heures et c'était le moment où elle lui demandait de lui jouer quelque chose ou d'accompagner une mélodie. On faisait ainsi de la musique jusqu'à l'heure du dîner, lequel était le plus souvent très court.

Jusqu'à neuf heures du soir, on passait au jardin. Le domestique apportait deux photophores qu'il posait sur une petite table de pierre, en un coin de la terrasse. M. Grillé s'asseyait dans un fauteuil d'osier. Mme Muret l'écoutait causer poésie ou théâtre ; le visage sérieux de la négresse augmentait de compassion lorsque M. Grillé disait ses mécomptes, les jalousies dont il avait été l'objet et la nullité artistique de ses confrères.

Des moustiques tourbillonnaient autour des lumières, l'air était doux. L'instant terminait le mieux du monde une journée d'été dont tous les instants avaient été agréables.

A cette heure, l'immense panorama disparaissait dans la nuit ; une tache rose dans le ciel indiquait la ville dont la rumeur très faible ne parvenait plus jusqu'à Rûlami qu'avec des bouffées de brise.

Mme Muret se retirait un peu après neuf heures ; M. Grillé lui souhaitait une bonne nuit et rentrait aussi.

Certains soirs, Mme Muret qui aimait passionnément les chevaux, faisait sortir de l'écurie Tururu et Croate, deux bêtes superbes, qui mangeaient dans sa main une poignée d'avoine.

Elle disait à Tururu : « Tiens, mignon, tu es content » et à Croate : « Toi, je ne t'aime pas, tu es bête. » Elle se tournait vers l'assistance et reprenait : « N'est-ce pas ? Lui, il est bête ! » Puis revenait à Tururu avec une provision d'avoine et de termes aimables : « Oh ! le beau poulet, oh ! oh ! » Tururu soufflait, allongeait la tête vers la négresse, tirait sur le licol que le cocher maintenait.

Croate impatient piaffait, creusait de ses sabots le sol ratissé, écornait les plates-bandes, laissait de déplorables traces de son passage dans le jardin propre et soigné.

Mme Muret disait encore : « Est-il bête ! » tandis que le cocher, les bras levés, tenant ferme les chevaux que l'ombre apeurait, les reconduisait à l'écurie en criant : « Pull hup ! »

M. Grillé se prêtait complaisamment à la circonstance, feignait

d'admirer Tururu et Croate qu'il ne parvenait pas à distinguer l'un de l'autre, car ils avaient à peu près même robe et l'obscurité rendait encore plus difficile la distinction à faire.

Lorsque Croate faisait quelques pas, encombrait l'espace de sa croupe, hennissait en piaffant, M. Grillé se reculait très loin, affectait un air souriant qui dissimulait un réel effroi et préférait de beaucoup les soirs où les chevaux ne sortaient pas.

L'extrême simplicité de Mme Muret avait conquis M. Grillé. Elle était si parfaitement européenne de manières et d'allure, si dénuée d'originalité et de snobisme que le bonhomme finissait, au bout de huit jours, par ne plus faire attention à la couleur de sa bienfaitrice.

La dame était pour lui la propriétaire de Rûlami et il n'aurait su lui trouver aucune autre attribution en dehors de ce titre qui expliquait tout, jusqu'à la présence de M. Grillé dans ce charmant séjour.

Le dimanche qui suivit l'arrivée du professeur, Mme Muret avait eu à diner plusieurs personnes. Un monsieur d'une cinquantaine d'années, très élégamment mis, avec un feutre gris, une longue redingote de même couleur, des guêtres blanches, était apparu vers six heures, conduisant un mail qui contenait trois dames, deux âgées et une jeune fille blonde de vingt-trois ans environ. Celle-ci avait une toilette rose.

M. Grillé, de sa fenêtre, avait assisté à l'arrivée du mail. Nullement intimidé lorsqu'eurent lieu les présentations, il remarqua seulement une anormale familiarité entre Mme Muret et le monsieur élégant. Le monsieur s'était mis, sans plus de façons, à la place du maître de la maison ; il avait découpé le rôti et semblait habitué de ces manières ; il parlait d'ailleurs agréablement. Les deux vieilles dames à la fois très effacées et très indifférentes, causaient entre elles sans que personne prêtât attention à leurs propos. Le monsieur élégant adressait la parole à M. Grillé, lui disait son admiration pour la Patti... « si passionnée, ajoutait-il, dans le rôle de Juliette, vraiment fait pour elle... »

« — *Roméo*, répondait M. Grillé, est une œuvre charmante, toute pleine de cette poésie suave qui n'appartient qu'à Gounod et à Lamartine. »

Après le dîner, au jardin, la jeune fille avisa un hamac suspendu entre deux tilleuls et s'y blottit. Le monsieur s'approcha d'elle en lui présentant un étui à cigarettes ; elle en prit une, l'alluma en disant très haut : « Merci, papa ! » M. Grillé observait alors Mme Muret. Celle-ci conservait son impassibilité et ses gestes simples. M. Grillé se retira à neuf heures, comme il faisait chaque soir. On répondit gracieusement à ses révérences.

Quand il fut dans sa chambre, il entendit des rires bruyants et eut bientôt la certitude qu'une détente s'était produite après son départ, parmi les invités qui étaient rentrés dans le salon. Il entendit aussitôt résonner le piano et la voix de Mme Muret qui chantait un air d'opérette inconnu de M. Grillé.

Celui-ci ferma la fenêtre, s'imposa une absolue discrétion et se coucha. Il était minuit lorsque le mail quitta Rûlami. M. Grillé s'endormit tristement, un peu inquiet de l'espèce de révélation qu'avait été pour lui la réunion du dimanche.

Quand il se réveilla le lendemain, le malaise ne l'avait pas quitté et persista jusqu'au moment où il revit Mme Muret.

M. Grillé était un digne homme que l'hospitalité la plus généreuse n'eut pas retenu dans une maison d'une fréquentation seulement douteuse.

Son inquiétude prit des proportions démesurées. Ou était-il ? D'où venait cette dame Muret ? En somme, il était arrivé là comme un étourdi, sans avoir pris les renseignements nécessaires.

Au déjeuner, Mme Muret lui demanda si aimablement comment il avait passé la nuit, s'excusa du bruit qu'on avait fait la veille avec une si complète bonne grâce qu'il en fut tout rasséréné. — « Ce sont de bons amis, disait Mme Muret, d'excellents amis. Ils viendront souvent maintenant, car ils ne tarderont pas d'habiter Turturelle... »

M. Grillé se dit qu'il ne devait pas exagérer ses soupçons et comme, après un petit tour au village de Prinché, il put se convaincre de la bonne réputation de Rûlami, il se calma entièrement.

Pourtant, les visites du mondain dont M. Grillé s'obstinait sans y prendre garde à ignorer le nom, se multiplièrent. Il venait souvent le matin, avec sa fille. On entendait de loin le mail qui

gravissait la pente de Rûlami, au grand trot. Le domestique qui servait le déjeuner de M. Grillé disait : « C'est le baron et Mlle Lakmé. »

Mme Muret venait tout aussitôt, accueillait le baron à l'entrée du salon et le faisait entrer après avoir embrassé Lakmé. Celle-ci prenait alors la direction des bois et disparaissait sous les feuilles.

M. Grille, un matin, suivit Mlle Lakmé et la vit s'asseoir sur le banc même qu'il choisissait d'habitude.

Le soleil était brûlant ; l'endroit où était le banc était un peu découvert ; la lumière abondante en faisait une niche dorée où la robe rose et le chapeau de paille brillaient comme des bijoux, changeaient de matière sous les rayons de feu qui traversaient les branches.

La jeune fille semblait une fée apparue là dans ses plus beaux atours. Le contraste de l'ombre épaisse et de cette vision éclatante eut ravi un artiste moins sensible que M. Grillé qui s'arrêta un instant dans la petite allée, les mains jointes, le regard plein de gravité, tandis qu'il appropriait à son extase des phrases musicales qui lui venaient tout naturellement à la mémoire.

Il s'approcha de Mlle Lakmé avec laquelle il n'avait échangé jusqu'à cette heure que des paroles banales. Mlle Lakmé n'était pas très jolie, mais elle avait les traits du visage assez fins et ses mouvements étaient plutôt gracieux. Le cadre exquis où elle se trouvait ce matin-là la faisait presque belle et M. Grillé ne doutait pas que la nature aidant, quelques mots aimables ne tombassent des lèvres de Mlle Lakmé. Il eut une désillusion complète et rapide.

La petite fée de l'instant d'avant était une brute.

On pouvait, après l'avoir interrogée, la comparer, quant à son âme, à un sportsman, à un huissier ou à une perruche, mais non à une demi-déesse, encore moins à un être humain.

Elle causait avec un son de voix un peu rauque, par monosyllabes ironiques ou agressifs qui éloignaient toute réponse directe aux questions qu'on lui posait. Cela engendrait une espèce d'enchevêtrement informe et rendait ses idées impossibles à saisir.

Rien n'était curieux comme les efforts de M. Grillé, homme

simple, cérémonieux, poli et franc pour comprendre le langage de cette petite compliquée sournoise qui se croyait naturelle parce qu'elle se donnait le ton et l'insolence d'un voyou.

Tous les mots et tous les sourires de Mlle Lakmé signifiaient : « Pauvre vieux ! Si tu savais jusqu'à quel point je me moque de la beauté, de la musique, de la peinture, de la nature et du charme de la conversation tu ne te donnerais pas tant de peine. Il faut que tu sois un peu naïf pour te figurer, à ton âge, que je pense à autre chose qu'à l'argent et au prurit. Tu me rases, je ne te l'envoie pas dire ; zut ! assez ! »

Avec sa cigarette éteinte au coin des lèvres, sa voix de souteneur et ses petits yeux gris d'homme d'affaires implacable et dur, Mlle Lakmé symbolisait, si vous voulez, la Société contemporaine.

M. Grillé, avec sa sincérité, sa ridicule redingote, la façon dont il essayait d'ennoblir ses moindres gestes et ses phrases, la jeunesse de ses enthousiasmes, c'était, si vous voulez encore, le romantisme, ... le romantisme impuissant devant l'indifférence brutale et toujours avide d'images éclatantes, attiré par le miroitement des faux bijoux dans la clairière ensoleillée.

IX

Mme Muret n'avait point de perversité. Une inconscience absolue alliait chez elle une bonté réelle à l'immoralité. De plus, elle savait mentir, comme une négresse qu'elle était. Son instinct la faisait rencontrer des propos aimables et des regards touchants quand il était nécessaire.

Ayant parfaitement perçu les soupçons et les inquiétudes de M. Grillé, elle redoubla de soins discrets, pour retenir jusqu'aux premiers jours d'août le vieil artiste ; car elle se réjouissait du mieux réel que celui-ci constatait dans l'état de sa santé. Mme Muret eut une idée sublime.

M. Grillé, quoiqu'il oubliât le plus souvent la couleur d'ébène du visage de la dame, y songeait pourtant à de certains jours,

pour idéaliser la négresse. Dans ces moments-là, il s'aidait du souvenir de l'*Africaine*.

Mme Muret devenait alors Selika, la douce amie de Vasco de Gama ; il la voyait un éventail de plumes à la main, surveillant jusque dans les cachots de l'Inquisition, le sommeil de son bien-aimé.

Jamais M. Grillé n'avait osé parler à Mme Muret de l'opéra de Meyerbeer. L'allusion lui paraissait grossière et il attendait que des mois de familiarité lui permissent, l'occasion aidant, de glisser un mot sur ce sujet.

Mme Muret le devança et un soir, à l'heure musicale, lui présenta en souriant la partition. M. Grillé fut ravi.

Il avait une voix de ténor un peu cassée, mais qu'il maniait encore en musicien. La grande baie du salon ouverte sur la vallée splendide, il se mit au piano et entonna le fameux :

Pays merveilleux

Jardins fortunés

.....

Salut, salut ! ô nouveau monde

..... Vasco t'a conquis !

.....

Les pauvres accords de Meyerbeer, plaqués d'une main forte et fiévreuse, prenaient de l'allure dans ce décor d'été.

M. Grillé, tout en interprétant Vasco, fixait du regard un massif de géraniums qui lui rappelait les fleurs répandues à terre du mancenillier au parfum mortel et lorsque le chanteur ramenait ses yeux vers l'appartement, il voyait à deux pas de lui, Selika, la douce Selika elle-même qui l'écoutait.

Mme Muret, plus compatissante que jamais, se réjouissait intérieurement de l'enivrement romantique de M. Grillé.

Elle sut feindre une telle admiration que lorsque le professeur eut cessé de déchiffrer la partition piano et chant, il courut chercher son violon et joua plusieurs fois de suite, l'entr'acte célèbre où l'auteur de l'*Africaine* a mis toute son adresse de bateleur au service du plus noble des instruments.

La soirée s'acheva sans qu'un nuage en vint ternir la pureté. Mme Muret était si contente de son succès, qu'elle en était plus expansive qu'à l'ordinaire. Elle eut dansé la bamboula pour le plaisir de M. Grillé.

Elle parlait d'un costume de Selika, proposait de se coiffer avec des plumes aux vives couleurs, montrait des étoffes qui lui allaient très bien, disait-elle, mais dont elle n'osait habituellement se vêtir : « Vous comprenez, ajoutait-elle, sortir avec cela, à Turturelle, dans la rue, non ! — On dirait : « Il ne lui manquait plus que ça — mais, ici, à la campagne... » Et elle promit sérieusement d'apprendre un acte du rôle de Selika.

Mme Muret se figurait M. Grillé habitant longtemps encore Rûlami, pour y goûter de longs jours de bonheur. Elle ne se doutait guère du prochain départ de son protégé qui se fit dans des conditions presque tragiques, selon le récit que m'en a fait depuis Octave Celine.

X

Le lendemain de la romantique soirée, le baron vint et passa l'après-midi à Rûlami. Vers quatre heures, M. Grillé que la chaleur accablante avait fait se réfugier dans sa chambre, descendit au salon, sa partition sous le bras, ignorant de la présence du baron et de la négresse. Il souleva la tenture en poussant la porte. Le cahier lui échappa et s'aplatit sur le tapis. En même temps, M. Grillé reculait vers la véranda, refermait la porte et les yeux démesurément écarquillés, se laissait tomber de saisissement sur la première marche de l'escalier.

A ce moment, Mlle Lakmé qui revenait de sa promenade, fit son entrée du côté du jardin.

M. Grillé n'était pas un moraliste, ni un psychologue, ni un juge sévère ; mais quand il vit la jeune fille mettre la main sur la portière du salon, sa stupeur se changea en violence. Il prit le bras de l'enfant et la fit brusquement tourner sur ses talons.

Lakmé laissa tomber de sa voix rauque : « Ben... quoi ! »

Mais elle s'arrêta tout à coup, surprise de la pâleur de M. Grillé

dont les membres étaient agités par un tremblement soudain et qui paraissait vraiment égaré. Elle se demanda s'il allait tomber, hésita, allait crier, lorsqu'un « Bonjour M. Grillé » lancé d'une voix forte et joyeuse, vint interrompre son trouble et la haute taille de Celine s'encadra dans la porte du vestibule. Il était suivi de son inséparable Roger et de Bergeat.

Ils avaient eu l'idée de prendre une voiture à Turturelle et de venir s'informer de leur vieil ami.

Leur apparition fut pour M. Grillé comme la révélation de la conduite qu'il avait à suivre.

Sans répondre à leur bonjour, il se précipita dans le jardin, vit la voiture vers laquelle il se dirigea aussi rapidement qu'il put. Avant de monter sur le marche-pied, il se tourna vers les trois jeunes gens en mettant les mains sur ses yeux, avec le geste qui lui était habituel et dit : « Emmenez-moi d'ici, messieurs, je vous en prie, emmenez-moi d'ici ! »

Au même instant, Mme Muret apparaissait à la porte du vestibule. Elle disait : « le suis malheureuse ! Ah ! je suis malheureuse... qu'est-ce donc ? »

M. Grillé se retourna vers la négresse et pâlisant davantage, il étendit le bras et lui montra la porte, oubliant que cette porte était celle de la maison de Mme Muret.

Mais ce geste dramatique et ridicule, n'en contenait pas moins toute l'indignation du père Grillé dans son honnêteté révoltée. Et cela fut si clair que sans demander plus d'explications, Bergeat fit faire demi-tour au fiacre tandis que Celine, bousculant les gens, prenait dans le vestibule le chapeau de paille, le plaid, la boîte à violon et jetait tout cela dans la voiture en criant : « En route ! »

Le cheval qui n'en pouvait plus d'avoir monté l'instant d'avant la côte de Rûlami, démarra avec lenteur.

M. Grillé était étendu sur les coussins, les yeux fermés, épuisé d'émotions. Ses compagnons semblaient l'avoir ravi à un mauvais rêve.

Sur le perron, Mlle Lakmé feignait l'indifférence insolente et narquoise. A quelques pas d'elle, Selika, immobile et muette,

norcissait de honte comme si elle eut seulement commencé de comprendre la raison de ce départ étrange.

XI

Le fiacre s'arrêta à la porte du théâtre. M. Grillé monta avec peine l'escalier puant.

Lorsqu'il revit les mansardes où le jour pénétrait mal, lorsqu'il reprit contact avec la misère, son désespoir s'accrut. Il essaya de sourire aux siens, il fit un effort pour se persuader que la musique lui viendrait en aide pour oublier son malheur. Mais, ce fut en vain.

Il arrivait d'une contrée fortunée ; son réveil était trop brusque dans le taudis dont il avait, sans s'en apercevoir, perdu l'habitude. Toute la dérision de ses souvenirs éparpillés lui sauta aux yeux dans sa réalité triste.

L'orchestre de grenouilles lui fit l'effet d'une chose hideuse et repoussante.

Quand il regarda Beethoven, il se dit que ce grand poète avait beaucoup souffert mais qu'il avait eu la consolation de savoir qu'il était Beethoven... « Tandis que moi, pensait le pauvre homme, je ne suis rien... je n'ai pas assez appris... et je n'ai pu créer comme lui... Ah ! il faudrait pouvoir recommencer sa vie !... »

M. Grillé remercia ses amis de ce qu'ils l'avaient accompagné jusque chez lui et s'excusa de sa sortie du Rûlami.

.

Il mourut peu de jours après.

A ses obsèques, il y eut en tout six personnes : Bergeat, Celine, la famille et l'abbé Renard qui, très âgé, vint pourtant opposer à la pauvreté du décor funèbre l'éclat de ses rubans dorés.

Cela fut goûté d'Octave Celine, comme une magnifique antithèse, car Celine était romantique et lorsqu'il me raconta la chose un an plus tard, il ajouta : « C'était très beau ! »



HUMANISME

La Marche à la Lumière, BODHICARYAVATARA, poème satirique de Çantideva, traduit avec introduction par Louis FINOT. Paris, 1920, collection : *Les classiques de l'Orient*.

Dans le *Phédon*, lorsque Simmias, au nom de tous les disciples de Socrate qui assistaient à ses derniers moments, lui demanda : « Mais où donc trouverons-nous, ô Socrate, puisque tu vas nous quitter, un enchanteur qui te vaille ? » Socrate, pour les consoler tous, lui répondit ainsi : « La Grèce est grande, et l'on y trouve un grand nombre de gens capables d'être aussi d'excellents enchanteurs. Nombreuses sont encore les Nations des Barbares ; il faut toutes avec soin les scruter, chercher en elles de beaux chants magiques, et n'épargner pour cela ni argent ni fatigues ; il n'y a rien à quoi vous puissiez employer plus à propos votre argent. » C'est sans doute pour nous faciliter ces recherches que la *Société des Amis de l'Orient* a accepté de patroner une collection nouvelle des classiques de cette étrange contrée. Tous les humanistes n'auront qu'à se louer d'une telle entreprise, car rien de ce qui intéresse l'esprit de l'homme et la sagesse humaine ne leur est étranger. Plus d'une fois, en effet, les songes de la Grèce sem-

blent s'apparenter au songe interminable des Indes. S'il est difficile de préciser, au moins jusqu'au temps d'Alexandre, quels furent les rapports, si rapport il y eut, entre ces deux pays : il est indubitable que, pour ne citer que Platon, pèse sur lui, comme sur la pensée des antiques brahmanes, l'angoisse des renaissances expiatriques, et qu'échapper au temps, au changement, au devenir, soit pour lui comme pour eux le souci suprême et le suprême affranchissement. Mais s'il y a des points de contact entre ces deux pensées, un abîme pourtant paraît les séparer. Les Grecs ne paraissent avoir entrevu comme salut — puisque toutes les philosophies se réduisent en fin de compte à une théorie de salut — que le salut individuel. Se sauver soi-même, et se sauver en exaltant tout ce qui fait notre grandeur, notre noblesse, notre intelligence, notre individualité en un mot, était la devise sacrée. Pour l'Inde au contraire, le salut individuel apparaît comme une damnation ; le moi est suprêmement haïssable. « Celui qui veut sauver rapidement et soi-même et autrui, nous dit *La Marche à la lumière*, doit pratiquer le grand secret : l'interversion du moi et d'autrui. — Tous ceux qui sont malheureux le sont pour avoir cherché leur propre bonheur ; tous ceux qui sont heureux le sont pour avoir cherché le bonheur d'autrui. — Donc, pour apaiser ma douleur et celle d'autrui, je me donne aux autres, et j'adopte les autres à titre de moi. » Ce perpétuel renoncement au moi, cet abandon de tout pour que tout soit heureux va jusqu'au désir eucharistique de devenir soi-même breuvage et nourriture ; il s'exhale en des accents dignes des plus grands mystiques : « Je livre ce corps au bon plaisir de tous les êtres. Que sans cesse ils le frappent, l'outragent, le couvrent de poussière ! Qu'ils se fassent de mon corps un jouet, un objet de dérision et d'amusement ! Je leur ai donné mon corps, que m'importe ? Qu'ils lui fassent faire tous les actes qui peuvent leur être agréables ! Mais que je ne sois point pour personne l'occasion d'aucun dommage. Si leur cœur est irrité et malveillant à mon sujet que cela même serve à réaliser la fin de tous ! » Bien loin d'être, comme pour les Grecs, l'instrument du perfectionnement et du destin de notre âme, le corps est pour l'ascète des Indes un fardeau d'ignominie, un sac d'ordures digne seulement de souverain mépris. Les

Soliloques de saint Augustin, les *Méditations* de saint Bernard, les véhémences mêmes d'Ezéchiel, ne donnent qu'une bien faible idée des expressions qu'emploient Çantideva pour fustiger le corps : « Quand irai-je au charnier, dit-il, la propre demeure de mon corps, pour mettre en présence les cadavres des autres et mon corps à moi, voué comme eux à la corruption ? — Voilà mon corps, voilà la pourriture qu'il deviendra ; son odeur écartera jusqu'au chacal. — Il restera seul ; les os mêmes qui en faisaient partie intégrante se disperseront de tous côtés, à plus forte raison les amis. — Vois ces os ! Pour eux, tu as fait bien des courbettes aux entremetteurs et aux entremetteuses ; tu as accumulé sans compter les péchés et les mépris, risqué jusqu'à ta vie et dissipé ta fortune. Quand tu les embrassais tu te sentais au comble de la félicité. Eh bien ! les voilà, ces os ; ce sont bien eux et non d'autres ; ils sont maintenant indépendants et sans maître. Tu peux les embrasser à ton aise : eh quoi ! tu n'en es pas ravi ? — Ce visage qui se baissait pudiquement et qu'on avait peine à faire lever, qu'un voile cachait aux yeux mêmes qui l'avaient déjà vu comme à ceux qui l'ignoraient encore, les vautours, plaignant ta peine s'occupent maintenant à le dévoiler. Regarde-le. Eh bien ! tu fuis ? Lui que tu protégeais avec tant de soins contre les regards des autres, on le mange maintenant. Allons, jaloux ! Tu ne le défends pas ? — Tu as vu cette masse de chair dévorée par les vautours et les autres bêtes : C'est leur proie que tu pares de guirlandes, de santal, de bijoux. — Tu en étais épris quand il était caché ; mis à nu, il te fait horreur. Si tu n'as plus rien à en faire, pourquoi le caressais-tu quand il était caché ? — La salive et l'ordure ont une même origine : la nourriture. Si l'ordure te répugne, pourquoi aimes-tu à boire la salive ? — Si tu aimes l'impureté, pourquoi embrasser une autre armature d'os reliés par les tendons et cimentés par le mortier de la chair ? Ton propre corps a toute l'impureté désirable : tu peux t'en contenter, sans chercher ailleurs, ô affamé d'ordures, un autre réceptacle d'immondices ? » Arrêtons-nous, et quittons cet écœurant sadisme qui se continue durant des pages ! Si tout n'est qu'immondices que deviennent l'existence, la beauté, les nobles aspirations, les beaux efforts, tout ce qui, en un mot et toujours selon les

Grecs, donne du prix à la vie et la rend digne d'être vécue ?

Les mystiques chrétiens s'immolaient avec le Christ pour le rachat spirituel du monde ; il croyaient ainsi sauver tous les pécheurs et leur assurer la vie éternelle, c'est-à-dire une vie de vérité et de béatitude. Que veut l'Hindou ? Vise-t-il en s'immolant, à une spiritualité transcendante, à cette union avec Dieu, comme à la source suprême de l'intelligence et de l'être, qu'ont toujours recherchée nos mystiques d'Occident ? Non, croyons-nous.

Quoi qu'on en dise, l'Orient n'atteint ni ces hauteurs, ni cette pureté. Le seul but de son immolation paraît un but moral et terre à terre : délivrer le monde de la douleur, et pour ce faire anéantir en soi comme en autrui toutes les causes de douleurs : le désir, l'amour, les passions, l'être même. Quand on est ainsi sans désir et complètement dépouillé de soi-même, on est prêt « à cultiver cet esprit merveilleux qui contient en lui la totalité des phénomènes ». On s'y attache par le recueillement, la patience, l'énergie, l'application du mérite ; et, en s'affranchissant de toute foi dans la réalité des choses, on éteint toutes les causes de douleurs et de transmigration, et l'on sauve le monde. Etrange conception, qui, pour adoucir la douleur de la vie, ne tend rien moins qu'à en supprimer tout ce qui en fait la douceur ! Les Grecs, si ce n'est par boutade, n'ont jamais pensé que la vie soit un mal. Certes, par delà cette vie, ils ont entrevue la possibilité d'une existence meilleure, plus parfaite, plus pleine, plus divine ; ils nous ont donné le moyen d'y atteindre, mais ce moyen n'était pas de supprimer d'abord ce vers quoi nous tendons, de tout l'effort de notre être : c'était de nous servir de tout ce que nous vivons ici-bas pour continuer ailleurs ce que nous ne faisons que commencer sur la terre. Quelle que soit la vogue dont puisse jouir la littérature de l'Orient, de l'Inde surtout, quelque méritée et fructueuse qu'elle soit, il est bon de se dire que, pour son équilibre, l'Occident a plus à perdre qu'à gagner à cette fréquentation. Nous sommes trop jeunes pour comprendre, disent les initiés. Tant mieux ! Laissez-moi donc la jeunesse : elle a l'âge éternel de tout ce qui est beau, de tout ce qui est fort, de tout ce qui est sain.

LES CHAPITRES INÉDITS DE LA STRATÉGIE LITTÉRAIRE

Ne pas se déshonorer

CHERS DISCIPLES,

Notre chaire a ceci d'agréable que Nous pouvons ne l'occuper Nous-mêmes que lorsque les événements Nous y poussent malgré Nous. Pour le temps ordinaire, les meilleurs d'entre vous, maintenant assez avancés en Stratégie Littéraire, suffisent à Nous suppléer. Ils développent devant leurs camarades les leçons qui dès maintenant sont acquises.

C'est ainsi, chers Disciples, que notre Albert de B... put dernièrement d'une façon satisfaisante, vous entretenir des Dédicaces. Je ne lui reprocherai qu'une erreur. Il a, par absence de mémoire, déclaré que le Chapitre des Dédicaces restait à écrire. Vous savez, Messieurs, que ce Chapitre est le cinquième de Notre premier cours de Stratégie Littéraire. Ce que Nous disions alors demeure intact. Pas de progrès stratégique. L'art des Dédicaces semble même être quelque peu tombé en désuétude. Il ne paraît même guère que les critiques s'irritent de recevoir des volumes où les quelques mots gracieux de l'auteur sont remplacés par un petit carton imprimé, voire « polycopié » : « *M. X..., absent de Paris (ou « débordé de besogne », ou souffrant) s'excuse de n'avoir pu dédicacer cet exemplaire.*

De plus en plus l'envoi d'auteur tend à faire place au service de presse. C'est une mécanisation, une industrialisation si l'on veut, de la courtoisie d'autrefois.

Les mœurs littéraires, peu à peu, Messieurs, se modifient. Pour cette raison, Notre Science demeure toujours vivante et séduisante, comme les femmes qui savent rester de parfaites images des mœurs de la mode.

Lorsqu'il Nous semble que quelque habitude nouvelle risque d'entacher d'erreur une de nos précédentes leçons, Nous Nous hâtons de reprendre Notre place en cette chaire et de vous apporter le fruit de Nos observations. Ainsi, aujourd'hui.



Nous vous avons toujours enseigné, chers Disciples, à n'avoir point — littérairement — d'ennemis à gauche. Il nous faut maintenant renverser presque cette proposition et vous donner comme formule de succès instantané. — Nous ne disons pas durable — : *Pas d'ennemis à droite.*

La gauche, c'est-à-dire le parti formé des « indépendants » de tout ordre, s'est considérablement affaiblie, par voie de désertion notamment et de vieillissement de la plupart de ses membres. La gauche, depuis longtemps, se tait ou se désintéresse des luttes stratégiques. Le parti adverse s'enhardit d'autant. Il en résulte cet AXIOME : *on est tenu à moins de rigueur envers soi-même qu'auparavant.*

Nous vous avons, en son temps, prédit l'effondrement d'un journaliste qui avait osé médire de Paul Cl... Notre prévision s'est naturellement, réalisée. Mais aujourd'hui ce journaliste reprend un petit peu de place au soleil, malgré des maladroites d'un autre ordre, et l'on peut impunément bafouer Paul Cl...

On l'a bien vu, ce dernier printemps, lors d'une représentation de *l'Annonce faite à M...* Les représentants de la critique avaient perdu cette timidité craintive qui les rendait muets et respectueux lors d'une précédente épreuve avenue Malakoff. Ils hurlaient leur pensée ; ils hurlaient : « M... » : ils proclamaient à voix haute que cette machine-là était le comble de l'emm...dement, et qu'ils s'emm...daient. Ils traduisirent ouvertement la couleur de leurs sentiments. Et c'étaient les autres qui se taisaient.

Dans un journal qui souvent a publié les manifestes des nouvelles affirmations, un de mes vieux camarades écrivait ces dernières semaines qu'il fallait plus d'intrigues pour être admis parmi les indépendants que pour entrer à l'Académie. Vous savez cependant bien, Messieurs, qu'il suffit pour cela d'être des leurs et de le leur montrer par quelques sacrifices. La sincérité de l'indépendance se mesure aux sacrifices qu'on lui consent, et à la durée pendant laquelle on les consent.

Un aimable critique, M. F... N..., prenant par les pieds la petite muse du vieux silène Raoul P..., essayait d'en assommer « les maîtres consacrés par des admirations de chapelles » et les muses trop hautaines à son gré qu'on revêt « de longs voiles et de draperies lourdes », qui

« ne parlent pas comme tout le monde » et « marchent sur les nuages », et choient « dans le fossé du haut de leurs nuages, empêtrées dans leur draperies et dans leurs voiles ». Ah ! la joie de voir dans le fossé ceux qui ont voulu monter trop haut, au lieu de trotter gentiment dans les sabots de Perrette !

Et un autre critique, M. B... V..., suivait ; et concluait ainsi son ode à Raoul P... : « Foin de toutes les philosophies... Nous vivons, nous écoutons, nous voyons, nous mangeons, nous buvons. Et le reste est sottise ».

Le reste, c'est-à-dire... Mais, Chers Disciples, il semble que Nous laissions aller à dire Notre sentiment, au lieu d'énoncer froidement des exemples.

Un autre :

La comtesse de N... a osé publier sur le rimeur Auguste D... une page qu'un seul homme, Gabriel B... y a osé juger d'une *charité révoltante*. Elle a écrit de sa main, et signé, des phrases comme celle-ci : « Auguste D... de la noble lignée des classiques et des romantiques tout à la fois, est le poète le plus animé du besoin de la perfection... Aussi attentif qu'inspiré, les plus belles pensées l'ont élu pour leur messenger... Il est un de ceux qui ont capté et plié sous le joug des vers ces lois mystérieuses qui lient entre elles les sentiments et les choses et que Baudelaire appelait les Correspondances. Une logique éblouissante et secrète... L'accent du chef-d'œuvre... La preuve sacrée de toute la composition du poème... »

La grande lyrique eut-elle osé galvauder ainsi son encens et perdre à ce point le respect de sa signature s'il existait encore une « gauche » enthousiaste capable de relever durement les pécheresses, en état de péché contre l'Art ?

Pierre B... et Félicien F... s'amuse, en même temps, à se qualifier le premier de « jeune et déjà célèbre piller d'épaves », le second de « plagiaire ». Quand régnait la gauche, n'eussent-ils pas trouvé ces jeux bien imprudents ?

Et cependant, chers Disciples, malgré tant d'audaces impunies, Nous avons donné à Notre leçon ce titre : *Ne pas se déshonorer*. C'est que nous avons appris ici à ne pas fixer pour but à la Stratégie les succès locaux qui mènent aux grandes défaites. Nous sommes en droit de penser que la « gauche » vieillie, dispersée et trahissante que nous avons connue

sera remplacée par une autre qui brandira, pour quelques années, les violences de sa jeunesse.

La défaite des indépendants d'hier contribuera à susciter ces nouveaux indépendants. La « droite », *c'est-à-dire le parti de la haine de l'art*, ne sait pas être modérée dans ses succès. Ses respects n'étant que crainte, elle les rejette trop brutalement, la crainte passée. Elle raille trop ouvertement les hommes qui ont voulu se vouer à l'art, et ont écrit le mot Art avec la majuscule réservée aux Dieux.

Une réaction viendra. On s'apercevra alors que les « jeunes » d'aujourd'hui, partis de la poésie et de la haute prose, n'ont pas tous eu les scrupules de leurs aînés. On comprendra que leur talent et leur intelligence ont été employés à des tâches lucratives, certes, mais dont un P. N. R..., un Saint-Pol-R..., un Paul F..., eussent rougi. On comprendra quel chemin — de haut en bas — ont accompli — les règles de noblesse qui sont notre « déontologie ».

On verra comment certains, timidement, en se cachant d'abord, puis avec des aveux pleins d'excuses, ont dérogé, puis, l'habitude prise, et nulle réaction des autres ne les avertissant, ont pris l'offensive contre ceux que le respect de leur art et de leur signature isolait pour quelque temps.

Et on verra ensuite, par les conséquences, comment cette offensive aura été une Faute Stratégique.

Il est certain, chers Disciples, qu'un jour les Indépendants comprendront qu'ils sont devant une bande plus féroce que celle des Sarcey et des Fouquier, plus « boulevardière » au vieux sens du mot, plus hostile à l'art, et adonnée aux commerces du théâtre apachique, de la romance, et du roman pour midinettes. Et cette bande sera composée de transfuges des Lettres, qui prétendront garder — pour eux seuls — le titre d'écrivains.

Nous disons que la réaction est certaine. Nous conseillons formellement à nos Disciples, tout compte fait, de ne pas pécher contre l'Art, *c'est-à-dire de ne pas se déshonorer*.

Il est sage de prévoir que dans l'avenir comme dans le passé le retrait de l'estime des lettrés continuera à tuer (1).

FERNAND DIVOIRE

1. Nous nous proposons d'expliquer dans une prochaine leçon, l'usage de cette arme redoutable.

BIBLIOPHILIE

La bibliothèque des Goncourt

Puisque de récentes polémiques à propos de la publication du *Journal* des Goncourt nous en fournissent le prétexte et nous en inspirent la curiosité vous plaît-il d'avoir un aperçu de la bibliothèque des auteurs de *l'Art du XVIII^e siècle* ? Les neuf premiers tomes du *Journal*, *La Maison d'un Artiste*, le catalogue de la vente des Goncourt, l'excellent article de Burty dans *Le Livre*, l'ouvrage que M. Alidor Delzant a consacré aux deux frères nous renseignent à ce sujet de la façon la plus intéressante et la plus complète.

Je le dis tout de suite, les Goncourt, malgré leur amour et leur respect du livre, n'ont pas été des bibliophiles très raffinés ; si l'on me trouve trop rigoureux, ils n'ont pas été de parfaits bibliophiles. Les fautes de goût ne manquent pas qui le prouvent. Mais établissons d'abord l'inventaire de la bibliothèque de la maison d'Auteuil et de ce Grenier fameux qu'Edmond de Goncourt, ses biographes et ses commentateurs ont décrit avec une minutieuse complaisance. « Tout cet hiver, lisons-nous dans *Le Journal*, travail enragé pour notre *Histoire de la Société pendant la Révolution*. Le matin, nous emportons, d'un coup, quatre à cinq cents brochures de chez M. Perrot qui loge près de nous, rue des Martyrs. (Ce M. Perrot, un pauvre, tout pauvre collectionneur qui a fait une collection de brochures introuvables, achetées deux sous sur les quais, et mettant quelquefois sa montre en gage, une montre en argent). Toute la journée nous dépouillons le papier révolutionnaire et, la nuit, nous écrivons notre livre ». Comme M. Perrot, mais sans avoir aucunement besoin de porter au Mont de Piété leur montre qui était en or, les de Goncourt furent d'assidus, d'opiniâtres chercheurs de livres, de brochures, de journaux, de plaquettes, de chansons, de pamphlets, de libelles, de raretés et de curiosités imprimées de toutes sortes dont ils tirèrent leur documentation pour les nombreux ouvrages qu'il consacrèrent au XVIII^e siècle.

Nul, à cette époque, ne se souciait du XVIII^e. Brunet, dans les premières éditions de son *Manuel du Libraire et de l'Amateur de livres*, parues en 1809 et en 1814, mentionnait à peine l'édition des

Contes de La Fontaine dite des Fermiers généraux et les Chansons de Laborde. En 1838 l'exemplaire des *Chansons* ayant appartenu à Pixérécourt, exemplaire enrichi de plusieurs états d'eaux-fortes, était adjugé au prix de trente francs ! A la vente Belin, en 1843, le recueil de Laborde atteignait quarante-neuf francs ! Lorsque les Goncourt entreprirent leurs travaux relatifs à *l'Art du XVIII^e siècle*, en 1859, l'ignorance et la négligence demeuraient identiques. On ne s'occupait ni de Boucher, ni de Saint-Aubin, ni de Moreau, ni de Gravelot, ni d'Eisen, ni de Marillier, et les élèves de David se divertissaient fort du *Départ pour Cythère* que l'Académie des Beaux-Arts avait relégué au fond de leur atelier. Il suffisait de longer les quais pour faire, à des prix dérisoires, ample provision de ces livres maintenant si convoités. Les Goncourt bien avisés cherchaient dès lors et ramassaient leur précieux butin. Ainsi découvrirent-ils, furetant un jour sous les arcades Colbert, à l'étalage du vieux bouquiniste Lefèvre, une extraordinaire rareté : le registre qui renfermait la notice biographique consacrée à Watteau et lue par le comte de Caylus, le 3 février 1748, à l'Académie royale de peinture et de sculpture. Cette notice avait été perdue et l'on ne savait presque rien du peintre des *Fêtes galantes* quand le hasard mit entre les mains des deux écrivains l'inestimable recueil contenant le document autographe du comte de Caylus, document authentifié par le visa de Lépicié, secrétaire de l'Académie. La notice du comte de Caylus devint l'un des plus curieux chapitres de *L'Art du XVIII^e siècle*.

Des trouvailles, sinon égales, du moins analogues, les Goncourt en firent des centaines à force de patientes investigations dans ce domaine dédaigné, et maintes œuvres en naquirent. Au premier étage de la maison d'Auteuil, couvrant les murs du haut en bas, était classée la collection d'ouvrages relatifs au XVIII^e siècle. Séries uniques, documents originaux, lettres, manuscrits, biographies, histoires des mœurs et du théâtre y voisinaient, chaque livre, chaque plaquette se gonflant d'autographes, de notes, d'indications, de références de toutes sortes. Comme beaucoup d'amateurs et de curieux Edmond de Goncourt, de son écriture aminuissée à l'encre rouge, aimait noter les circonstances de l'achat de ses bouquins et retracer brièvement leur histoire, ou résumer leur caractère et leurs tendances, ou encore exprimer l'impression ressentie à la lecture. Veut-on des exemples ? Voici une *Vie de François René Molé, comédien français* (à Paris, chez Desenne-Martinet ; imprimerie de Chaignieau aîné, an XI, 1803, in-12). E.

de Goncourt a écrit ces lignes : « Note copiée sur un exemplaire de M. Ménétrier relative à la mort de Molé : « Ce fut avec la nommée Pouppe, belle brune qui demeurait au Palais Royal, à l'entresol du n° , au-dessus duquel était une maison de jeu. Elle tenait sa porte entr'ouverte et les joueurs heureux lui portaient volontiers leur offrande. Il paraît que Molé était habitué à cette fille Dublin lui dut aussi sa fin. Je l'ai connue ; elle était fort attrayante et avait des manières fort supérieures au reste de ses camarades ». A propos de *Monsieur Nicolas* de Restif de la Bretonne (14 vol. in-12, impr. à la maison, 1794) E. de Goncourt observe : « Le plus complet déboutonnage du moi intime en littérature. Curieuse dissection du jouisseur au XVIII^e siècle ». *Le Journal de la Société républicaine des arts séante au Louvre*, rédigé par Détournelle, architecte (fascicules in-8° qui paraissaient en l'an II) porte cette mention de l'auteur de *Germinie Lacerteux* : « Journal très rare où les hommes de la République proclament officiellement que, dans les arts, le talent n'est rien, où Dufournel déclare que la perte du bras droit pour un peintre n'a pas d'importance. » Sur un pamphlet *les Têtes à prix, suivi de la liste de toutes les personnes avec lesquelles la Reine a eu des liaisons de débauche*, par ordre exprès de l'Assemblée des Feuillants (Paris, Pierre sans Peur, 1792) nous lisons : « Pamphlet, imbécilement enragé, primant le meurtre et donnant, à la plume levée, 35 noms d'hommes ou de femmes avec lesquels la reine Marie-Antoinette aurait eu des relations de débauche. Ah ! la Révolution, les hommes de ce temps peuvent la blanchir ! mais j'espère que plus tard un homme à l'indignation de talent — peut-être, hélas ! quand la grande France ne sera plus, de par la queue des hommes de 89 — apprendra au monde ce qu'il y a dans cette révolution à la fois de calomnies de portiers et de férocités homicides de garçons bouchers. — E. de G. » Il nous serait facile de citer vingt autres annotations semblables. Celles-ci suffisent à montrer l'intérêt qu'offrent aux amateurs et l'émotion que suscitent les volumes provenant de la bibliothèque d'Auteuil.

Les livres dont je viens de parler constituaient la bibliothèque documentaire, les instruments de travail, mais le Grenier possédait bien d'autres richesses. Dans les trois pièces aménagées par les soins de M. Frantz Jourdain et tendues d'andrinople rouge encadrée de noir mat, sur les rayons courant le long des murs à la hauteur d'un mètre et demi, se pressaient les éditions originales de Hugo, de Musset, de Stendhal. Toute l'œuvre de Balzac,

sauf quelques indécouvrables plaquettes, était là, en éditions originales également, cartonnées sur brochure et portant des envois d'auteur. Les Goncourt détenaient des épreuves corrigées du romancier de *La Comédie humaine*, et, par exemple, les épreuves du *Fragment du Phédon d'aujourd'hui* et de *La Femme comme il faut*, l'article publié dans *Les Français peints par eux-mêmes*. Les ouvrages des contemporains et des jeunes devenus plus ou moins célèbres figuraient au complet, cela va sans dire, chez les Goncourt, tous sur papier de luxe, tous contenant une page du manuscrit donné à l'impression et offerte au maître du logis. Avec sa minutie habituelle, E. de Goncourt ne manquait pas de signaler ces particularités. Je possède *L'Elève Gendrevin* que lui donna Robert Caze. Au-dessus de l'ex-libris célèbre, dessiné par Gavarni et gravé par Jules de Goncourt, où deux doigts d'une main désignent les initiales E. J. E. de Goncourt a écrit : « Edition originale. Un des dix exemplaires sur papier de Hollande. Dans cet exemplaire a été intercalé une page autographe du manuscrit de *L'Elève Gendrevin* qui m'a été donnée par Robert Caze. » La mention est répétée sur le texte même de Robert Caze : « Page du manuscrit autographe de *L'Elève Gendrevin* à moi donnée par son auteur : Robert Caze. E. de G. » Ces soins peut-être excessifs, mais impliquant un tel amour des lettres avec le respect du livre, ne vous émeuvent-ils pas ? Triste souvenir, de Robert Caze encore E. de Goncourt gardait précieusement *Grand'Mère*, le dernier roman de l'écrivain qui parut chez Tresse et Stock en 1886. L'exemplaire sur Hollande portait cet hommage imprimé : « A Edmond de Goncourt, au parfait gentilhomme, au représentant le plus sincère de la probité artistique, je dédie cette étude simple de la vieille femme ». Et E. de Goncourt avait ajouté : « Ce livre à moi dédié par Robert Caze mourant d'un bête de coup d'épée m'a été apporté par un ami du pauvre garçon qu'il avait chargé de l'excuser près de moi de n'avoir rien écrit sur le livre, parce qu'il n'en avait plus la force. C'était la veille de sa mort ». N'est-ce pas navrant ?

A tort ou à raison Robert Caze est oublié et les amateurs tiennent pour négligeables les éditions originales de ses livres, mais quelles enchères provoqueraient aujourd'hui certaines raretés du Grenier ! Songez qu'à côté de la collection complète des Zola et des Alphonse Daudet sur grands papiers on y trouvait, dans une pareille condition, les *Souvenirs d'enfance* de Renan, la *Madame Bovary* de Flaubert contenant une page du manuscrit donné par Mme Commanville, une page biffée, raturée, sur-

chargée de renvois, les *Diaboliques* de Barbey d'Aurévilly avec autographe à l'encre rouge et terminé par une flèche imprégnée de poudre d'or, selon la coutume du Connétable, *Le Mariage de Loti* orné de la dédicace « A M. E. de Goncourt, une grande admiration, Pierre Loti » et recélant un feuillet autographe, numéroté 353 : la dernière lettre, en malais et en français, de Rarahu à son amant. Saurions-nous, dans cette fastueuse nomenclature, omettre *Ma Jeunesse* de Michelet ? « Exemplaire lavé et encollé, à défaut de papier extraordinaire, avait écrit E. de Goncourt sur la garde. Exemplaire dans lequel j'ai intercalé un devoir de Michelet, corrigé par Villemain, devoir qui m'a été donné par Madame Michelet ». Michelet, de son écriture d'homme, avait daté lui-même ce devoir : « octobre ou novembre 1815 » ; c'était une dissertation française : *Marius entre dans le camp de Cinna*. Michelet avait ajouté : « M. Villemain m'encouragea vivement et je pris confiance ». Le moyen aussi d'oublier *Les Misérables* de Victor Hugo portant cette dédicace : « A Messieurs Edmond et Jules de Goncourt. *Gemmis pro pluribus, istum (sic) do saxum*. V. H. avril 1866 » ! Comment omettre enfin les *Emaux et Camées*, et le superbe hommage de Théophile Gautier : « Aux graveurs sur pierre fine de la prose, Edmond et Jules de Goncourt. Un maintenant mais toujours double. Leur ami ». Que sont devenus tant de livres pathétiques et pourquoi faut-il que des bibliothèques telles que celle-ci soient dispersées ?

Les Goncourt avaient poussé le raffinement jusqu'à faire peindre ou dessiner les portraits des littérateurs amis, des habitués du Grenier, sur le livre d'eux qu'ils préféraient. Si *l'Elève Gendrevin* de Robert Caze ne contient qu'une photographie, Carrière avait peint à l'huile Alphonse Daudet sur un exemplaire de *Sapho* ; un portrait à l'huile de Zola par Raffaëlli figurait sur *l'Assommoir* : Rochegrosse avait peint à l'huile Théodore de Banville sur un exemplaire de *Mes Souvenirs* ; Raphaël Collin avait peint à l'huile François Coppée sur *Toute une Jeunesse* ; Raffaëlli avait peint aux crayons à l'huile Huysmans sur *A Rebours* ; Rodin avait dessiné à la plume Octave Mirbeau sur *Sébastien Roch* ; un lavis à l'encre de chine de Mithie montrait J. H. Rosny aîné sur le *Bilatéral* ; Bouchor avait peint à l'huile Paul Margueritte sur *Tous Quatre* ; Stevens avait peint à l'huile Rodenbach sur *le Règne du Silence*. Gustave Geffroy par Carrière, Léon Hennique par Jeanniot, Descaves par Courboin, Paul Hervieu par Jacques Blanche, Abel Hermant par Forain, Jean Ajalbert par Carrière, Frantz Jourdain par Besnard, Edouard Rod

par Rheiner, Jean Lorrain par de la Gandara, Burty par Chéret, Gustave Toudouze par Edouard Toudouze, Henri de Régnier par Jacques Blanche, Mme Alphonse Daudet par Tissot, d'autres encore, figuraient de la sorte sur le livre que les Goncourt avaient élu.

On pensa bien que dans ce sanctuaire des livres Edmond de Goncourt n'avait eu garde de s'oublier ni d'oublier son frère. Soit dit sans malice, une pareille négligence n'était point dans sa nature. Une vitrine, *la vitrine* par excellence était réservée aux exemplaires uniques sur vélin, Hollande, Chine ou Japon que les deux écrivains avaient fait tirer de leurs ouvrages. Remplis d'autographes, de dessins originaux et d'états d'eaux-forte, ils étalaient les splendeurs des plus illustres relieurs de l'époque. Il vous souvient sans doute du passage de *Manette Salomon* où les Goncourt nous montrent la jeune femme prenant la pose devant Coriolan : « Sa main droite, posée sur sa tête à demi tournée et un peu penchée, retombait en grappe sur ses cheveux ; sa main gauche, repliée sur son bras droit, un peu au-dessus du poignet, laissait glisser contre lui trois de ses doigts fléchis. Une de ses jambes, croisée par devant, ne posait que sur le bout d'un pied à demi levé, le talon en l'air ; l'autre jambe, droite et le pied à plat, portait l'équilibre de toute l'attitude. Ainsi dressée et appuyée sur elle-même, elle montrait ces belles lignes étirées et remontantes de la femme qui se couronne de ses bras, etc. » C'est cette figure vue de dos et de face qu'interpréta Claudius Popelin, et Lortic encastra les deux précieux émaux dans une reliure en cuir de Russie. Lortic encore avait exécuté la reliure de *l'Histoire de Marie-Antoinette* : un semis de fleurs de lis d'or au milieu desquelles il avait placé une médaille d'argent frappée pour le mariage de la reine, médaille d'une insigne rareté où se lisait : *Maria Antonia Gallia Delphina*. Capé, lui, avait relié *les Maîtresses de Louis XV* en imitant la reliure à arabesques fleuronées du siècle dernier. *La Femme au XVIII^e siècle* était habillée d'un rouge maroquin du Levant sur quoi se détachait un amour en ivoire jouant des cymbales. *L'Art du XVIII^e siècle* avait été confiée à Marius Michel qui, s'inspirant d'une idée d'E. de Goncourt, avait formé de l'enlacement d'un lierre et d'une branchette pourpre de *momichi* du jardin d'Auteuil, un rinceau coloré selon les feuillages reproduits et dessinant un grand G dans l'enchevêtrement des deux plantes.

Edmond de Goncourt était très fier de ces magnificences et il a parlé avec une religieuse exaltation des grands relieurs de son

temps dans *la Maison d'un artiste* : « Que je plains les lettrés, s'écrie-t-il, qui ne sont pas sensibles à la séduction d'une reliure, dont l'œil n'est pas amusé par la bijouterie d'une dorure sur un maroquin et qui n'éprouvent pas, en les repos paresseux de l'esprit, une certaine délectation physique à toucher de leurs doigts, à palper, à manier une de ces peaux du Levant si moelleusement assouplies ! La reliure française a été, de tout temps, un art dont es adeptes ont fait preuve d'une adresse charmante, et c'est aujourd'hui peut-être le seul art industriel où se soit conservée la main-d'œuvre des choses exquises façonnées par les artisans du xvi^e siècle... Les grands charmeurs que les Trautz-Bauzonnet, les Capé, les Lortic, les Duru, les Marius ! » Le seul mais grave tort des « grands charmeurs » c'est de faire payer très cher les joies qu'ils accordent ; aussi les Goncourt ne s'adressaient-ils pas toujours à eux. J'ai, dans ma bibliothèque, le propre exemplaire d'Edmond de Goncourt d'*Idées et Sensations* : « Edition originale, dit la note. Un des cinq exemplaires tirés sur papier vergé. Mon exemplaire. Edmond de Goncourt. » Or, ce livre que publia en 1866 la librairie internationale Lacroix-Verbœckhoven et qui n'eut, du reste, aucun succès, a pour reliure un cuir japonais très beau à la vérité avec ses ors ternis et les sourds éclats de sa pourpre sombre, avec ses gardes en soie orangée, fleurie et faufilée d'or, également japonaise, mais nous sommes loin des pièces de choix que contenait la vitrine du Grenier d'Auteuil. Détail curieux, l'un des exemplaires sur Hollande d'*Idées et Sensations* appartient à Jules Janin et porta le n° 1374 du catalogue de sa vente. A la vente de Sainte-Beuve, en mars 1870, on vit un exemplaire d'*Idées et Sensations*, sur papier simple celui-ci. Le critique avait écrit sous les noms des auteurs : « Ce sont des modernes, de purs modernes, deux hérétiques en littérature des plus distingués et des plus aimables. » Avant d'en finir avec les reliures des Goncourt je signalerai que j'ai eu entre les mains quelques-uns des exemplaires de ceux de leurs ouvrages qu'ils s'étaient réservés, reliés en velin vierge et timbrés de leurs doubles initiales dorées sur le plat supérieur. Enfin, une petite particularité : « Tous ces livres, dit E. de Goncourt dans son *Journal*, à propos de ses belles reliures, portent notre E. J. ciselé sur la tranche, qui est l'*ex libris* original que nous avons inventé pour les livres sortis de notre collaboration. » L'*invention* des Goncourt remonte à Diane de Poitiers qui, dans sa splendide bibliothèque du château d'Anet, possédait déjà des livres à tranches ciselées...

Ciselés ou non sur leurs tranches, sobrement vêtus ou couverts d'opulents maroquins, les livres signés des deux frères et conservés par eux présentaient souvent des singularités qui les rendent chers aux amateurs. Gavarni, on ne l'a pas oublié, avait dessiné le frontispice de *la Lorette*, une femme debout, en tenue de duelliste, parée, dans une crinoline feuilletée de volant, sous laquelle le corps mince et nerveux se crispait à nu. A la ceinture de la femme était accroché un écriteau avec les mots *to let* (à louer) : Jules de Goncourt copia fidèlement ce détail dans l'eau-forte qu'il grava d'après le dessin de Gavarni mais il fit supprimer l'écriteau pour le frontispice du volume. Ce rarissime premier état très recherché avait sa place, bien entendu, dans l'exemplaire dé la bibliothèque d'Auteuil. Elle contenait une autre rareté presque introuvable maintenant : l'édition originale d'*En-18*. *En-18*, ayant paru chez Dumineray, le 2 décembre 1851, jour où se produisit le coup d'Etat, on n'en distribua et vendit que 84 exemplaires. Le reste de l'édition fut repris par les auteurs, puis détruit. Une curiosité encore que contenait le Grenier d'Auteuil et que l'on ne rencontre guère était l'édition originale de *Sophie Arnould*, parue chez Poulet-Malassis. Les Goncourt n'avaient pas cru d'abord devoir reproduire certains passages très libres de la correspondance de l'actrice et surtout le certificat du D^r Morand, expert gynoscopiste, qui adressait au duc de Lauraguais un relevé fort précis de l'état sanitaire de Sophie Arnould. Des cartons tirés à très petit nombre et distribués à de rares amis suppléaient aux lacunes de cette première édition. C'est seulement en 1885, dans la quatrième édition (celle de Charpentier) que l'on rétablit le texte intégral. Une curiosité aussi, les *Mystères des Théâtres* que les Goncourt firent paraître avec Cornélius Hoff (pseudonyme du comte de Villedeuil) à la Librairie nouvelle, en 1853, et que l'on n'a jamais réimprimés. Mais que dire de ce trésor de la bibliothèque d'Auteuil capable de faire pâlir de convoitise le plus flegmatique des amateurs ! Je veux parler d'une édition de *Germinie Lacerteux* qui n'eût que trois exemplaires. Cette édition in-8, imprimée en caractères Didot, sur papier Watman, sortant des presses de M. Billard, avait été entreprise par Paul Gallimard de la Société des Amis des Livres. Le premier exemplaire avait été réservé à Edmond de Goncourt ; le second à Gustave Geffroy qui avait écrit une préface spéciale ; le troisième enfin à l'éditeur. Les deux exemplaires d'E. de Goncourt et de Gustave Geffroy contenaient dix eaux fortes de Raffaelli en trois états ; l'exemplaire de Paul Gallimard renfermait les dix

eaux-fortes en nombre d'états, les dessins originaux des eaux-fortes et des dessins dans les marges. J'ignore ce qu'est devenu ce précieux bouquin et je ne connais pas davantage l'heureux possesseur de *la Fille Elisa* ayant appartenu à E. de Goncourt. Charpentier avait tiré de *la Fille Elisa* soixante-quinze exemplaires sur Hollande et deux sur Chine. Le n° 1 faisait partie de la bibliothèque d'Auteuil et renfermait deux états sur Chine et sur Hollande d'une eau-forte de Léopold Flameng représentant la scène de *l'Invalide cul-de-jatte*. Flameng facétieux avait écrit à la pointe sèche sur son eau-forte : « Tiré à trois épreuves, Burty n'en a pas. » Philippe Burty, intime des Goncourt, était grand bibliophile et passionné chercheur de raretés. Une des trois épreuves de Flameng figure dans l'œuvre du graveur, aux Estampes de la Bibliothèque nationale, et porte l'estampille du dépôt légal.

Telles étaient, avec le prodigieux exemplaire enrichi d'innombrables états de *l'Art du XVIII^e siècle*, les richesses principales du Grenier en ce qui concerne l'œuvre des Goncourt. Je l'ai dit et je le répète, on ne peut s'empêcher de regretter la dispersion de cette bibliothèque. Sans doute les délicats n'auront pas manqué de relever au cours de mon étude plusieurs erreurs de goût commises par les deux écrivains au point de vue bibliophilie. Par exemple, l'habitude d'annoter un livre et d'y placer des autographes et des portraits, autrement dit de ne pas respecter l'intégrité du volume, n'est pas d'un parfait amateur. Certaines des reliures que j'ai décrites n'attestent pas, — autre grief, — un irréprochable choix, il s'en faut. Mais la bibliothèque des Goncourt, soigneusement conservée et classée, offrait, en dehors de son attrait documentaire, une réunion complète, unique, en des exemplaires de choix, des belles œuvres ou des œuvres marquantes de leur époque, l'une des plus intéressantes de l'histoire littéraire. Edmond de Goncourt aurait dû au moins nous conserver cette partie de sa bibliothèque, ensemble émouvante, curieuse et instructive.

A. DE BERSAUCOURT

GENS DE LETTRES ET ENVIRONS

Un Poète

Louise Robichon est grosse et grasse à souhait. Elle va sur la cinquantaine. Son mariage avec M. Robichon a été certainement un accident, car personne ne pouvait supposer un instant que cette boulotte rondelette ait songé à devenir la femme légitime de ce grand sec, anguleux et pointu qui vous regarde d'un air méfiant par-dessus son lorgnon et joint à son caractère quinteux la profession de marchand de légumes secs en gros.

Autant M. Robichon est acariâtre, agressif, désagréable et prêt à ferrailler avec n'importe qui sur n'importe quoi, autant Louise Robichon est indulgente, divine et souriante. Avant même que d'ouvrir la bouche, on la sent disposée à vous trouver des excuses, du talent, de la beauté et de l'esprit. Elle est préparée par avance, si vous êtes son voisin de table, à rire de tout ce que vous direz et même de tout ce que vous ne direz pas. Elle sourira sans que vous ayez besoin de le lui commander, elle approuvera sans interrogation de votre part, elle rira aux éclats si vous le désirez, elle pleurera si ça peut vous faire plaisir, elle gémera si vous en avez envie.

Louise Robichon n'a jamais rien su refuser à personne. Mais entre tous, ceux qu'elle affectionne pour se donner à eux, ce sont les poètes.

Mystère des affinités ! Qui dira en vertu de quelles lois magnétiques Louise Robichon est attirée vers les disciples des Muses ? Comment cette petite boulotte aux bras courts et aux cuisses volumineuses peut-elle se griser ainsi de la

lecture d'un sonnet? Qui lui a appris la beauté d'un hémistiche! Qui lui a révélé le mystère des rimes, des assonances et des enjambements? On peut supposer que ce fut un poète qui fit son éducation amoureuse, car pour ce qui est de M. Robichon, on peut tenir que c'est là un exemplaire hors commerce, un tirage à part et que la véritable édition de l'histoire amoureuse de son épouse date d'après lui.

Aux dires de certains, ce poète aurait appartenu à l'école parnassienne : Mme Robichon était alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et chacune de ses apparitions passage Choiseul était fulgurante.

Du Parnasse Mme Robichon échoua sans effort dans le Vers libre, du Vers libre dans le Décadentisme, du Décadentisme dans le Futurisme, et, au train dont elle va, nul doute qu'elle ne soit en plein Dadaïsme.

— Que voulez-vous? J'aime les jeunes ! dit-elle sans sourciller. Pour l'instant, elle a jeté un regard dénué de toute sévérité sur Alcide Plongeon qui, comme chacun sait, est l'auteur de deux volumes de vers imprimés sur papier d'emballage et tirés, chacun, à onze exemplaires (plus la passe) à deux mille francs pièce.

Alcide Plongeon affecte les Olympiens : il a une barbe noire en éventail magnifique, une paire d'yeux splendides, effrayants lorsqu'on les fixe, une perle énorme à sa cravate et des gants blancs sales. Il parle peu, mais de haut. On a l'impression que ses paroles sont comme ses œuvres, tirées à petit nombre et il les laisse parcimonieusement tomber comme une pluie d'or à larges gouttes.

Depuis que Mme Robichon a rencontré Alcide Plongeon à une soirée chez Fast, elle est folle de la barbe en éventail, du regard incandescent et des paroles brèves. Avec une spontanéité magnifique elle a tout de suite invité le poète

à dîner, l'assurant qu'il se trouverait dans une société de gens éperdûment épris de littérature. Le fait est qu'il y a là M. Robichon qui a regardé le nouveau venu par-dessus son lorgnon, Mlle le Tasse, l'arrière-petite nièce de Lecomte de Lisle (par les femmes) qui édite un volume de vers chaque année passage Choiseul et M. Tambour « un des plus vieux abonnés des *Annales* ». Alcide Plongeon a été présenté à tous ces gens là, a salué, n'a rien dit et de toute la soirée n'a pas desserré les dents. Par exemple, il a mastiqué !

— Cré Dieu ! quelle fourchette ! a dit M. Blochet en sortant de table.

Ayant bien mangé, Alcide Plongeon a digéré en silence et est parti de même, après avoir baisé la main de la maîtresse de maison.

Quelques jours plus tard, Mme Robichon l'invitait à prendre le thé dans un tête-à-tête émouvant, en un petit salon noir et or d'un *tea-room* du quartier de la Madeleine composé d'un certain nombre de boxes discrets. Alcide Plongeon a mangé de tout, repris des sandwiches à la salade et exigé du caviar. Puis il a soupiré et avoué des embarras d'argent. Mme Robichon n'ayant que quarante-sept francs sur elle n'a pas osé lui offrir quoi que ce soit, mais elle lui a prodigué les consolations morales avec une chaleur indiscutable. Alcide Plongeon est parti en laissant entendre que s'il ne trouvait pas « quelques *billets* d'ici à demain, c'en serait fini ».

Le lendemain Mme Robichon a mis cinq billets de mille dans une enveloppe blanche et est allée discrètement, sur le soir, la porter au domicile du poète. Puis elle a attendu.

Elle a attendu, une semaine, deux semaines, dix-sept jours, dix-huit jours. Enfin le dix-huitième jour elle a rencontré à un thé littéraire du Cercle des Eléphants Alcide

Plongeon. Ou plutôt elle l'a aperçu. Alcide Plongeon parlait comme il n'avait jamais parlé. Seul de son sexe au milieu d'un groupe de cinq jolies femmes habillées à ravir, il dissertait en passant sa main dans sa barbe d'ébène. Il devait énoncer des choses merveilleuses, extraordinaires, uniques, car chacune l'écoutait dans une sorte d'extase. Lui-même paraissait chaleureux, convaincu, débordant d'enthousiasme. C'est à ce moment qu'il aperçut Mme Robichon.

Elle s'avavançait, ou, plutôt, elle roulait vers le groupe de toute la force de ses petites jambes potelées, son éternel sourire aux lèvres. Elle allait parler, faire un signe, mais Alcide Plongeon ne paraissait pas la voir. Comment ? Il ne la saluait même pas ! De surprise, d'indignation, de saisissement, elle se sentit secouée pour la première fois de sa vie, d'une sorte de colère rentrée. Mais lui, sans se départir de son calme, se tournant vers ses interlocutrices :

— Et je ne vous ai pas narré le plus beau de l'affaire, Mesdames. Il y a trois semaines, on m'a remis une enveloppe blanche, parfaitement blanche, dans laquelle étaient inclus cinq billets de mille francs.

— Allons donc ! s'écrièrent-elles.

— C'est ainsi.

— Et vous n'avez aucun soupçon ? Vous ne vous doutez pas de qui cette somme peut provenir ?

Mme Robichon poussa un cri étouffé, et, tendant son petit cou, darda sur Alcide Plongeon deux yeux étincelants. Alors il la regarda bien en face.

— Ce doit être une restitution de mon éditeur ! laissa-t-il tomber d'un ton glacial.

Et il tourna le dos à Mme Robichon.

LIVRES

Procès de condamnation de Jeanne d'Arc, texte, traduction et notes par Pierre Champion.

Il y a plus de soixante-dix ans que Jules Quicherat publiait, en six volumes, les deux procès de Jeanne d'Arc, le procès de condamnation et le procès de réhabilitation. Depuis lors, bien des documents nouveaux ont été mis au jour. M. Pierre Champion, le grand connaisseur du xv^e siècle, l'auteur de cette vie de François Villon dont il a été rendu compte ici même, était le mieux désigné des érudits contemporains pour nous donner une édition nouvelle de ce document si célèbre. Il nous présente, en deux beaux volumes, d'abord le texte latin du procès de condamnation, ensuite la traduction française de ce texte. A lire parallèlement ne fût-ce que quelques pages du latin et du français, on admire l'étonnante fidélité de cette version, la seule vraiment complète et qui se colle, si l'on peut dire, exactement sur l'original. Enfin et surtout, M. Pierre Champion a fait suivre son deuxième volume d'une quantité de notes qu'apprécieront particulièrement les spécialistes. C'est un ouvrage que l'on consultera bien longtemps encore, et après qu'auront disparu les érudits de cette génération et de la suivante. M. Pierre Champion nous doit encore le procès de réhabilitation ; mais celui-ci, comme on sait, est de bien moindre valeur. Cauchon a plus fait pour la gloire de Jeanne d'Arc, en vérité, que Charles VII.

M. Gretzili, professeur de philosophie, par Maurice Beaubourg.

Un professeur de philosophie, directeur d'une institution de banlieue, va porter le 1^{er} janvier un bouquet de « roses de Noël » sur la tombe de sa femme au cimetière de Pantin. Il se convainc, par la rencontre d'une jolie fille, qu'il n'avait jamais vécu et qu'il est trop tard pour commencer. Cette histoire est

contée dans une langue réaliste et philosophique à la fois, qui lui donne une apparence irréaliste et quasi-hallucinante.

Les scrupules de Monsieur Bonneval, par Pierre Chainé.

Le ministère de l'Instruction publique devrait acheter autant d'exemplaires de ce livre qu'il y a d'écoles normales en France. Il servirait avec son scepticisme souriant, d'antidote excellent à tant d'ouvrages pédagogiques. Sans compter que M. Chainé est peut-être un de nos meilleurs humoristes, au sens anglais du mot.

PIERRE LEGUAY

REVUES

Le grand peintre inconnu :

Ici, à Elne, dans une grange vaguement transformée en atelier, vit un des plus grands peintres français de ce temps. Des artistes comme Manguet, Matisse, Maillol se sont honorés d'échanger de leurs œuvres avec lui ou de faire son buste. Il est plus connu de certains habiles conservateurs de musée de l'Europe centrale que de nos aristarques officiels. Je veux parler de Etienne Terrus, né à Elne en 1858, et qui a vécu dans ce bourg presque toute sa vie, étranger à ses compatriotes, ignoré d'eux et en qui les habitants d'Elne ne voient presque qu'une sorte de bohème et de demi-vagabond capricieux et fantasque.

Possédant une toile de ce solitaire, je me suis fait un devoir d'aller lui rendre visite chez lui. C'est aujourd'hui un faune râblé à la courte barbe blanche : il est gentil, quoiqu'il n'ignore rien de sa valeur, et il vit dans un désordre et un joyeux amas de poussière, de vieux cadres, de châssis et de débris de cinquante choses diverses qui rappellent les descriptions que l'on a faites de l'atelier de Cézanne. Comme je lui faisais remarquer que nous marchions sur une toile qui me paraissait intéressante : « Ça ne fait rien, me dit-il, la poussière conserve. »

C'est là qu'il m'a montré les plus légères aquarelles, traînées limpides de couleur dans beaucoup d'eau, et des peintures à la fois vigoureuses et calmes, comme les paysages de son pays. En voilà un qui ne s'est guère soucié de suivre ou de ne pas suivre les modes ! Corot n'a pas été plus équilibré, plus suggestif, et les glacis étranges d'un contemporain comme

Jean Marchand se trouvent déjà là, avant que notre contemporain n'en ait eu même l'idée.

Il serait souhaitable qu'un écrivain roussillonnais s'occupât dès maintenant de Terrus, et de savoir dans quelles galeries, chez quels amateurs sont enfouies ses œuvres. Nous dire aussi ce que fut la vie de ce solitaire : la tradition orale est souvent la meilleure source de renseignements. Je me permets également de recommander au Musée de Perpignan, qui possède deux peintures de Terrus, l'acquisition d'autres œuvres du grand artiste avant qu'elles n'atteignent des prix énormes chez les marchands. Mais sait-on bien, à Perpignan, la valeur exacte de Terrus ? Et n'a-t-on pas le tort, dans nos provinces, d'attendre que les gloires locales soient consacrées par Paris, où le truc et le bluff règnent en maître ?

LOUIS THOMAS (*L'Opinion*)

Dans douze ou quinze ans, alors que les fausses réputations, les faux grands peintres d'aujourd'hui seront dégonflés, Etienne Terrus aura sa vraie place. Mais il ne jouira pas de sa gloire trop tardive. Il aura eu cependant la bonne part, ayant vécu en artiste, et non pas en faiseur.

*
* *

Dans le *Mercure de France*, une étude intéressante de Georges Maurevert : « Généalogies fabuleuses et réalités héréditaires ».

*
* *

Signalons une nouvelle revue, née à Marseille, et publiée sous la direction du poète Léon Franc. Nous lui souhaitons de provoquer un peu d'activité intellectuelle dans la magnifique cité du négoce. *Mercure* ne peut-il pas laisser un peu de place à Apollon ?

*
* *

« L'affaire Souday contre Benoît ».

Dans la presse de droite on malmène M. Paul Souday pour son article sur la médiocrité du *Lac Salé* : nous avons bien des reproches à adresser à M. Souday, mais sur ce point c'est un devoir de reconnaître qu'il a entièrement raison. Son article est d'un bout à l'autre parfait de justesse

et d'ailleurs très modéré — si on le compare à celui de Jules Lemaître sur Georges Ohnet, qui fut un grand service rendu aux Lettres. Aucun lettré impartial ne peut nier que ce roman-feuilleton, d'ailleurs ennuyeux, ne fait point partie de la littérature et qu'il ne s'y dénote aucune psychologie : le *Crapouillot* est là-dessus d'accord avec le *Temps*. Il n'est pas admissible qu'un bel artiste comme Léon Daudet loue, parce que l'auteur est nationaliste intégral, ce film où la France est représentée par un jésuite qui se suicide d'amour pour une dinde. Cela fait du tort au royalisme qui veut ne pas être une république de camarades.

Nous reviendrons un autre jour sur le cas de Souday, sur son antipatriotisme justement dévoilé par *L'action Française*. Puisque nous avons eu à citer le *Le Lac Salé* (Albin Michel, éd.), terminons sur le cas de Pierre Benoît. Loin de nous être antipathique, il nous intéresse fort comme exemple d'énergie et d'habileté. Il n'a pas les dons du littéraire, mais il a ceux de l'ingénieur ; sa tête, sa mentalité sont celles d'un ancien élève de l'Ecole Centrale qui sait faire fortune : dans le monde politique il serait vite ministre ; c'est quelque chose. Dès qu'un de ses romans paraît, il est célébré le jour même par l'*Ere Nouvelle* autant que par l'*Action Française*, et tout le mois des interviews, polémiques, échos, justifications se succèdent avec un ordre admirable dans les journaux les plus variés. Jamais la réclame n'a été organisée avec une telle science. Comment voulez-vous que l'auteur ait en même temps le loisir d'apprendre ce métier de romancier qui demande un perfectionnement continu ?

JEAN CARRÉ (*La Vie*)

PHILOXÈNE BISSON

Procurez-vous

La Collection des Marges

(Complète à l'exception des
nos 19, 31, 37 et 53
entièrement épuisés)

pendant que cela est
encore possible.

La matière des douze premiers numéros des MARGES, épuisés à présent, dont l'unique rédacteur était M. Eugène Montfort, est réunie en un volume qui est expédié franco contre mandat de 5 francs adressé aux MARGES, 99, boulevard Raspail, Paris.

EUGÈNE MONTFORT : LES MARGES, 1903 à 1908. Le Romantisme : Gérard de Nerval. Maurice Barrès. Benvenuto Cellini. Paul Claudel. Voyage à Florence. Le roman historique, le roman à thèse et le roman. Point de vue sur l'Art social. Thomas Hardy. Jean Moréas. Shakespeare, Antoine et Tolstoï. Le Romantisme et Stendhal. A Capri, etc. 5 francs

Sommaires des numéros parus de 1909 à 1921.

N° 13 (15 janvier 1909)

AVANT-PROPOS.

Icare (DESPORTES). La littérature féminine (LOUISE LALANNE). Musique : Relevé du compte annuel (EMILE VUILLERMOZ). Fantômes du Passé (GEORGE DELAW). La boîte à deux sous (EUGÈNE MONTFORT). Poèmes (PIERRE CAMO). Les Romans (JEAN VIOLLIS). Après le Foyer (EDMOND SÉE). *Marges*.

N° 14 (15 mars 1909)

El Desdichado (GÉRARD DE NERVAL). « La Poésie Symboliste » (EUGÈNE MONTFORT). Chronique des Arts (LOUIS ROUART). Trois petits poèmes (LOUISE LALANNE). La musique : L'imprudente Vestale (EMILE VUILLERMOZ). « Cocotte » (S. di GIACOMO). Les Romanciers : Baumann, Graffigne, Randau (JEAN VIOLLIS). Les Planches et la Coulisse : La mort de Coquelin et Chantecler (EDMOND SÉE). Mots et anecdotes : Sur la bêtise, Jules Bois, un Satyre, le petit ami, Hérédia et Moréas, Léon Bloy, Mendès, Coppée, Maxime du Camp, l'Ambassadeur Nisard, Le Sculpteur Préault (H. B.). Littérature féminine : Colette Willy et Lucie Delarue-Mardrus (LOUISE LALANNE). *Marges*. Contre Mallarmé (J. MARC BERNARD).

N° 15 (15 mai 1909)

Invocation des Muses (MONTESQUIEU). La Poésie : Emmanuel Delbousquet (MARC LAFARGUE). La Musique : Ventilation (EMILE VUILLERMOZ). La Chanson de Naples (EUGÈNE MONTFORT). Sur quelques lettres de Restif (PIERRE LECAY). Poèmes du Printemps et de l'Été (LOUIS MANDIN). Litté-

ture féminine : Jane Catulle-Mendès (LOUISE LALANNE). Les Romanciers : Barrès, Demange, Cronier, Beauplan, Giraudoux (JEAN VIOLLIS). Les planches et la coulisse : Le Scandale (EDMOND SÉE). Petits échos des Lettres et des Arts : Un mot sur M. Bourget. On demande l'addition. Une mauvaise plaisanterie. Le douanier Rousseau. Le Chien de Chantecler (BIXIOT). *Marges*.

N° 16 (1^{er} juillet 1909)

Promenade Galante (Théodore de BANVILLE). Mélanges : A propos de Walt Whitman (EUGÈNE MONTFORT). Les Regrets (MARC LAFARGUE). La Musique : Nitchévo (EMILE VUILLERMOZ). La Littérature féminine jugée par deux hommes (LOUISE LALANNE). Contemporains pittoresques : Raoul Ponchon (GUILLAUME APOLLINAIRE). La Poésie : Marie Nerval (MARC LAFARGUE). Les Romanciers : René Bazin, Paul Acker, René Boylesve (JEAN VIOLLIS). Brocards (LE NAIN GRAS). Beaux-Arts : Les Salons de 1909 (LOUIS ROUART). Une lettre sur Maurice Barrès. *Marges*.

N° 17 (1^{er} octobre 1909)

Sonnet (TRISTAN L'HERMITE). La Poésie : Les deux plus beaux vers, les Printemps, par M. Joachim Gasquet. Poètes d'aujourd'hui (MARC LAFARGUE). La Littérature féminine : L'Ombre de l'Amour (LOUISE LALANNE). Les Monstres (VALÈRE BERNARD). Mélanges : La boîte à deux sous (EUGÈNE MONTFORT). La musique : Le Disciple (EMILE VUILLERMOZ). Musique sur l'eau (LOUIS PIÉRRARD). Les Romanciers : Eugène Montfort, Charles Petit, André Gide (JEAN

Violis). Trois classes d'auteurs dramatiques (Edmond SÉE). *Marges.*

N° 18 (15 novembre 1909)

Sur le bien écrire (GUY DE BALZAC). La Musique : Préparation aux grands Concerts (Emile VUILLERMOZ). Contemporains pittoresques : Feu Alfred Jarry (Guillaume APOLLINAIRE). Variétés : Départ pour Méhilla (Eugène MONTFORT). Souvenirs sur Constantin Guys (Octave UZANNE). Scène Lyrique (Jean-Marc BERNARD). Beaux-Arts : Le Salon d'Automne (Louis ROUART). Les Romanciers : Pawlowski, Soulagès (Jean VIOLIS), La Crise théâtrale en Province (Edmond SÉE). Une lettre de M. Christian Beck. *Marges.*

N° 20 (15 mars 1910)

Sonnet (BAIF). La Poésie : Notes sur la technique, Paul Fort, Emile Henriot (Marc LAFARGUE). Mélanges : Littérature. Le mirage oriental, Chantecler (Eugène MONTFORT). La Mort du Ruisseau (George DELAW). Contemporains pittoresques : Rémy de Gourmont (Guillaume APOLLINAIRE). Triste sort de plusieurs marins hollandais dans une île près du Groenland et au Spitzberg, dans l'hiver de 1634. Sur une lettre de Louise Colet (André du FRESNOIS). Extraits (Jean DOBERT). Beaux-Arts : Pisarro, Lautrec, Forain, Cézanne, Matisse (Louis ROUART). Les Romanciers : Paul Adam (Jean VIOLIS). Une circulaire concernant la Comète. *Marges.*

N° 21 (15 mai 1910)

Les Nautonniers (THÉOPHILE). Jean Moréas (Marc LAFARGUE). Mélanges : Gide contre Gourmont, Lucien Jean (Eugène MONTFORT). Chapitres tirés du manuscrit original de NOA-NOA (Paul GAUGUIN). A propos du dernier des Goncourt (Pierre LEGUAT). Les Romanciers : Rosny aîné, Elise Orzesko, Paul Adam (*suite*). (Jean VIOLIS). Le retour d'âge (Emile VUILLERMOZ). Extraits des Revues (Philoxène BISSEAU). *Marges.*

N° 22 (1^{er} Juillet) (1)

Les nobles de Gènes (Le Président de BROSSES). Jules Renard (Jean VIOLIS). NOTES INÉDITES de FLAUBERT. Mélanges (Eugène MONTFORT). A Philippe, A Marie Dufour Fragment, (Marie NERVAT). Sur les poètes, la critique, le public (Pierre LIÈVRE). Poésies : Crépuscule, Le jardin nocturne (Julien OCHSÉ). Les Romanciers : Claude Farrère, Jean Canora (Jean VIOLIS). La Poésie : Tristan Klingsor (Marc LAFARGUE). Les prix de poésie (Louis MANDIN) Revues (Philoxène BISSEAU). *Marges.*

N° 23 (1^{er} octobre 1910)

Pensées (SAINT-EVREMENT). Mistral à Arles (Eugène MONTFORT). La matinée musicale

(Roger FRÈRE). Passe-temps. (André MARY). Après la mort d'Anatole France (Pierre LEGUAT). Dans les riches (André SPIRA), La Poésie : Olivier de la Fayette, J.-R. de Brousse (Marc LAFARGUE). Les Romanciers : Binet-Valmer, Franc-Nohain, Dumur, Marinetti, Randau, Frapié, Philippe, Corday (Jean VIOLIS). Tiré d'anciens anas (Bixiou). Revues (Philoxène BISSEAU). *Marges.*

N° 24 (15 Novembre 1910)

La Tocane (CHAULIEU). La musique : Commission et exportation (Emile VUILLERMOZ). Les Beaux-Arts : La survivance du passé (Michel PUY). Dans la prison de Genève (Giovanni PASCOM). Les Romanciers : Alfred Capus (Jean VIOLIS). Trois petits poèmes (Tristan KLINGSOR). La querelle des rythmes (Louis MANDIN). Notre nouveau siècle (E. M.). Revues (Philoxène BISSEAU). Chrysanthèmes (Eugène MONTFORT). Boîte aux lettres : Une lettre d'un « Député bleu ». *Marges.*

N° 26 (15 Mars 1911)

Sonnet (Olivier de MAGNY). — Eugène MONTFORT : Le retour en France. — Louis CORDAY : Pour une femme brune. Chanson des belles faïences. Pour une femme blonde. — Hanns Heinz Ewers (trad. Féli Gantier) : Messieurs de la Cour, nouvelle. — Guillaume APOLLINAIRE : Contemporains pittoresques : Jean Moréas. — Jean VIOLIS : Les Romanciers. — Michel PUY : Beaux-Arts : Corot. Willette. P.-J. Toulet : Notes théâtrales : Querelle de mots. Le Cadet de Contrats. — Mandin, Montfort, Rouart : Quelques livres. — Philoxène BISSEAU : Revues. — La Pétition des *Marges* au Ministre de l'Instruction Publique. — Boîte aux lettres : Une lettre de M. Louis Rouart. *Marges.*

N° 27 (1^{er} Mai 1911)

Ballade (Clément MAROT). — Eugène MONTFORT : Pour le latin. — ENQUÊTE SUR LA QUESTION DU LATIN : MM. Paul Acker, Emile Baumann, Valère Bernard, Jules Bertaut, Marcel Boulenger, Gaston Chéreau, Ambroise Colin, Francis de Croisset, Georges Delaw, Professeur Dieulafoy, Edouard Ducoté, Henri Duvernois, Régis Gignoux, Rémy de Gourmont, Louis de Gramont, Georges Grappe, Vincent d'Indy, Professeur Kirmisson, P.-H. Loyson, Masson-Forestier, Frédéric Mistral, Alfred Mortier, Robert Scheffer, Edmond Sée, Charles Vellay, Jean Violis. — Marc LAFARGUE : La Poésie : Henri de Régner. A propos de Boileau. Pierre Lièvre. — Bixiou : Petits échos des Lettres et des Arts : Brunetière et M. de Hérédia. M. Faguet, M. Deslandes, Pierre Loti et Mme Adam. Hélène Vacaresco. — Michel PUY : Beaux-

Arts : Artistes et décorateurs. — Philoxène Bisson : Revues. — Tristan Derème : Petit poème. *Marges.*

N° 28 (15 Juin 1911)

Amours (Baïr). — Valère BERNARD : Le Gouffre, nouvelle. — Julien Ochsé : Un visage dans l'ombre. Paysages entrevus. Demi-Sommeil, poèmes. — Bixiou : Anecdotes et bons mots du XIX^e siècle : Nodier, Gautier, Hugo, Nerval, Dumas, Méry, Sainte-Beuve, Buloz, Patin, Perpignan, Soumet. — Michel PUY : Beaux-Arts : Les Indépendants. — Vincent MUSSELL : Stances. — PALAFITTE : La Table du Schiste, fantaisie. — Georges LE CARDONNEL : Les Romanciers. — La Question du Latin. — E. MONTFORT, Pierre LEGUAY : Quelques livres. — Philoxène BISSON : Revues. — *Marges.*

N° 29 (15 Octobre 1911)

Liance (Tallemant des Réaux). — Eugène MONTFORT : La question du Latin et les écrivains. — Oscar Wilde (trad. BAZILE) : Les modèles de Londres. — Jean VIOLLIIS : Sur les influences littéraires. — P. J. TOULET : Quatrains et distiques. — GÉRY PIÉRRET : Hands up ! — Henri BACHELIN : Georges Delaw. — G. LE CARDONNEL : Les Romanciers : Gide, Les Tharaud, Paul Adam. — MICHEL PUY : Beaux-Arts : Fugue de la Joconde. — PHILOXÈNE BISSON : Revues — E. MONTFORT, Pierre LEGUAY : Le Couple, par AUREL ; Puycerrampion, par A. et J. VIOLLIIS ; Molière, par DONNAY. *Marges.*

N° 30 (Décembre 1911)

Virelai (Eustache DESCHAMPS). — Marc LAFARGUE : La Poésie : Francis Jammes, André Mary. Quelques jeunes poètes. — Guy LATAUD : Petits poèmes. — Ernest BELLO : La Critique. — Jean-Marc BERNARD. Quelques quatrains d'Omar Kayyam, Japonaiserie, Impression. — Eugène MONTFORT. Mélanges : Ecrivains, Public, Critique, Editeurs, Journaux, Snobisme. — Michel PUY : Beaux-Arts : Les Paradis du Salon d'Automne. — Francis CARCO et Jean PELLERIN : La femme Baudouin. — Georges LE CARDONNEL : Les Romanciers : Chateaubriant, Erlande, Van Geenep. — E. M. Nos directions, par Henri Ghéon : L'Ordination, par Julien Benda. — Philoxène BISSON : Revues. *Marges.*

N° 32 (Mars 1912)

Devis d'amour (Olivier BASSELIN). — Eugène MONTFORT, A Casablanca. — André SALMON, Le Cœur à la mode : Nos amis les ennemis (1815) ; Chloé ou l'amour en exil (1826) ; le jeune homme à la pipe (1837) ; Vénus phalanstérienne (1846) ; la belle Polonaise (1859) ; la Bellevilloise (1874). — Fernand FLEURET, L'Homme à l'épée. — TOULET, Entr'actes. — Michel PUY, Beaux-Arts : Au feu ! Au feu ! Voilà les pompiers ! — François LATTARD, Pour le tombeau d'un

poète. — Une brochure des Amis du Latin. — Eugène MONTFORT, Pierre LEGUAY : Quelques livres : Le Carquois du sieur Louvigné du Désert ; le bel Ecu de Jean Clochepin, par Léon Lafage ; l'Art de gouverner, par Henri Dagan. — Philoxène Bisson : Revues. *Marges.*

N° 33 (Avril 1912)

Lettre à Peiresc sur la mort d'Henri IV (MALHERBE). — ENQUETE SUR LE THEATRE ET LE LIVRE : Réponses de MM. Paul Acker, Aurel, Maurice Barrès, J.-M. Bernard, Binet-Valmer, René Boylesve, Maurice Colrat, H. Dagan, Ducôté, Duvernois, Fagus, Ch.-H. Hirsch, Vincent d'Indy, F. Jourdain, Georges Lecomte, Camille Mauchair, André Maurel, H. Mazel, Pierre Mille, de Montesquiou, Eugène Montfort, Peladan, Pilon, Michel PUY, Rachilde, Reboux, Rosny, Souday, Spronck, Tharaud, Octave Uzanne, Vandérem, Jean Violliis. — Jacques DYSSON, Parenthèse ; Epigrammes. — Marcel COULON, Comprendre. — Philoxène Bisson : Revues. *Marges.*

N° 34 (Juin 1912)

Ode (RONHARD). — Georges LE CARDONNEL. Les Romanciers ; Jules Romains ; Mort de Quelqu'un. — Jean PELLERIN, Familiales. — Julien Ochsé, D'île en île ; Nouvelle Guinée anglaise ; le Village inconnu ; Iles Kiriwini ; le Dernier soir. — Marcel COULON, Comprendre ; la Critique. — Jules BARELY, Tripolitain, nouvelle. — Michel PUY, Beaux-Arts : les Indépendants : Expositions. — Jacques SERVAIZE, Naples ; Campagne romaine ; les Bergers. — TOULET. Notes de théâtre : La Profession de Mme Warren. — E. MONTFORT, P. LEGUAY, P. LIÈVRE : L'élève Gilles, par André Lafon ; le Plaisir, par Binet-Valmer ; Ceux qui montent, par Léon Daudet ; le Choc des Races, par Charles Géniaux ; Louise et Barnavaux, par Pierre Mille ; Trois idées politiques : Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve, par Charles Maurras ; Ariel esclave, par Louis Mandin. — Philoxène Bisson : Revues. *Marges.*

N° 35 (N° d'Été)

Idillie (VACQUELIN de la FRESNAYE). — Marc LAFARGUE, La Belle journée, poème. — TOULET. Ballade des Curnonskas ; Béhanzigue voyage. — Louis MANDIN. Le printemps bécoté. — Pierre LIÈVRE. Idées de Carnaval ; Nocturne. — Roger FRÈRE. La Maison des bois. — René BIZET. Aux fêtes galantes. — Maurice GUYOT. Dans l'île. — Léon VERANE. Fête. — Marcel COULON. Le Chateau dans l'eau. — Jean de la VILLE. Le vent de l'Océan. — Georges LE CARDONNEL. Les Romanciers : Han Ryner. — E. MONTFORT, P. LEGUAY, P. LIÈVRE. Quelques livres : Trois villes saintes, par E. Baumann ; la Fête arabe, par J.-J. Tharaud, D'île en île, par J. Ochsé ; le Veau gras et Elifino -

seau, par Duvernois ; Gens d'à présent, par Vanderme ; les Dieux ont soif, par Anatole France ; Son Printemps, par Rachilde ; l'Instant et le Souvenir, par Emile Henriot ; la Danse devant l'Arche, par Henri Franck ; Poèmes, par L.-P. Fargue. — Philoxène Bisson. *Revue. Marges.*

N° 36 (Octobre 1912)

Stances (AGRIPPA D'AUBIGNÉ). — Marc LAFARGUE : La Poésie : A propos de La Fontaine, Viélé-Griffin, Art classique et Parnasse. — Pierre LEGUAY : Un forban des Lettres, Louis Nicolardot. — Julien OUSÉ : Poèmes : La lune transparente, Au fond du passé, Je connais les pays, Passé où chaque jour... — Marcel COULON : Comprendre La Critique. — TOULIER : Une interview de M. Claude Debussy. — Francis CARCO : Dédicace. — Michel PUY : Beaux-Arts : Les lettres de Van Gogh. — M. PUY, P. LIÈVRE, P. LEGUAY : Quelques livres : Greco ou le Secret de Tolède, par Maurice Barrès ; La Romance de l'Homme, par Saint-Georges de Bouhélier ; La Maîtresse et l'Amie, par Jean-Louis Vaudoyer ; Films, par Emile Sicard. — Philoxène Bisson : *Revue. Védrières à l'Académie, Thomas Hardy et le journalisme. Bibliographie Marges.*

N° 39 (mars 1913)

Maximes d'amour (Bussy RABUTIN). — Enquêtes sur la guerre des Deux-Rives. Réponses de MM. Emile Baumann, René Boylesve, Gaston Chérau, René Ghil, Rémy de Gourmont, Olivier Hourcade, Georges Le Cardonnell, Louis Mandin, Francis de Miomandre, Edmond Pilon, Jules Romains, Romain Rolland, Octave Uzanne. — Eugène MONTFORT : En guise de conclusion impersonnelle. — Tristan KLINGSOR : Humoresques, poèmes. — Henri MAASSEN : Le Carnaval à Cerfontaine. — Georges LE CARDONNELL : Léon Daudet et Pierre Lasserre, romanciers. — Marcel COULON : De la nécessité de la Critique. Jean de GOURMONT : Sur les planches. — Jean-Louis VAUDOYER : Poème ; Pose la flèche et l'arc... MONTFORT, LEGUAY, LIÈVRE, PUY : Quelques livres ; Pièces déplaisantes, par Bernard Shaw ; Les Dieux chez nous, par Georges Pioch ; Le Royaume du Printemps, par Gabrielle Réval ; Odes et Poèmes, par Jules Romains ; Juliette la Jolie, par Henry Bachelin ; Art et Artistes, par J. Junoy. — Philoxène BISSEON : *Revue. Marges.*

N° 44 (décembre 1913)

Le Sourd et Muet (Diderot). — Georges LE CARDONNELL : Romans nouveaux de Robert Valléry Radot, Rosny aîné, René Boylesve, Gaston Chérau, Jules Sageret, Canudo, etc. — Marie DAUGYER : Poème. — Pierre LEGUAY : Ouvrages de critique et d'histoire littéraires : François Villon.

par Pierre Champton ; Saint Augustin par Louis Bertrand. — Pierre LIÈVRE : Servilité, nouvelle. — Fernand DIVOIRE : Nouveaux chapitres de la Stratégie littéraire. — Louise FAURE-FAVIER. Têtes actuelles : Marie LAURENCIN. — Jean de GOURMONT : Sur les planches. — Francis CARCO : Sur une tendance de la Génération nouvelle. — Eugène MONTFORT : Quelques livres ; Quelques Juifs, par André Spire ; Le Laurier d'Arles, par Joseph d'Arbaud. — Emile RAULIN : Les Concerts. — Philoxène Bisson. *Revue. Marges.*

N° 45 (janvier 1914)

Préface pour les *Marges nouvelles*, par Eugène MONTFORT. — Sonnet (Philippe DESPORTES). — Jean VIOLIS : M. Henry Bordeaux. — Les prix littéraires : Opinions de MM. Paul Acker, Jean Ajalbert, Jacques Bainville, Léon Bazalgette, André Billy, Marcel Boulenger, Fernand Divoire, Edouard Ducoté, Henri Duvernois, Fagus, de Faramond, Pierre Hamp, Vincent d'Indy, Frantz Jourdain, Ernest Gaubert, Guy Lavaud, André Lebey, Legrand-Chabrier, Louis Mandin, Camille Maclair, André Maurel, Pierre Mille, Eugène MONTFORT, Alfred Mortier, Gabriel Mourey, Charles Müller, Georges Pioch, Rachilde, Paul Reboux, Jean Royère, Robert Scheffer, Paul Souchon, Paul Souday, Van Bever, Clément Vautel. — Louis PIÉARD : Van Gogh à Anvers. — Georges LE CARDONNELL : Les Romans du Prix Goncourt. — Marcel COULON : Sur la Poésie. — Chroniques : Mémoires secrets de Prosper BRICOLLE, académicien. — La Boîte et les Sports : Carpentier, par Tristan BERNARD. — De la Stratégie littéraire, par Fernand DIVOIRE. — Beaux-Arts, par Michel PUY. — Musique, par Emile RAULIN. — Livres, par Pierre LIÈVRE. — Dessin de Vincent VAN GOGH. Vignettes de Max ELSKAMP.

N° 46 (février 1914)

Pensées diverses (CHAMFORT). — Michel PUY : Le Musée du Luxembourg. — Ferdinand FLEURET : Le Roman du Lac d'Amour, nouvelle. — P.-J. TOULIER : Sur M. Bernstein. — Pierre LIÈVRE : Vision mythologique. — Georges LE CARDONNELL : Le Souci de la Pudeur. — Pierre LEGUAY : Critique et histoire littéraires.

Chroniques : Mémoires secrets de Prosper BRICOLLE, académicien. — La Boîte et les Sports : Ledoux, par Tristan BERNARD. — Musique : Parsifal, par Emile RAULIN. — Gastronomie et littérature, par Maurice DES OMBIAUX. — *Marges.* Dessins de CÉZANNE.

N° 47 (mars 1914)

Lettre (Anatole France). — Jean de GOURMONT : Emile Verhaeren. — Vincent MUSSELLI : Intérieur. — Jules SAGERET : Le

Cadeau miraculeux, conte libanais. — Edouard SCHNEIDER : Contemporains chez eux : François de Curel. — ÉGÈNE et BILLAUME : Les Quarante Glorieux. — JOACHIM GASQUET : Sur Renoir. — André BILLY : Le Philtre. — Marcel COULON : Regard sur l'Anthologie. — Chroniques : Mémoires secrets de Prosper BRICOLLE, académicien. — La Boîte et les Sports : Hogan, par Tristan BERNARD. — Musique : Les Concerts, par Emile RAULIN. — Beaux-Arts : Les Expositions, par Michel PUY. — Stratégie littéraire : Les Conversions profitables, par Fernand DIVOIRE. — Revue, par Philoxène BISSON. — L'Élection de M. Capus, par Pierre LIÈVRE. — Le Banquet des *Marges*. — *Marges* : M. CLOUARD. M. DE GOURMONT. M. HIRSCH. Le Poète spiritualiste. BERGSON et DAUBET. Un roman gidesque. La Pudeur à Orléans. Le Candidat académique. Maeterlinck et Pie X. La Foi sincère. — Dessins de RENAI.

N° 48 (avril 1914)

L'Institution de Quaresme : RABELAIS. — Emile VANHAREN : La Tyranie bien-pensante. — Arthur CANTILLON : L'Imagerie villageoise. — Mario MEUNIER : Rodin dans son art et dans sa vie. — Gaston GUILLERÉ : Le jeune poète. — Pierre LIÈVRE : Sur l'assonance. — Jules BORELY : Ma démission, nouvelle. — Pierre LEGUY : Henri Brémont et Henry Bidou. — Chroniques : Mémoires secrets de Prosper BRICOLLE, académicien. — La Boîte et les Sports : Discours, par Tristan BERNARD. — Musique : Jeux et Pétrouchka, par Emile RAULIN. — Beaux-Arts : Les Indépendants et autres expositions, par Michel PUY. — La Finance sans méningite, par BORTON. — Livres, par Joachim GASQUET et Pierre LIÈVRE. — Revues. *Marges*. — Dessins de RODIN.

N° 49 (mai 1914)

Se connoître (CHARRON). — Marc LAFARGUE : Mistral. — L'Académie Française : Opinion de Léon Bazalgette, Saint-Georges de Bouhélier, Henri Dagan. Fernand Divoire, Louis Dumur, Henri Duvernois, Albert Guinon, Jean de Gourmont, Frantz Jourdain, Camille Mauclair, Eugène Montfort, Jacques Morland, de Pawlowski, Rachilde, J.-H. Rosny aîné, Charles Saunier, Robert Scheffer, Octave Uzanne, Francis Vicié-Griffin, Maurice de Waleffe. — Eugène MONTFORT : Explications. — Romain COULON : Toulouse-Lautrec. — Marcel COULON : Notes sur l'Anthologie. — Chroniques : Lettre aux *Marges* de Prosper BRICOLLE, académicien. — Musique : Le Sacre du Printemps, par Emile RAULIN. — Beaux-Arts : La Société nationale, par Michel PUY. — La Stratégie

littéraire, par Fernand DIVOIRE. — Gastronomie et littérature, par Maurice DES OMBIAUX. — Livres, par Eugène MONTFORT, Pierre LIÈVRE. — Au Théâtre, par Jean de GOURMONT. — Variétés : Léon Deubel, pion de collège, par P. VIMEREU. — Revues, par Philoxène BISSON. — *Marges* : Le Pape et M. Bordeaux, Jean RICHÉPIN et les électeurs. L'Odéon Gavault. Voltaire abandonné. — Dessin de Toulouse LAUTREC.

N° 50 (juin 1914)

Extravagantes amours : LESAGE. — Rémy DE GOURMONT : La tradition et autres choses. — Georges LE CARDONNEL : « La révolte des anges ». — Pierre LIÈVRE : M. Lavedan, rhétoricien. — Ernest TISSERAND : Mon Pays. — Michel PUY : Projet d'exposition permanente. — Pierre LAPRADE : Bonnard. — Jethro BITHELL : G.-B. Shaw pour nous autres Anglais. — Chroniques : Chronique du XVIII^e siècle, par Jacques MORLAND. — La Boîte et les Sports : Choppy Walburton, par Tristan BERNARD. — Beaux-Arts : Diverses expositions, par Michel PUY. — La Curiosité, par le Priseur. — Livres. *Marges*. — Dessins de GAUGUIN et BONNARD.

N° 51 (juillet 1914)

Du trop parler : AMYOT. — Maurice DE FARAMOND : Une lettre inédite de George Brummel. — F. GUILLERMET : La légende et la vérité sur Isabelle Eberhardt. — Julien OCHSÉ : Trois poèmes. — Georges LE CARDONNEL : « Les Caves du Vatican ». — Joachim GASQUET : Portrait de peintre. — Pierre LAPRADE. — Pierre LEGUY. Victor Giraud, Léopold Lacour et Ernest-Charles. — Chroniques : Chronique du XVIII^e siècle, par Jacques MORLAND. — Musique : La Légende de Joseph, par Emile RAULIN. — Gastronomie et littérature : Recettes poétiques, par Maurice DES OMBIAUX. — Stratégie littéraire : Représenter une idée, par Fernand DIVOIRE. — Lettres anglaises, par Jethro BITHELL. — Variétés : Anecdotes de Willy sur Catulle Mendès, par Guillaume APOLLINAIRE. — Au théâtre : l'Otage, par Jean de GOURMONT. *Marges*. — Dessins de LAPRADE.

N° 52 (15 mai 1918)

Avertissement. — PASSERAT : Contre les Reistres allemands. — Paul GAUGUIN : Une lettre inédite sur la peinture. — André PUGET : Tryptique. — Louis CORET : César Capéran. — Pierre LIÈVRE : Sacha Guitry. — Paul AESCHIMANN : Les tendances de la jeune poésie française. — Chroniques de Fernand DIVOIRE, Maurice des Ombiaux, Eugène MONTFORT, Pierre LIÈVRE, Philoxène BISSON. *Marges*. — Sept dessins de Gauguin.

N° 54 (15 juillet 1918)

François VILLON : Ballade. Contre les ennemis de la France. — Pierre LIÈVRE : Courteline. — Xavier de MAGALON : Poème. — Max DAIREAUX : Les embarras du diable. — François DUBOURG : Pour un esprit nouveau à l'Académie Française. — René BIZET : Patio à Grenade. — Jean ROYÈRE : John Antoine Nau. — Louis CODET : César Capéran. Chap. VIII, IX, X. — Chroniques de Jacques MORLAND, FERNAND DIVOIRE, Urbain DESRUÉS, VANDERPYL.

N° 55 (15 octobre 1918)

Critique agréable de Paris et des Français (SAINT-EVREMONT). — Michel PUY : Anabole France et Remy de Gourmont. — Vincent MUSELLI : Les Masques. — Pierre LIÈVRE : Sur les derniers romans de M. Paul Bourget. — Louis PIÉCHAUD : Jeux pour se consoler. — Lucien CHRISTOPHE : Barbelés. — P.-J. TOULET : Laideurs officielles. — René FAUCHOIS : Déconvenue. — Chroniques de FERNAND DIVOIRE, des Ombiaux, Urbain DESRUÉS, Eugène MONTFORT, Pierre LIÈVRE.

N° 56 (15 novembre 1918)

Louange de la France (ROXSARD). — Marcel COULON : L'actualité de Leconte de Lisle. — Louis CODET : Lettres de la fin. — Julien OCHSÉ : Poèmes. — Jules BERTAUT : Un as de la littérature. — Ambroise VOLLARD : Renoir pendant la guerre de 70. — Léon DEFFOUX et Emile ZAVIE : Les origines du groupe de Médan. — Maurice de FARAMOND : L'utilisation des abîmes. — Henri BACHELIN : Un indéradicable préjugé. — Ernest TISSERAND : La Pistole, nouvelle. — Chroniques de Urbain DESRUÉS, Eugène MONTFORT, Marcel COULON, Pierre LIÈVRE, Paul ESCHIMANN, Philoxène BISSEON.

N° 57 (15 décembre 1918)

L'Académie Française (CHAMFORT). — Pierre LIÈVRE : Henry Bataille. — Jean VIOLIS : Petits tableaux de la guerre. — André MAUROIS : Lettres à une amie. — Léon DEFFOUX : Le Journal de l'Académie Goncourt. — Chroniques par FERNAND MONTFORT, Jean ROYÈRE, Guy LAVAUD, Eugène MONTFORT, Marcel COULON, Paul ESCHIMANN, Philoxène BISSEON. — Table des matières du tome XV.

N° 58 (15 janvier 1919)

Les Pédants (MONTAIGNE). — Joachim GASQUET : Edmond Rostand. — Eugène MONTFORT : La seconde famille de Triboulet. — Paul ESCHIMANN : Terre, poème. — Camille MAUCLAIR : Déclin de l'amour. — TOULET : Revendications. — Tristan DERÈME : Une lettre de 1779. — Edmond JALOUX : L'Anniversaire de Stuart Merrill. — Chroniques, par FERNAND FLEURET, Pierre BILLAUME, Philoxène BISSEON, Urbain DESRUÉS,

Eugène MONTFORT, Marcel COULON, Pierre Lièvre, Paul Eschimann, Léon Deffoux.

N° 59 (15 février 1919)

Amour (PHILIPPE DESPORTES). — Marcel COULON : Verlaine, Anglais. — Ernest RAYNAUD : Daphnis, élogue. — Le monument le plus laid de Paris : Opinions de MM. Henri Barbusse, Léon Bakst, Jules Bertaut, André Billy, Auguste Bréal, Marcel Boulenger, Curnonsky, Max Daireaux, Louis Dimier, FERNAND DIVOIRE, Dréas, Henri Duvernois, Fagus, FERNAND FLEURET, Paul Fort, Othon Friesz, Joachim Gasquet, Paul Géraudy, FERNAND GREGH, Jean de Gourmont, Guillot de Saix, G. de la Fouchardière, Guy LAVAUD, Ary Leblond, Marius Leblond, Georges Le Cardonnel, Pierre Lièvre, Xavier de Magalon, Marcel Martinet, Camille Mauclair, Charles Maurras, André Maurel, Henri Mazel, Pierre Mille, Eugène MONTFORT, Luc-Albert Moreau, Jacques Morland, G. de Pawtowski, André Picard, Michel Puy, Rachilde, Jean Royère, Robert Scheffer, Séverine, Paul Souday, Victor Snell, Octave Uzanne, Vallotton, FERNAND VANDEREM, Van Dongen, Louis Vauxcelles, Clément Vautel, Maurice de Walleffe. — Emile SICARD : Le Vieux port, poèmes. — CATHERDEUXI : Le bridge, nouvelle. — Chroniques, par FERNAND FLEURET, Eugène MONTFORT, Marcel COULON, Jules Bertaut. — Les Amis de Marseille.

N° 60 (15 mars 1919)

La Liqueur (TALLEMANT DES RÉAUX). — Eugène MONTFORT : Les dessins d'Albert Marquet. — Xavier de MAGALON : Musiques de Paris, poèmes. — Jules BERTAUT : Le littérateur du XVI^e arrondissement. — Robert CAMPION : Clos de Jadis. — Jean PAULHAN : Le tailleur chinois. — Guy LAVAUD : Imagerie des mers, poèmes. — Arthur CASTILLON : Il n'y a pas de littérature belge. — Chroniques, par Maurice des Ombiaux, Maurice de Miomandre, Pierre Billaume.

N° 61 (15 avril 1919)

Ode (THÉOPHILE). — Michel PUY : Les Contemporains vus par Léon Daudet. — Pierre LUCCHINI : Poèmes. — Jules BERTAUT : Trois types. — Marcel COULON : Exégèse verlainienne. — P. L. : Mots, propos et anecdotes. — Léon DEFFOUX : Anecdotes sur Jean Dolent. — Pierre BILLOTREY : La vérité sur l'attentat du 19 février. — Chroniques, par FERNAND DIVOIRE, G. L., Le Priseur, Eugène MONTFORT, Edmond Jaloux, Jules Bertaut, Marcel COULON, Pierre Lièvre, Pierre Eschimann, Philoxène Bisson.

N° 62 (15 mai 1919)

Il y a des gens naturellement sçavans (GUEZ DE BALZAC). — Pierre LIÈVRE : Abel

Hermant. — Ernest TISSERAND : Enfretien sur l'Alsace. — René MARTINEAU : Léon Bloy en Danemark. — J.-J. CALMY : La guerre en Palestine. — Pierre BILLOTEY : L'Ivrogne, fantaisie. — Raoul STOUHAN : Les voyages à pied de Jean-Jacques. — Chroniques. — Pour les amis de Marseille.

N° 63 (15 juin 1919)

Ode de la Guerre et de la Paix (MALHERBE). — Eugène MONTFORT : Lettre ouverte à M. Souday sur le propos de feu Rostand. — John-Antoine NAU : Deux poèmes inédits. — Michel PUY : Goya. — Pierre LEGUAY : La Psychologie de Stendhal. — Louis CODET : Chanson du peuplier au mois de mai. — Marcel COULON : Henri Barbusse et Henri Bachelin. — Pierre LIBOIS : Histoire morale et véridique. — Paul ÆSCHIMANN : A propos d'une enquête. — Chroniques. — Lettres de Camille Pitollet, Maurice des Ombiaux, Fernand Divoire.

N° 64 (15 juillet 1919)

Sonnet à Hélène (RONSARD). — Eugène MONTFORT : Lettre à « Clarté ». — Pierre LEGUAY : Flaubert pendant la guerre de 70. — Tristan KLINGSOR : Poèmes de France. — Michel PUY : Les lettres de Gauguin. — Ernest TISSERAND : La Chemise, nouvelle. — Henri BACHELIN : Le Lyrisme. — Pierre BILLOTEY : Pèlerinage, fantaisie. — Chroniques.

N° 65 (1^{er} septembre 1919)

Frontispice de Gustave FLAUBERT. — *Les Marges* : L'Art et la Politique. — Poèmes. — Ch.-Théophile FÉRET : Pour une morte. — Marcel MARTINET : Pour la mort d'Ariel. — Georges DUTHUIT : Américains. — Paul ÆSCHIMANN : L'automne et les nuages. — Julien OCHSÉ, Dans l'ombre de l'orage. — André CASTAGNOV : Ballade à Rabelais. — FAGUS : Le trio des Masques. — Raymond BÈS : Almanach. — Pierre DOMINIQUE : Tentation. — VACHER : Les errants. — Léon DEFFOUX : Un communard, nouvelle. — Chroniques. — Boîte aux Lettres.

N° 66 (15 octobre 1919)

Couardise, mère de la Cruauté (MONTAIGNE). — Eugène MONTFORT : Réponse à une lettre. — Pierre LIÈVRE : Henri de Régnier. — Philippe DAVENNES : Chant de la Flamme. — Pierre LEGUAY : La Vie littéraire sous Louis-Philippe. — Léon DEFFOUX : Sur l'Académie Goncourt. — Paul VIMEREU : Les treize épîtres brisées, nouvelle. — Pierre BILLOTEY : Le Songe de René Bazin, fantaisie. — Chroniques.

N° 67 (15 novembre 1919)

Sur l'Académie (SAINT-BEUVE). — Guillaume APOLLINAIRE : Lettres inédites. — Alexandre ARNOUX : Chanson. — René

MARTINEAU : Le Château de Tallemant. — Henri BACHELIN : Les Messagères du Printemps. — Joseph RIVIÈRE : Deux Poèmes. — Léon DEFFOUX : Emile Zola et l'affaire Paul Alexis. — Pierre DOMINIQUE : Le Baptême des Sirènes, conte. — Pierre BILLOTEY : Une Aventure de Paul Bourget, fantaisie. — Chroniques.

N° 68 (15 décembre 1920)

Pensées diverses (CHAMFORT). — Pierre LEGUAY : Autour de Sainte-Beuve. — Maurice de FARAMOND : Le Ministre. — H.-H. EWERS : La Mamaloi, nouvelle. — Michel PUY : L'Abus de l'Esprit. — André CASTAGNOV : Poésies. — Pierre BILLOTEY : Révélation, fantaisie. — Chroniques. — Table des Matières du Tome XVII.

N° 69 (15 janvier 1920)

AMOUR (RONSARD). — Michel GUY : L'Art est-il un luxe ? — Philippe CHABANEIX : Parenthèses, poésies. — H.-H. EWERS : La Mamaloi (suite et fin). — Henri BACHELIN : Deux Cérés. — Pierre BILLOTEY : Lever de Rideau, fantaisie. — Jean CATEL : La Poésie américaine d'aujourd'hui. — Chroniques. — Vignettes de Raoul DUFY.

N° 70 (15 février 1920)

Gens d'imagination et gens d'esprit (BOSSUET). — Paul VALÉRY et Guy LAVAUD : Controverse sur un poème de Mallarmé. — Xavier de MAGALLON : Poème. — Pierre LIÈVRE : Un accident d'aviation. — Léon DEFFOUX et Emile ZAVIE : L'auteur du « Vin en bouteilles », M. Gabriel Thyébault. — George MATISSE : Avant le cyclone. — Pierre BILLOTEY : Reliques impériales, fantaisie. — Chroniques.

N° 71 (15 mars 1920)

Quatrains (MELIN DE SAINT-GELAIS). — Pierre LIÈVRE : Le Comte de Montesquiou. — FAGUS : Feri ventrem. — Francis de MIOMANDRE : Jean Reutlinger. — Pierre BILLOTEY : Le Miracle, fantaisie. — Chroniques, par François Fosca, G.-L., Léon DEFFOUX, Eugène MONTFORT, Pierre LIÈVRE, Paul ÆSCHIMANN, Philoxène Bisson. — Le Déjeuner Eugène Montfort. « La Main fraternelle ».

N° 72 (15 avril 1920)

Nos Grand'mères (MERCIER). — André FONTAINAS : Sur l'Art de traduire les poètes. — Carl SANDBURG : Poèmes (trad. Jean CATEL). — Jacques CHAUMÉ : Pourquoi aucun des grands poètes français n'est-il du Midi ? — Paul VIMEREU : Stances vers l'au-delà. — Ernest TISSERAND : Eloge de l'absinthe. — René MARTINEAU : Une invitation de J.-K. Huysmans. — Pierre LEGUAY : Critique et histoire littéraires. — Camille PITOLLET : Impressions sur l'Escoorial. — Pierre BILLOTEY : Une ténébreuse affaire, fantaisie. — Chroniques, par Mario MEUNIER, François Fosca, Eugène MONTFORT, Pierre LEGUAY, Philoxène Bisson.

N° 73 (15 mai 1920)

Sonnet (VOITERS) — Eugène MONTFORT : Un Cœur Vierge. — Pourquoi aucun grand poète français n'est-il du Midi de la France ? — Réponses de MM. Joseph d'Arbaud, Alexandre Arnoux, Paul Eschmann, Jacques Bainville, Jules Bertaut, Max Daireaux, Tristan Derème, Charles Derennes, Fernand Divoire, Henri Duvernois, Albert Erlande, Fagus, Fernand Fleuret, Louis de Gonzague, Frick, Fernand Gregh, Joachim Gasquet, Guy Lavaud, Georges Le Cardonnell, Séb.-Charles Leconte, Albert Mockel, Pierre Mille, Louis Perceau, Michel Puy, Jehan Rictus, Paul Souday, Toulet, Jules Vérau. — Chroniques, par Mario MEUNIER, Maurice des Ombiaux, François Fosca, Fernand Divoire, Eugène MONTFORT, Pierre LEGUAY, Paul ESCHMANN, Philoxène BISSON.

N° 74 (15 juin 1920)

Ode (RACAN). — Pierre LEGUAY : Conclusion de l'Enquête sur les grands poètes français. — Réponses de Jules de GAULFIER, Michel ABADIE, J.-L. VAUDOYER, Lettres de Jean de COURS, GANDILHON GENS D'ARMES, Paul d'OLAN. — Adrien MITIGUARD : Les Argonautes, poème. — Robert CAMPION : Clos de Jadis. — Camille PITOLLET : Impressions sur Avila. — Jules BORÉLY : Printemps, poème. — Chroniques, par Mario MEUNIER, Fernand Divoire, François Fosca, Eugène MONTFORT, Pierre LEGUAY, Pierre LIÈVRE, Paul ESCHMANN, Philoxène BISSON.

N° 75 (15 juillet 1920)

Rondeau anonyme. — Pierre LEGUAY : Clotilde de Vaux. — SHELLEY (trad. Fontanias) : Petits poèmes. — Guillaume APOLLINAIRE : Lettres inédites. — FAGUS : Dédicace, poésie. — Edmond ROCHER : Ronsard devant la postérité. — Paul ESCHMANN : Le Bouquet de Protée, poésies. — Elie RICHARD : Alerte, nouvelle. — Louis CHADOURNE : West-Indies, poésie. — Char-

les MALHER : Majouba, poésie. — Chroniques, par Mario MEUNIER, François Fosca, Maxime REVON, Paul ESCHMANN, Pierre LIÈVRE, Pierre LEGUAY, Philoxène BISSON, Bois de Gaspard MAILLOL.

N° 76 (15 octobre 1920)

Sonnet (MATNARD). — Michel PUY : Charles Péguy. — Lucien LELUC : A mon compatriote Charles Péguy, poème. — Paul SORCHON : Une nuit à Marseille, poème. — Jacques des GACHONS : Les trois champs, nouvelle. — Pierre LEGUAY : Sur la jeunesse de Stendhal. — Aimienne ANGELLE : Chant de Cigale. — Gaston PICARD : L'autre côté des grilles, fantaisie. — Pierre DOMINIQUE : Les péchés du camarade, nouvelle. — Ernest TISSERAND : Soir, poème. — Camille PITOLLET : Impressions sur Ségovie. — Chroniques, par Mario MEUNIER, Urbain DESRUJES, Pierre LIÈVRE, Paul ESCHMANN.

N° 77 (15 novembre 1920)

L'Automne des Canaries (SAINT-AMANT). — Pierre LIÈVRE : Claude Farrère. — Pierre GIRARD : Mai, poésie. — Robert MAURICE : A la Sologne. — Octave UZANNE : Monuments et statues. — M. de FARAMOND : Deux portraits de poètes. — Maxime REVON : L'expérience de Fromentin. — Georges DELAW : Pastorale. — Raymond BÈS : Musique de Chambre. — Elie RICHARD : Palmyre. — A. FERRÉ : Réhabilitation du professeur. — Chroniques, par Maurice des Ombiaux, Eugène MONTFORT.

N° 78 (15 décembre 1920)

Huitain (Clément MAROT). — FAGUS : Le Joyeux Shakespeare. — Gilbert de VOISINS : Quelques images. — Gaston BATY : Sur l'art du théâtre. — Pierre LEGUAY : Autour de Mémécé. — Jules BORÉLY : Mon plaisir au Maroc. — Chroniques, par Mario MEUNIER, François Fosca, Eugène MONTFORT, Pierre LEGUAY, Pierre LIÈVRE, François Fosca, Paul ESCHMANN, Philoxène BISSON. Table des matières du tome XIX.

Chaque numéro des *Marges* (1909, 1910, 1911, 1912, 1913, 1914, 1918, 1919, 1920) : 2 francs. *Exception* : Les n° 19, 31, 37 et 53, complètement épuisés. Les n° 14, 16, 18, 20, 21, 23, 26, 27, 29, 32, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 52, 54 dont le prix est de dix francs l'un. Le n° 22 (contenant les Notes de Flaubert) : il ne nous reste plus que quelques exemplaires sur japon à 30 francs.

Tomes. Sont en vente le tome XV (1918-II) : 10 francs, le tome XVI (1919-I) 9 francs, le tome XVII (1919-II) 9 francs, le tome XVIII (1920-I) 9 francs, le tome XIX (1920-II), 9 francs, le tome XX (1921-I), 8 francs, le tome XXI (1921-II), 8 francs.

On envoie sur demande le prix des exemplaires sur japon. *Il reste une collection complète sur japon.*

Pour recevoir franco n'importe quel numéro ou tome des *MARGES*, il suffit d'écrire à M. l'Administrateur des *MARGES*, 99, boulevard Raspail, en joignant à la lettre le montant de la commande.

Les numéros à 10 francs sont vendus séparément.

Le n° à 2 fr. (du n° 12 au n° 45) par séries de 10 numéros seulement.

La Bibliothèque des Marges

recommence ses publications

Paraît ce mois-ci :

BRELAN MARIN

PAR

EUGÈNE MONTFORT

Un joli petit volume in-32 à **Trois francs**
Cinquante exemplaires numérotés sur vergé antique
à **dix francs**

Le but de la *Bibliothèque des Marges*, c'est d'imprimer pour les lettrés et les bibliophiles une série de bons livres qu'il est devenu difficile de se procurer, et une série de petits ouvrages nouveaux édités avec soin et tirés à 500 exemplaires sur beau papier. Ces derniers, extrêmement choisis, afin que la valeur du texte justifie la beauté de l'impression, et pour qu'ils puissent être également recherchés par les amateurs de beaux livres et par les amateurs de bons livres.

Quatre volumes ont paru :

La réimpression des deux séries des *Marges* composées et publiées par EUGÈNE MONTFORT, de 1903 à 1908.

Il était devenu impossible de se procurer l'ouvrage complet. Le texte, qui contenait près de 500 pages, revu et corrigé, précédé d'une introduction de PIERRE LEGUAY, et suivi de notes inédites, a paru en un volume in-12 à 5 francs.

EUGÈNE MONTFORT : LES MARGES, 1903 à 1908.

Le Romantisme: Gérard de Nerval, Maurice Barrès.

Benvenuto Cellini. Paul Claudel. Voyage à

Florence. Le roman historique, le roman

à thèse et le roman. Point de vue

sur l'Art social. Thomas Hardy.

Jean Moréas. Shakespeare,

Antoine et Tolstoï

Le Romantisme

et Stendhal,

A Capri,

etc.

PIERRE LIÈVRE : Ah! que vous me plaisez!... — Dialogue moral, in-32, Jésus carré, 500 exemplaires numérotés sur vergé d'Arches. *Ce volume est épuisé.*

Voici le troisième volume :

ERNEST TISSERAND : Mon Pays. In-32 soleil, tiré à 500 exemplaires, numérotés sur vergé d'Arches chamois, 5 francs net.

Et le quatrième :

GEORGES LE CARDONNEL. PIERRE LIÈVRE : Etudes sur Eugène Montfort, avec un portrait par Charles Camoin, et un autre par Raoul Dufy, la reproduction d'une page de manuscrit, et des dates biographiques et bibliographiques, 2 fr. 50 net.

On peut recevoir les trois volumes qui nous restent en les demandant aux MARGES, 99, boulevard Raspail. Joindre mandat ou chèque de 12 francs.

On peut recevoir séparément l'un de ces volumes.